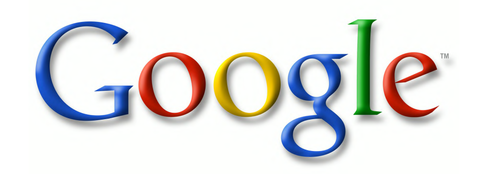



WIDENER
HN SWRL J


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



LES SECRETS D'YILDIZ

LES
SECRETS D'YILDIZ

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

De la goutte et du rhumatisme, édition anglaise et française, 1876, in-18. E. Berthier, éditeur.

La Science libre, grand in-4, 1880-81. *Épuisé.*

De la Rage et de son Traitement, 1878. *Épuisé.*

État de la Médecine en 1880, in-18. E. Berthier, éditeur.

La Turquie officielle, quatrième édition, fort in-18 de 470 pages, P.-V. Stock, éditeur, 1891-96. — 3 fr. 50.

Jésus de Nazareth, au point de vue historique, scientifique et social. — Un vol. in-8° avec une belle eau-forte. Troisième édition, Paris, 1891, Georges Carré, éditeur. 8 francs.

Jesus von Nazareth, Leipzig, 1894. Traduction du Dr Albrecht Just.

Les Bas-Fonds de Constantinople. Un vol. in-18 de 400 pages. Paris, 1892, P.-V. Stock, éditeur, 4e édition. 3 fr. 50.

Les Mystères de Constantinople. — Un fort vol. in-18. 1896. P.-V. Stock, éditeur. 3 fr. 50.

Les Secrets d'Yildiz. Un fort vol. in-18. 1896. P.-V. Stock, éditeur. 3 fr. 50.

Ces deux derniers volumes complètent les études de l'auteur sur le monde turco-levantin.

El Ktab des lois secrètes de l'amour. Un beau volume grand in-8°, Paris, 1893, Georges Carré, éditeur. 6 fr.

Le maréchal de Saint-Arnaud en Crimée, journal de son médecin particulier le docteur Cabrol. Avant-propos, mise en ordre et notes de Paul de Régla. — Un beau volume grand in-8° avec 29 lettres inédites du maréchal à sa fille et un portrait du maréchal d'après Raffet, Paris, 1895, P.-V. Stock, éditeur. 7 fr. 50.

Pour paraître prochainement :

Les Sultans Mourad V et Abd-ul Hamid Kan II.

El Ktab des prophéties du Khôdja Omer Haleby, Abou Othmân.

Les Amies de l'humanité.

En préparation :

Dieu et Satan ! épopée de la pensée humaine à travers les siècles.

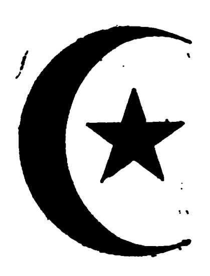
Lou Meïdecin des Matas histoire moderne d'un médecin

PAUL DE RÉGLA, pseudon.

LES

SECRETS D'YILDIZ

P. a. Desjardin



PARIS

P.-V. STOCK, ÉDITEUR.

(Ancienne Librairie TRESSE & STOCK)

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS

Palais-Royal

1897

LES
SECRETS D'YILDIZ[1]

CHAPITRE PREMIER

LE PRISONNIER D'ÉTAT ET LA VIEILLE SULTANE

En quittant le roi des mendiants, Ahmed Djélalédin prit une voiture et se fit conduire au palais de Tchéragan.

Parvenu à la grande porte de l'extrémité nord du palais, près de la cour où commencent les communs, il fit arrêter la voiture, paya le cocher et pénétra dans ce vaste édifice témoin des orgies et de la fin tragique du sultan Abd-ul Azis.

1. L'épisode qui précède a pour titre : *Les Mystères de Constantinople*, 1 volume. Stock, éditeur.

Dès qu'il fut en vue du poste extérieur celui-ci sortit et présenta les armes sous le commandement du capitaine de garde.

Après avoir rapidement échangé quelques mots avec cet officier, le chef du cabinet secret du Sultan pénétra dans la première enceinte du palais.

Là, un nouveau poste se présenta. Son chef, un commandant, salua le colonel de son épée et lui demanda ses ordres.

— Rien de nouveau, répondit celui-ci ; veillez seulement à ce que personne, étrangers, ouvriers du palais ou domestiques, ne pénètre ici.

— Vos ordres seront fidèlement exécutés, excellence.

— Le docteur est-il venu aujourd'hui ?

— Pas encore, excellence.

— S'il se présentait pendant ma visite au prisonnier, vous l'avertiriez de ma présence.

— Oui, mon colonel.

— A propos, des ouvriers viendront demain pour boucher l'issue par laquelle les conjurés ont pénétré dans le palais, la nuit de l'assassinat de notre glorieux Padischah Abd-ul Azis...

Chacun de ces ouvriers sera porteur d'un carton semblable à celui que je vous remets. Il en sera de même de leur kalfat ou maître...... Vous veillerez à ce que tous vous présentent leurs cartons en entrant et en sortant.

Ces ouvriers devront continuer leur besogne jusqu'à ce qu'elle soit complètement terminée et acceptée par l'architecte du palais.

— Mais, mon colonel, ma garde se termine demain,... à dix heures.

— Eh bien ! vous la reprendrez pour quarante-huit heures...... je donnerai des ordres en conséquence.... En attendant, voici ce que je suis chargé de vous remettre au nom de sa Majesté impériale, notre gracieux et généreux souverain.

Et Djélalédin bey sortit trois livres turques de sa poche, qu'il remit à l'officier, en lui disant d'en garder une pour lui et de partager les deux autres entre ses officiers, ses sous-officiers et ses soldats.

— Vous voudrez bien, excellence, remercier sa Majesté en mon nom et en celui de mes hommes, lui dit le commandant en empochant joyeusement les trois livres dont il des-

tinait le montant intégral à sa seule personne, et l'assurer en même temps de tout notre profond dévouement ainsi que de notre soumission à ses ordres........... et aux vôtres, mon colonel.

— Je vous remercie. Il sera fait comme vous le désirez..... Rompez, et n'oubliez pas un mot de mes recommandations.

— Elles nous seront sacrées, mon colonel.

Ses ordres donnés, Admed Djélalédin bey se dirigea vers la petite porte située à quelques pas du poste, et pénétra dans le palais ou plutôt dans ce qui lui servait anciennement de communs.

Dans le long et spacieux couloir qu'il eut à traverser pour arriver à l'escalier relativement étroit qui conduit au premier étage, il rencontra quatre sentinelles, droites et immobiles comme des statues de bronze.

Ces sentinelles se contentèrent de présenter les armes, à l'allemande.

L'escalier gravi, Djélalédin bey vit un long couloir recouvert d'un paillasson usé et éraillé, d'une propreté très douteuse.

Plusieurs portes donnaient à gauche de ce

couloir, insuffisamment éclairé par la lumière venant de l'étage supérieur.

Devant chacune de ces portes, immobiles comme les factionnaires du rez-de-chaussée, des sentinelles, l'arme chargée, étaient comme juchées sur des tréteaux carrés en bois de chêne d'un mètre cinquante de longueur, presque à ras du sol.

Le colonel, sans répondre au salut militaire des sentinelles, frappa d'une façon particulière à la deuxième porte de ce triste et poussiéreux corridor.

Après un bruit sinistre de verrous et de clefs grinçant dans une double serrure, la porte s'ouvrit et le visiteur pénétra dans une vaste pièce quadrangulaire, dans laquelle se trouvait pour tout meuble un grand lit de camp, pouvant contenir une douzaine d'hommes, un sopha à l'étoffe déchirée, deux tables très basses en bois blanc, un mauvais fauteuil viennois en bois recourbé, jadis noir.

Un lieutenant, deux sous-officiers et quatre soldats se trouvaient dans cette pièce, dont la nudité des murs augmentait encore l'aspect froid et triste.

Notre officier, faisant signe au lieutenant, souleva une portière et pénétra dans une seconde pièce, sans lit de camp, aussi misérablement meublée que la première.

Deux eunuques noirs, armés d'un long sabre recourbé, gardaient la porte qui se trouvait au fond de cette pièce.

Sa grande et unique fenêtre, donnant sur une cour intérieure, avait ses carreaux peints en blanc.

Ni rideaux, ni portière : une nudité glaciale.

Ahmed Djélaleddin bey se tournant vers le lieutenant, qui lui avait emboîté le pas, lui demanda :

— Quelles nouvelles du prisonnier ?

— Aucune, colonel.

— Vous ne l'avez pas vu ?

— Non.

— Il n'a pas demandé, pas appelé ?

— Rien.

— Et les eunuques qui sont là ?

— Ils n'ont pas été plus dérangés que nous.

— La distribution des vivres a-t-elle été faite régulièrement ?

— Oui, mon colonel.

— Vous avez bien examiné la tabla[1] contenant les repas du prisonnier?

— Scrupuleusement!

— Vous ne serez pas relevé de votre garde demain matin... elle continuera encore quarante-huit heures......

Mais voici une livre pour vous et une livre pour vos hommes, cela vous aidera à prendre patience.

— Merci, excellence,...... Et la consigne?

— Elle reste la même.

— C'est bien, mon colonel.

Sur un signe de l'officier, un des eunuques ouvrit la porte devant laquelle il était placé et Djélalédin bey, saluant l'officier de garde, pénétra dans la pièce gardée par les eunuques; quant à l'officier il se retira; gardant pour lui les livres turques, comme l'avait fait son chef, le commandant.

La chambre dans laquelle Djélalédin bey

1. Tabla, — large plat rond en bois, que les serviteurs du palais portent sur leur tête. Ce plat contient les repas que la cuisine impériale envoie aux nombreux fonctionnaires de la liste civile du Sultan. Voir *la Turquie Officielle* pour plus de détails.

[illegible]

[illegible]

[illegible] témoi-
[illegible] service
et de soins. Un homme était assis sur une haute chaise cannée, à bois [illegible], placée, en guise de tabouret, devant le piano.

L'instrument ouvert, les morceaux de musique que supportait son pupitre, les feuilles de papier à copier éparses sur un petit guéridon près d'un encrier turc et de plusieurs plumes en roseau, disaient assez à quelle occupation se livrait notre personnage.

L'entrée de Djélalédin bey lui fit tourner la tête du côté de la porte, et exposa son visage à la lumière projetée dans la chambre par une petite fenêtre de construction européenne.

Les carreaux de cette fenêtre, recouverts d'une couleur blanchâtre, cachaient à la vue

les épais barreaux de fer qui la garantissaient des indiscrétions extérieures.

Rien de plus doux, de plus profondément mélancolique et de plus pur, au point de vue esthétique, que cette physionomie du prisonnier d'Etat devant lequel nous nous trouvons.

Sous un fez ordinaire, bruni par l'usage, apparaissait un beau front, large, élevé, aux temporaux puissants. Des sourcils épais, bien arqués, d'un noir de jais, se réunissant presque à la racine du nez, tranchaient vigoureusement avec la pâleur mate du front et en établissaient énergiquement la ligne de démarcation.

Sous ces sourcils, deux grands yeux, bleus comme ceux des enfants des steppes russes, illuminaient d'une douce et rêveuse lumière l'ensemble de la physionomie.

Le nez, partant droit, se courbait légèrement sur une bouche purpurine, aux lèvres charnues, sans exagération.

Une barbe, jadis noire, aujourd'hui plus que grisonnante, barbe épaisse, un peu embroussaillée, plus longue que celle que portent

les Sultans, encadrait merveilleusement l'ovale de cette figure, dont la conformation rappelait, avec plus de finesse, de douceur et de charme, les têtes énergiques et puissantes de ces fiers Sultans, aux regards de l'aigle du Taurus, au cou de taureau, aux larges épaules, à la poitrine saillante, suffisamment ample, au dire des poètes du sérail, « pour contenir toute la colère guerrière de leurs peuples ».

Devant Djélalédin bey, s'inclinant respectueusement à quelques pas de lui, le prisonnier se leva et laissa apercevoir, avec une taille élancée, d'une hauteur plus que moyenne, un corps sans embonpoint mais sans maigreur prononcée.

S'appuyant d'une main sur le piano, le prisonnier se servit de l'autre pour saluer brièvement son visiteur.

Celui-ci, ramenant son corps, fortement courbé en avant, à la ligne perpendiculaire, murmura :

— J'apporte mes hommages respectueux et dévoués au frère de mon maître, au sultan Mourad.

— Merci pour tes hommages... Mais abstiens-

toi, à l'avenir, de me donner un titre qui ne m'appartient plus... Tu oublies qu'il ne peut y avoir qu'un Sultan en Turquie, et que c'est à lui seul que doivent s'adresser les hommages de ses sujets.

Ces paroles prononcées par l'hôte de ce triste séjour, par ce Sultan détrôné, si digne d'intérêt et de sympathie, résonnèrent comme un glas funèbre dans cette chambre, où nulle voix humaine ne venait consoler l'isolement terrifiant de son habitant.

Et pourtant, cette voix, toute vibrante qu'elle était, portait en elle une douceur, empreinte d'amertume, qui ne manquait ni de bonté, ni de force, ni de charme.

C'était bien là, la voix de ces grands rêveurs ottomans, dont le réveil avait souvent la terrible violence du roi des déserts.

A cette apostrophe, le colonnel répondit, non sans une certaine émotion :

— S'il est vrai qu'il ne peut y avoir qu'un Sultan vivant... et que ce Sultan est à Yildiz... il est également vrai que vous avez droit, pour moi, à ce titre glorieux... dont la maladie seule vous a privé.

— Oui, la maladie! répondit d'une voix plus vibrante l'ancien Sultan... La maladie! c'est-à-dire la folie, n'est-ce pas?... La folie de ce pauvre sultan Mourad, comme le dit mon peuple circonvenu par d'infâmes mensonges... Oui, je suis fou!.. Je suis fou, puisque je n'ai pas voulu répandre le sang de ces misérables qui, au détriment de la foi jurée, n'ont pas hésité à me couvrir de honte en assassinant mon oncle, Abd-ul Azis... Ah! je reconnais qu'Hamid a été moins fou que moi... Il a su punir... Il a su se débarrasser de tous ces hommes qui l'ont porté au pouvoir... à ce pouvoir pour lequel il avait été si peu préparé!... Eh bien! puisque je suis fou, pourquoi me prive-t-on de la présence ou tout au moins de la visite des miens? Pourquoi m'enferme-t-on, non en malade, mais en prisonnier d'Etat, sans me permettre de recevoir mes frères, d'embrasser ma femme et mes enfants?... Si je suis fou, qu'attend-on pour me soigner? Pourquoi me prive-t-on de tout, même du strict nécessaire?... Qu'a-t-on fait de ma fortune? De mes amis?... Pourquoi cette nuit si sombre autour de moi?...

Crois-tu donc qu'Hamid ne serait pas plus généreux en ordonnant ma mort?

Que veut-il? Jouir en paix de ce trône; diriger à son gré cette Turquie qu'il conduit à l'abîme par sa pusillanimité?

Est-ce que j'ai jamais réclamé ces tristes droits?

Ai-je jamais revendiqué ce trône qu'un moment de faiblesse maladive m'a fait perdre?... Non, non!... qu'il garde le pouvoir, qu'il garde ce trône objet de tant de bassesses!... La seule chose que je lui demande, c'est la possibilité de vivre en homme libre, en simple citoyen du monde... soit ici, soit à l'étranger.

— Hélas! Majesté, vous savez bien que cela est impossible; que nos lois, nos mœurs et la raison d'Etat s'opposent, plus encore que votre frère, à cette liberté que vous réclamez... à cette liberté que, pour ma part, je voudrais tant vous faire accorder!

— Nos mœurs, nos usages, la raison d'Etat!... Mais qu'est-ce que tout cela a de commun avec la malheureuse vie qui m'est faite! Sommes-nous donc encore au temps des sultans Ibrahim et Sélim, pour qu'on me parque

comme une bête dangereuse. Loin de tous mes serviteurs, privé le plus souvent même de ce qui est le plus nécessaire à la vie?

Et déboutonnant d'un geste nerveux sa stambouline, râpée, grisâtre par l'usage, Mourad ajouta :

— Regarde mes effets usés, aussi prêts à abandonner mon corps que peut l'être mon âme; regarde les rides de mon front, la pâleur de mon visage... et dis-moi si ton maître ne devrait pas avoir honte de me laisser ainsi, moi, son véritable maître, le seul Sultan légitime des Ottomans.

Hélas! Que dis-je, Sultan, moi!... Non, je ne le suis plus... puisque mon peuple, de connivence avec mon frère, m'abandonne dans cette triste prison, après m'avoir dépouillé de ma fortune, de mes biens... des caresses et des consolations des miens.

Pourquoi Hamid ne fait-il pas tomber ma tête, si elle lui porte tant d'ombrage? Pourquoi ne fait-il pas de moi ce qu'il a fait de mes serviteurs... tous morts ou en exil?

Et sous l'influence de ces souvenirs poignants, de cette évocation d'un passé encore

récent, l'infortuné arpentait fiévreusement ce misérable salon, témoin de tant de larmes et de souffrances morales.

Plus ému qu'il ne voulait le paraître devant cette majesté tombée, Ahmed Djélalédin bey s'écria :

— De grâce, sire, calmez-vous !... Qui peut savoir ce que l'avenir vous réserve? Dieu, plus grand que tous les Sultans et les rois, ne peut-il pas déjouer les desseins de ceux-ci?

— Dieu !... hélas !... je dirai de lui comme les humbles disent de nous : « Il est si loin et si haut ! » ... Et toi-même, Djélalédin, toi, dont l'enfance s'est élevée au milieu de nous, ne dois-tu pas ta fortune personnelle au meurtre d'Ali Suavi, de ce fou généreux qui, un jour, se précipita ici pour me délivrer?

N'est-ce pas à cette fortune que je dois de te voir une fois par mois, encore plus en geôlier qu'en serviteur?

— O Majesté !... Vous savez bien qu'en acceptant ce mandat, je ne l'ai fait que pour empêcher un plus grand mal de se produire... Si je n'avais pas accepté cet honneur douloureux,

un autre en eût été chargé et qui sait alors ce qui se serait passé?

— Tu as peut-être raison.

Et devenu subitement rêveur, le prisonnier d'Etat, encore plus victime des agissements de l'Angleterre et de son amour pour la France que du complot des conjurés auquel il devait officiellement sa déchéance, s'écria, après un instant de silence angoissant :

— Tiens, je ne récriminerai plus, je ne te demanderai plus rien et je supporterai mon sort en fataliste, résigné à la volonté de Dieu, si tu m'accordes la joie suprême que je vais te demander....

Comme Mourad s'était arrêté, semblant attendre un encouragement de son geôlier, celui-ci lui dit :

— Tout ce qu'il me sera humainement possible de faire pour adoucir votre peine, vous savez bien que je le ferai... Parlez donc sans crainte.

— Eh bien! laisse-moi voir ma femme! Laisse-moi passer une soirée, une heure avec ma chère compagne... Fais cela, accorde-moi cette prière, et ce n'est plus en geôlier, ce

n'est plus en porteur des volontés de mon frère que je te recevrai ici, mais en fidèle serviteur... en ami.

En disant ces mots, Mourad posa sa main droite sur l'épaule du colonel.

Celui-ci frissonna sous ce contact; mais, faisant appel à toute sa volonté, à toute sa froide énergie, il répliqua d'une voix relativement calme et sonore :

— Vous savez bien que ce que vous me demandez est impossible... Les ordres sont formels et absolus; les enfreindre serait jouer nos têtes sans aucune chance de salut... Demandez-moi pour votre personne tout ce que vous voulez, mais n'insistez pas sur ce sujet.

— Eh bien! alors, va-t'en!... laisse-moi... je n'ai besoin de rien!

Et d'un geste énergique et hautain, Mourad montra la porte à l'officier.

Sous le coup de cet ordre, qui le chassait comme un infime serviteur, celui-ci sentit le sang lui monter à la face; mais, faisant un effort pour maîtriser la colère qui l'envahissait, il s'écria :

— Pourquoi me parler ainsi? Pourquoi, ô

Majesté ! me rendre responsable des ordres dont je ne suis que l'humble exécuteur?

— Va-t'en ! te dis-je ! va-t'en ! cria Mourad encore plus pâle, l'œil brillant, les lèvres frémissantes et la main droite tendue encore plus énergiquement vers la porte.

— Prenez garde, Majesté, riposta avec une violence contenue Ahmed Djélalédin bey, prenez garde; et, abaissant subitement la voix : Oubliez-vous donc que nous sommes surveillés, que ces murs ont des oreilles et des bouches pour entendre et répéter?

— C'est vrai ! Tu as raison, dit Mourad en se calmant et en passant sa main froide sur son front brûlant.

Alors, se rapprochant très près de cette Majesté si malheureuse, si digne de pitié, de cette Majesté dont il avait été jadis un des plus humbles serviteurs, le chef redoutable des agents secrets d'Yildiz lui murmura plutôt qu'il ne lui dit :

— Sur ma vie, je vous jure qu'avant deux fois quarante-huit heures, vous verrez la kadine Marguerite... Mais, pour Dieu, soyez discret, car il irait de ma tête et peut-être

aussi de la vôtre... Et, reprenant à voix haute la vive conversation qu'il avait interrompue pour murmurer cette bonne nouvelle, Djélalédin bey ajouta :

— Je ne relèverai pas ce que vos paroles ont d'outrageant pour mon maître et le vôtre... je me retire... Le médecin du Palais va venir prendre des nouvelles de votre santé... vous pourrez lui demander les objets qui vous sont utiles.

Il sera fait droit, je vous le jure, à votre demande.

Et, saluant gravement Mourad, cloué au parquet par la surprise et la joie, il lui dit tout bas :

— Attendez avec patience, ne dites rien, gardez la joie dans votre poitrine.

Et il ajouta à voix haute, en se retirant suivant l'étiquette de la cour ottomane.

— Adieu, sire, qu'Allah vous garde et vous protège !

De nouveau, le messager d'Yildiz traversa les pièces que nous avons déjà parcourues avec lui.

Parvenu à celle où se trouvait le lieutenant de garde, Djélalédin bey dit à ce dernier :

— Le pauvre prisonnier est toujours dans le même état... Dieu n'a pas encore projeté sa lumière dans la nuit de son cerveau... Faites bonne garde et veillez...

Vous avertirez les eunuques de la prochaine visite du médecin particulier de notre glorieux maître.

A part lui, personne ne doit pénétrer chez le malade... Personne, absolument!

— Vos ordres seront ponctuellement exécutés, excellence, répondit l'officier en saluant militairement son chef.

Celui-ci, jetant un dernier regard sur la porte qu'il venait de franchir, reprit sa marche et disparut bientôt dans le long et obscur couloir.

Resté seul, le prisonnier se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur l'ottomane placée en face du piano.

Là, il appuya son vaste front sur ses deux mains, et, la tête inclinée vers le sol, laissa de grosses et brûlantes larmes s'échapper de ses yeux fiévreux.

— Que faut-il croire, pensait-il, de la conduite de Djélalédin à mon égard?

Cet homme, qui me doit son instruction et sa vie, a-t-il eu vraiment pitié de mon infortune?

Tiendra-t-il la promesse qu'il vient de me faire?... Va-t-il me donner la suprême joie d'embrasser ma chère Marguerite; de savoir si notre enfant vit, ou, si, comme on me l'a laissé entendre, il est mort en naissant?

Pauvre chère femme!... Comme elle doit être malheureuse!... Comme elle doit souffrir!

Où est-elle en ce moment? Que fait-elle? A-t-elle seulement son nécessaire? Ou, comme moi, manque-t-elle de tout et vit-elle de la triste et parcimonieuse aumône de l'harpagon qui occupe ma place?

Et, laissant son esprit flotter à l'aventure, Mourad continua :

— Hélas! Qu'aurait dit mon père, s'il avait pu lire dans l'avenir aux jours bénis où, me tenant sur ses genoux, il me parlait des droits et des devoirs qui m'incomberaient quand il ne serait plus là?

Et toi, pauvre sultan Abd-ul Azis... toi, dont peut-être le dernier cri a été une malédiction pour moi... toi, dont la mort fut pour

moi une si grande épouvante, une si profonde horreur, que dois-tu penser de mon triste sort si, du lieu où séjournent nos ancêtres, tu vois ma douleur et mes larmes?

Hélas! mon Dieu! Quand donc finira cette épouvantable existence?

Mon peuple, comprenant enfin combien il a été trompé, se ruera-t-il sur ma prison pour me délivrer?

Le peuple!... Ce peuple pour lequel j'aurais voulu tant faire! Ce peuple pour lequel j'avais rêvé tant de prospérité et de gloire! pense-t-il seulement à moi? Songe-t-il, au milieu des déceptions qui le frappent à coups redoublés, à ce pauvre Sultan que l'on dit fou... privé de toute raison et de toute conscience?

Hélas! Ai-je seulement encore quelques amis de par le monde?

La trahison, la mort, ont fait une telle moisson autour de moi, que j'en suis à me demander quels sont ceux qui restent et quels sont ceux qui sont partis.

Et, élevant son âme vers le Créateur de toutes choses, vers cette conception divine à laquelle tous les peuples de la terre adressent

leurs génuflexions, leurs prières, ou l'ardente manifestation de leurs souffrances, Mourad, tombant à genoux, s'écria :

O Dieu tout-puissant et miséricordieux! O Toi, qui vois tout et entends tout;... pour lequel nul tressaillement de la terre n'est un mystère; ô toi, le puissant des puissants! le Sultan des sultans! le justicier des justiciers, fais-moi miséricorde et prends pitié de moi.

Pardonne à mes égarements... Pardonne à ma faiblesse et daigne abréger le chemin douloureux sur lequel mes pieds chancellent et mon âme succombe.

Prends pitié des miens, de mes serviteurs, de tous ceux qui m'ont aimé, de tous ceux qui sont morts ou vivent encore pour moi!

Prends surtout pitié de ma chère et douce compagne! Protège-la et fortifie-la!... Et quand je ne serai plus; quand mon âme aura quitté cette terre où les ronces sont plus nombreuses que les roses, veille sur mes enfants... Si l'un d'eux doit un jour régner, fais qu'il soit digne de sa mission, comme le furent les prophètes que tu envoyas sur la terre pour nous instruire, nous guider et nous châtier.

Cette prière, ou plutôt cette aspiration vers le beau et le divin, terminée, Mourad sentit venir en lui le calme que cet acte de foi projette sur les âmes éplorées, angoissées et désespérées.

Ses larmes cessèrent de couler... Un calme relatif fit place aux désespérances tumultueuses de son cerveau.

Soudain, la porte s'ouvrit et, encadré par les deux eunuques de garde, apparut la tête fine et rabelaisienne du médecin particulier de sa haute et glorieuse majesté : Abd-ul Hamid Kan II.

A cette vue, Mourad se levant vivement, fit quelques pas au devant de son visiteur mensuel.

Celui-ci, après l'avoir respectueusement salué, lui demanda comment il se portait.

— Comme peut le faire un prisonnier qui est dans ma situation et auquel on refuse non seulement les consolations les plus banales, mais souvent le strict nécessaire.

— Voyons, Majesté, asseyons-nous et causons, sans amertume, sans récriminations.

Et donnant l'exemple, Mavrogény, après

avoir approché un vieux fauteuil pour son impérial client, prit une chaise et s'assit.

— De quoi vous plaignez-vous exactement ? Que vous manque-t-il? Vos gardiens n'ont-ils pas pour vous les égards voulus ?

— Ce qui me manque? De quoi je me plains?... Et c'est vous, Mavrogény, vous, l'ami, le confident, le sauveur même d'Hamid, qui me posez ces questions?... Ne savez-vous pas que tout me manque... Que je n'ai ni linge de corps, ni linge de maison? Que, souvent, ma nourriture est insuffisante... Et qu'il me faut me priver pour empêcher mon seul serviteur de mourir de faim?

Qu'ai-je donc comme consolation?... Ne voyant personne ; ne recevant la visite d'aucun des miens... menacé même de me voir enlevé ma seule distraction, mon seul compagnon intellectuel, c'est-à-dire ce piano, à qui je confie les angoisses de mon âme, les tristesses de mon esprit et les rêves de mon cœur, vous venez, froidement, médicalement, me demander comment je suis et ce dont je me plains !...

Amère dérision, en vérité !

A l'audition de ces paroles, dites avec plus

de tristesse que de colère, prononcées comme savent le faire ces sublimes victimes des causes humanitaires et des haines qu'elles engendrent, le vieux médecin, qui avait pourtant vu et entendu tant de tristes choses dans le cours de sa longue carrière, aussi diplomatique que médicale, se sentit profondément remué. Quittant le sourire ironique qui semble être figé sur ses lèvres, il répondit :

— Courage, Majesté ! Il va être fait droit à vos demandes... Dès aujourd'hui, vous recevrez du linge, un habillement neuf... et je veillerai à l'avenir à ce que votre nourriture soit suffisante et de meilleure qualité... A votre tour, permettez-moi de ne plus vous laisser aller au sombre désespoir qui abrège vos jours... Songez, Majesté, que, s'il vous arrivait malheur, on accuserait votre frère de votre mort.

Ce qui est fait est fait ; ni mon maître, ni vous, ni moi, n'y pouvons changer quelque chose... Laissons donc le passé pour ne voir que le présent et... l'avenir.

— L'avenir ! murmura tristement Mourad.

— Oui, l'avenir ! reprit avec force et bien-

veillance le vieux praticien, l'avenir qui est à Dieu et peut-être à vous, prononça-t-il tout bas... Croyez-vous donc que la santé d'Hamid soit si bonne et si forte? Hélas! N'êtes-vous pas de la même famille? Et la tare que Capoleone [1] n'a pas su discerner en vous, n'existe-t-elle pas également chez votre frère?

Ayez foi en moi quand je vous dis que l'avenir de l'Empire est peut-être tout autant entre vos mains qu'entre celles d'Hamid... Il a le présent, il est vrai... Mais qui peut dire que vous n'aurez pas l'avenir... Est-ce que l'histoire de votre race n'est pas un peu coutumière de ces faits?

Est-ce que ce serait la première fois qu'on verrait un sultan reconquérir son trône... Y être porté par une émeute triomphante après de longues années de captivité?... Les janissaires n'existent plus, mais comptez-vous pour rien les colères populaires... les basses intrigues du palais?

Encore une fois, croyez-moi, l'avenir est aussi bien à vous qu'à Hamid.

1. Le docteur napolitain qui avait été le médecin particulier du sultan Mourad.

En écoutant cet homme qui, plus heureux que l'incapable Capoleone, son médecin à lui, avait su préserver Hamid des suites d'une jeunesse débauchée, Mourad, plus surpris, plus ému qu'il ne le paraissait, se demandait ce qu'il pouvait y avoir de fondé et de vrai dans ces encouragements, presque affectueux, de l'illustre docteur.

Est-il sincère ? parle-t-il ainsi pour ménager, comme le disent les Français, « la chèvre et le chou, » ou n'a-t-il qu'un but : celui de me calmer, de me rassurer, de m'aider à mieux supporter les tortures de mon emprisonnement ?

Et dans les doutes qui se heurtaient en son cerveau, le prisonnier ne savait à quelle conclusion s'arrêter.

Il répondit pourtant, encore méfiant et inquiet :

— Faites ce que votre conscience vous dictera... Quant à vos allusions à l'avenir, je ne veux y voir qu'une de ces médications morales que les médecins, faute de mieux, savent si bien appliquer à leurs malades.

En attendant, je vous prierai d'user de votre

autorité pour que ce piano, seul souvenir du passé, ne me soit pas enlevé... Privé de lecture... Ne pouvant écrire à personne, que deviendrais-je, ô mon Dieu ! si l'on m'enlevait ce pauvre instrument... mon seul et unique ami ?

— Soyez en paix, nul ne touchera à ce piano... S'il le fallait, j'userais de mon autorité de médecin et d'ami !

— Merci, pour ces bonnes paroles...

Et l'esprit du prisonnier se reportant soudain à la tragédie qui lui avait coûté son trône, il murmura :

— Hélas ! Pourquoi au lieu d'avoir eu comme médecin ce traître ou cet imbécile de Capoleone, ne vous ai-je pas eu ?

Et se ravisant subitement, il ajouta :

— Savez-vous ce qu'est devenu ce malheureux ?

— Non, sire... Tout ce que je sais, c'est qu'il a quitté le pays peu de temps après l'avènement de votre frère... Est-il retourné à Naples ? Vit-il encore ?... C'est ce que j'ignore !

— Et dire que c'est là, le sort de tous ceux, fidèles ou traîtres, qui m'ont servi !

— Ce sont là, Majesté, des fatalités historiques que nul ne peut prévoir et empêcher.

— Fatalité! C'est si facile à dire!...

... *Fatalité* ou *Raison d'Etat*, voilà, n'est-ce pas, des éléments suffisants pour absoudre Hamid... Mais laissons ce sujet, et revenons à ce que vous m'avez demandé et à ce que vous m'avez promis.

Vous voulez que je vive, que je vive comme vivent les fous, objets de respect pour nos coreligionnaires, qui prétendent que, du sein du naufrage de leur raison, l'Ange Gabriel, l'inspirateur de notre saint prophète, peut se manifester par des éclairs de sagesse, de lumières et de prophéties!...

Hé oui! sans doute, il faut que je vive pour qu'Hamid n'ajoute pas à tous ses titres pompeux, celui de fratricide!... Mais... est-ce donc moi qui tiens la clé de la vie de mon corps?

— Certainement non, nul, ici-bas, n'est réellement maître de son existence... Comme le khôdja, Omer Haleby, je suis porté à croire que, ce que Dieu a écrit sur notre front se réalise tôt ou tard... Mais, si le philosophe pense ainsi, le médecin, lui, a le devoir de

vous ordonner de ne rien faire qui puisse abréger vos jours!.. Ainsi que je vous l'ai promis, vous aurez aujourd'hui, demain au plus tard, ce qui vous manque... Je donnerai des ordres sévères pour que vos aliments soient de premier choix et en quantité suffisante... A votre tour, pensez à ce que je vous ai dit et... songez à l'avenir!

Sur ces mots, Mavrogény se leva, et se courbant légèrement devant Mourad, il lui prit la main et lui tâta le pouls, qu'il trouva normal, mais un peu rapide.

— Allons, Majesté, s'écria-t-il avec un bon sourire paternel, la santé n'est pas mauvaise... Courage!... Méfiez-vous seulement de votre tendance à la rêverie et à la mélancolie.

Et s'inclinant cette fois profondément, le médecin, portant sa main grande ouverte sur son cœur et à son front, se retira sans attendre la réponse de son impérial et malheureux client.

De nouveau seul, Mourad resta un instant pensif, puis se dirigea vers son piano, non sans avoir lancé un long et inexprimable regard sur cette porte, dont les lourds battants

venaient de se refermer sur Mavrogény pacha.

Assis devant son piano, Mourad laissa son imagination courir librement, en investigatrice, sur tout ce que lui avaient dit de réconfortant et de consolant ses deux visiteurs.

Il connaissait assez ces deux hommes, pour savoir que, s'ils étaient les fidèles et dévoués serviteurs de son frère, ils n'avaient pour lui et pour son infortune que de l'estime et de la pitié.

Mais ce qui le surprenait, ce qui faisait battre son cœur un peu plus vite que d'habitude, c'étaient les allusions à l'avenir que lui avait soulignées le médecin, et la promesse de Djélalédin bey de lui laisser voir sa femme bien-aimée, bonheur qui, depuis la tentative sanglante d'Ali Suavi[1], lui avait été impitoyablement refusé.

Que se passe-t-il donc à Yildiz? pensa-t-il.

Bientôt, son imagination se portant à considérer d'autres objets, il en arriva, progressivement, à se rappeler une rêverie pour piano qu'il avait composée jadis, en un jour de bonheur.

Sous l'influence de son cerveau, en activité

1. Voir *Turquie Officielle*.

harmonique, ses doigts se posèrent instinctivement sur les touches du clavier et préludèrent, par quelques accords, plaqués comme avec une sorte d'hésitation, à l'ouverture de cette rêverie mélodieuse, dont chaque note, pareille aux grains d'un chapelet, se déroulait maintenant devant sa mémoire éveillée.

Sous son doigté habile, le piano résonna en une série de notes, dont le rythme, tout à la fois relevé et mesuré, avait une allure poétique des plus étranges.

Il y avait là comme une vague réminiscence d'une des plus belles pages de l'œuvre immortelle de Donizetti, combinée avec cette large inspiration orientale qui constitue le principal motif de « la Marche indienne » de Sellenick.

Au fur et à mesure que ses doigts couraient sur le clavier, les traits du pianiste perdaient de leur angoisse et s'illuminaient des feux qui embrasent le cœur de l'artiste en voie de création.

Ainsi vu, sous l'empire de cette passion musicale, à laquelle il devait tant de consolations et d'oublis, le prisonnier n'était plus

l'homme que nous avons pu observer tout à l'heure.

Son âme s'envolait dans une autre sphère, ayant pour guide la poésie, l'harmonie et la rêverie.

Elle ne songeait plus aux choses d'ici-bas; elle planait, libre et radieuse, dans le monde éthéré de l'infini.

Les yeux levés au ciel, la tête rejetée un peu en arrière, Mourad en arrivait à se plonger dans cette extase de l'harmonie faite de sensations surhumaines et paradisiaques.

Il ne vivait plus de la triste vie du prisonnier; il vivait de cette existence, large et heureuse, qui constitue le domaine de l'être se plongeant avec ivresse dans ce monde supraterrestre où règnent la liberté et le bonheur.

Un bruit bizarre, comparable à celui que feraient des griffes sur une porte, se fit entendre à plusieurs reprises du côté de la petite chambre à coucher, communiquant directement avec la pièce dans laquelle nous nous trouvons.

Absorbé par sa rêverie, Mourad ne prêta aucune attention à cet étrange grattement.

Le bruit ayant reecommencé avec plus de force, sans plus de succès, la porte derrière laquelle il se produisait s'ouvrit avec précaution et laissa apercevoir dans son entrebâillement le visage austère et pâli d'une femme âgée, dont la beauté avait dû être éclatante, si l'on en jugeait par la régularité et la pureté des lignes, un peu grossies par le temps.

Deux yeux, d'un éclat fiévreux, contemplèrent le pianiste à son insu.

Ces yeux, encadrés profondément par leur orbite fortement estompée, joignaient à leur éclat, presque surnaturel, une expression d'ardente curiosité, que tempérait, difficilement, une affectuosité assez marquée.

Petit à petit, avec une lenteur prudente, la tête émergea de la pénombre de l'ouverture de la porte et bientôt le corps entier s'en détacha.

Rien de plus étrange que cette subite et mystérieuse apparition.

Grande et forte de structure, la hanoum qui surgissait ainsi, avait réellement grand air sous ses vêtements noirs en lambeaux.

Vêtue à l'européenne, sans yachmak, d'une

simple robe princesse, dont la soie noire était éraillée et fripée, elle portait sur sa tête une vieille koufie ou foulard égyptien, noué artistement comme le font les espagnoles de leur mantille.

D'épais cheveux, aussi blancs que l'argent sortant du creuset, s'échappaient du foulard en boucles longues et soyeuses.

Quant aux traits du visage, ils présentaient, tout émaciés et diaphanes qu'ils étaient, la pureté un peu énergique du beau type tcherkesse ou circassien.

Ce que cette femme avait dû être dans l'éclat de sa jeunesse, Dieu seul pouvait le dire à l'heure présente ; mais ce qu'il était facile de soupçonner, c'est qu'elle avait été belle, belle à faire damner les hommes et tressaillir les poètes.

Nul n'aurait pu dire exactement quel était son âge, tant elle se tenait droite et dégagée.

Lentement, semblant plutôt glisser que marcher, elle s'approcha du prisonnier dont elle saisit la tête dans ses deux jolies mains, encore peut-être plus diaphanes que son visage.

Sous cette pression subite, Mourad, se retournant vivement, comme un homme éveillé en sursaut d'un beau rêve, poussa une exclamation vite étouffée et, se retournant tout à fait, murmura, plus agréablement surpris qu'étonné :

— Servinas !

— Oui, c'est moi,... moi, qui, rayée du monde des vivants, méconnaissable, inconnue des nouveaux gardiens de cette partie lugubre du palais, viens, comme une âme errante, isolée et sans sœur, palpiter et vivre aux sons de ton instrument, comme les papillons palpitent et tressaillent sous les rayons du soleil que les fleurs ont embaumés.

— Ma bonne Servinas !... Tu es donc toujours la même... Vivant plus dans l'idéal que dans la réalité.

— La réalité !... Est-ce bien à toi d'en parler, mon cher Mourad... Est-ce bien à toi, victime de cette terrible déesse qui s'appelle la fatalité, qu'il appartient de me reprocher les écarts de mon imagination dans l'idéal ?

— Non, ma bonne Servinas,... Tu as raison... Que ferions-nous, en effet, si nous n'a-

vions pas l'idéalité de nos pensées pour nous consoler et pour nous fortifier.... Mais, comment as-tu fait pour parvenir jusqu'à moi, sans éveiller l'attention ?

— C'est bien simple... j'ai suivi le couloir secret que tu m'as indiqué lors de ma dernière visite.

— Et tu as pu te rappeler ce que je t'ai dit à ce sujet ?

— Parfaitement... Ne sais-tu pas que j'ai parfois la mémoire précise de l'ouïe et de la vue ?

— Ce n'est pas la maladie qui t'a tenue si longtemps loin de moi ? dit affectueusement Mourad, en prenant les deux mains de la sultane qui avait été si puissante sous le règne de son père, et que tout Constantinople croyait morte, et morte tragiquement, depuis l'avénement à la magistrature suprême d'Abd-ul Azis, de sinistre mémoire.

— Oui et non, répondit la sultane ; c'est-à-dire qu'il paraît que j'ai beaucoup divagué... et que j'étais méchante au point qu'il a fallu m'attacher...

Vois, dit-elle, en relevant les manches de sa pauvre robe et en montrant les cercles

bleuâtres qui entouraient ses avant-bras ainsi que l'eussent fait de mystérieux bracelets, vois, comme ils m'ont traitée !

— Ma pauvre amie ! interrompit Mourad en déposant un long baiser fraternel sur le front de la malheureuse.

— Mais tout cela n'a rien été, continua celle-ci, puisque, même dans l'égarement de mon esprit, je me rappelais ce que tu m'avais dit et voyais sans cesse devant mes yeux le couloir dont tu m'avais révélé l'existence.

— Et tu as pu t'échapper ?

— Tu le vois, puisque me voici près de toi ; cherchant une fois de plus à tenir la promesse que j'ai faite à ton père au moment de sa mort :

Veiller sur toi, te conseiller, t'aider de tout mon pouvoir.

Hélas ! ajouta-t-elle d'une voix étrangement émue, il a fallu que tu sois amené prisonnier dans ce palais, témoin de la puissance et de la fin tragique de mon persécuteur Abd-ul Azis, pour que je puisse te revoir et que ta vue éveillât mon esprit depuis si longtemps endormi !

Et au souvenir des longues années écoulées, entre le jour où elle avait été chassée du palais en compagnie des autres femmes, kadines favorites ou simples guezdès d'Abd-ul Medjid, et celui où elle avait revu ce prince, tant aimé de l'homme dont elle avait partagé la couche, elle sentit d'abondantes larmes bouillonner dans ses yeux.

Craignant qu'une crise ne s'emparât d'elle, comme cela avait eu lieu pendant leur dernier entretien, le prisonnier, la prenant par la taille, la conduisit sur le sopha.

Après l'avoir fait asseoir et s'être placé près d'elle, il lui dit, à voix basse :

— Calme-toi, ma chère Servinas... Oublie les sombres terreurs du passé, et ne songe qu'au bonheur que nous allons goûter en nous entretenant du grand Sultan qui fut ton époux et auquel je dois la vie...

Parlons bas... Tu resteras ce soir avec moi, et tu partageras le repas que l'on va m'apporter.

— J'accepte de grand cœur, car j'ai bien faim, vois-tu... Je ne me souviens pas avoir pris quelque chose depuis l'avant-dernière

nuit... Mais comment me cacheras-tu si l'on vient?

— Ne crains rien : j'ai reçu aujourd'hui même les deux seules visites que l'on me fait mensuellement... Quant à mes gardiens aucun ne pénètre ici...

— Mais, pour ta nourriture?

— On ne me l'apporte pas. Les eunuques de garde cognent à la porte que voici, et mon serviteur va chercher ce qui m'est destiné.

En tout cas, pour plus de prudence, nous passerons dans la pièce voisine, celle où je dors et par laquelle tu es arrivée jusqu'à moi.

Tout heureuse à l'idée de manger à sa faim et de passer la soirée avec Mourad, la vieille sultane lui dit :

— Si tu veux mettre le comble à ta bonté, et redonner un peu de bonheur à ton humble esclave, joue-moi donc cette marche que composa Donizetti [1] pour les armées de ton glorieux père.

En l'écoutant, le calme se fera dans mon

1. Le frère du fameux compositeur.

être et je pourrai te dire tout ce que j'ai à te confier.

— Qu'il soit fait suivant tes désirs, dit Mourad en quittant le sopha et en se dirigeant vers son piano.

Il avait à peine préludé par quelques accords à la courte ouverture par laquelle commence cette marche étrange, si merveilleusement rythmée, que la sultane Servinas s'étendit sur l'ottomane et, appuyant la tête sur son bras recourbé, ferma les yeux comme le font certains dilettanti au début de leur morceau de prédilection.

Emporté par sa passion, Mourad joua brillamment la marche turque de Donizetti et, sans s'arrêter, passa à cette rêverie qu'il exécutait à l'arrivée de la vieille sultane.

Celle-ci n'avait fait aucun mouvement.

A la respiration qui soulevait lentement et régulièrement son abdomen et sa poitrine, on l'eût crue complètement endormie.

Quand le pianiste eut plaqué ses derniers accords, elle fit un mouvement de son bras gauche et appela Mourad d'une voix dont le timbre était tout à fait changé.

Celui-ci se levant, se dirigea vers sa compagne.

— Assieds-toi là, près de moi... mais ne me touche pas, et écoute bien ce que je vais te dire.

Lorsque Mourad, lui obéissant, se fut assis sur une des chaises qu'il avait approchées du sopha, la sultane murmura, d'abord presque indistinctement, puis avec plus de netteté et de force :

— Je suis au milieu d'une grande lumière, d'une lumière encore plus pénétrante que celle que peut donner une belle journée du mois de mai.

Cette lumière, qui est comme la réunion de toutes celles dont sont composées les notes musicales, produit sur moi un étrange effet... Il me semble que mon âme, séparée de mon corps, plonge, en toute liberté, dans le monde où sont inscrits les événements du passé, du présent et de l'avenir.

Et comme en écoutant ces bizarres paroles, Mourad se demandait si la folie ne s'était pas une fois de plus emparée de l'intelligence de sa vieille amie, celle-ci lui dit :

— Je vois aussi, ce qui se passe en toi... Non, je ne suis pas folle... Je l'étais peut-être il y a une heure, mais les sons de ton piano ont ramené l'équilibre dans mon cerveau...

Je suis bien... et ma vue domine toutes choses.

Ecoute... je vois en ce moment, mais plus distinctement, ce que j'ai vu bien souvent, avec une certaine confusion, dans le délire de mes longues nuits, alors qu'elles étaient sillonnées par des éclairs de lucidité... Ecoute, et crois en mes paroles... Elles sont aussi vraies, aussi fidèles, que celles adressées par l'ange Gabriel à Mohamed, le glorieux et fidèle serviteur de Dieu !... C'est la vérité qui parle par ma bouche... Ce sont les grands Sultans de ta race... C'est ton père bien-aimé.... qui inspirent mon esprit !.... Moi, je ne suis que l'agent de leur volonté, le vase fragile dans lequel on renferme, momentanément, la précieuse liqueur qui vivifie, console et guérit.

Je vois, dans la grande lumière qui m'entoure, le présent et l'avenir... Le présent, c'est la folie qui t'enveloppe pour te cacher

aux yeux des clairvoyants et préserver ton existence jusqu'au jour de ta réhabilitation par la revanche du droit et de la justice...

Je vois que tu t'es demandé, et que tu te demandes encore, pourquoi ton corps n'a pas succombé sous la pression du fin cordon qui étrangle... sous la lame qui déchire et fait couler le sang... ou sous l'action du café qui brûle, désorganise et gângrène les viscères?

Est-ce que le fou n'est pas sacré? Est-ce qu'on peut attenter à ses jours?...

Rends donc grâce à cette folie qui hanta pendant un jour ton cerveau, et dont on te croit encore la victime... C'est elle qui t'a sauvé!... C'est elle qui a préservé tes jours!... C'est à elle que tu devras d'être ramené triomphalement sur ce trône, dont un intrus occupe la place!...

Le visage de la vieille sultane s'était peu à peu transformé sous l'influence de cette crise somnambulique, changée en extase par la musique; elle apparaissait maintenant jeune et belle, fraîche et souriante; les traits illuminés et colorés par les effluves extatiques.

La scène qui se passait là, dans ce coin perdu du palais de Tchéragan, donnait une fois de plus raison à la thérapeutique des médecins arabes, des khôdjas et des guérisseurs orientaux.

La musique, en calmant les nerfs de l'aliénée ou en les fortifiant, après une courte excitation, ramenait l'harmonie dans les fonctions cérébrales.

Les ondes sonores, en s'emparant progressivement de l'être, en chassaient les ondes désorganisatrices qui produisent le délire psychique.

La raison, équilibrée, reprenait ses droits, fortifiée par l'agrandissement de ses conquêtes sur la vie supra-terrestre.

Le jour succédait à la nuit.

La lumière remplaçait les ténèbres.

L'âme, libre de ses entraves matérielles, planait, étoile brillante, dans le firmament de la pensée créatrice.

En écoutant sa malheureuse compagne de captivité, Mourad se sentait profondément remué et se demandait avec angoisse.

— Délire-t-elle ou est-elle réellement inspi-

rée, comme on prétend que les fous le sont par instant ?

Le prisonnier n'avait jamais assisté à des expériences de magnétisme. Il se rappelait bien que sa mère l'avait conduit un jour, alors qu'il était tout jeune, chez un certain khôdja, dont la réputation commençait à s'étendre dans le monde musulman ; mais ce qu'il avait vu et entendu avait laissé peu de prise sur son imagination.

Jeune prince, plus sceptique que croyant, il avait considéré les expériences du khôdja comme de la jonglerie.

Ici, au contraire, tout prêtait au merveilleux et à la sincérité de la scène.

Il ne pouvait douter de la bonne foi de cette sultane, rayée depuis de longues années du monde des vivants.

Sa sincérité était réelle.

Mais était-elle sous le coup d'une hallucination, ou se trouvait-elle dans cet état bizarre, désigné par les khôdjas occidentaux sous le nom de somnambulisme lucide ?

Telle était la question.

La sultane, comme si elle lisait dans un

livre les pensées qui agitaient son compagnon, s'écria :

— Pourquoi doutes-tu de ce que je te dis ? Crois-tu donc que c'est moi qui te parle ?... Hélas ! que suis-je pour avoir ce droit et ce pouvoir !... Bientôt, la mort, que je vois, emportera mon être dans le monde de la lumière... Bientôt, l'heure de la délivrance sonnera pour moi... Ecoute donc, ô Mourad ! mon Sultan et mon maître, ce que Dieu me permet de te dire... Les intrigues, qui t'ont conduit ici, s'élèveront à leur tour contre ton frère... On connaîtra alors tout ce que son règne aura eu de néfaste pour l'Empire... Tes amis, dispersés en ce moment, se réuniront, constitueront un parti fort et puissant et te replaceront sur ce trône ébranlé, en butte à toutes les révolutions, à toutes les intrigues et à l'orgueilleuse avidité de l'Angleterre...

Mourad, tu régneras !

Je vois, près de toi, un grand savant européen... Ecoute bien les conseils de cet homme ; il t'aidera puissamment à rendre l'Empire des Ottomans indépendant et glorieux !...

En prononçant les mots : « Mourad, tu ré-

gneras! » la sultane s'était soulevée et avait étendu sa main droite vers un être invisible.

Ses yeux, fermés jusqu'à ce moment, s'étaient entr'ouverts, laissant apercevoir le blanc de leur orbite.

Cette étrange prophétie achevée, la voyante retomba dans son immobilité primitive. Ses yeux se fermèrent... Un silence de mort se fit dans cette pièce, témoin impassible des angoisses, des larmes et des tortures du prisonnier.

Mourad s'était levé, comme mû par un secret ressort, au moment où la sultane, se soulevant brusquement, avait étendu son bras vers l'inconnu.

En la voyant retomber, pâle, encore plus diaphane, il fut pris d'une mortelle inquiétude.

Mais la dormeuse, s'éveillant soudainement, porta la main à ses yeux et murmura, comme quelqu'un qui revient d'un long évanouissement :

— Où suis-je?... Que s'est-il donc passé?... Ma tête est lourde et brisée.

— Ce n'est rien, s'empressa de dire Mourad

en lui prenant les deux mains et en déposant un baiser sur son front : tu as dormi pendant que je jouais...

— Ah!...

Et, se soulevant tout à fait, elle ajouta :

— Bien vrai, je n'ai pas été malade?... Il ne m'est rien arrivé de fâcheux?

— Non!... je te répète que tu as dormi, et, te voyant fatiguée, je t'ai laissée reposer en paix... Lève-toi, voici la nuit... Nous allons passer dans l'autre chambre... Mon serviteur nous donnera de la lumière et préparera notre repas... Viens!

Un instant après, le prisonnier d'Etat et la vieille sultane disparaissaient, abandonnant la pièce dans laquelle le dieu du Destin venait de se manifester.

Laissons-les à leur légitime émotion.

Quittons le palais de Tchéragan; franchissons près de trois semaines et voyons ce qui se passait par une des soirées de ce même ramazan, chez Fatmé Chefikeh, la principale héroïne de notre livre.

CHAPITRE II

LE REPAS DES FIANÇAILLES

Grande était la joie qui régnait au logis de la sage-femme sanglante en vue du repas des fiançailles de Mariam et de Djélalédin.

Les victuailles de toutes sortes avaient été apportées en grande quantité dès la première heure de ce jour heureux.

L'esclave chargée de la cuisine, aidée de deux autres servantes, mettait tout sens dessus dessous pour se montrer digne de la haute confiance que lui avait accordée sa maîtresse.

Ce n'était partout qu'un va-et-vient joyeux et empressé.

C'est que Fatmé, toute sévère qu'elle était, avait un fond de justice et de bonté qui avait

su lui attirer l'affection de ses servantes et de ses serviteurs.

Esclaves ou serviteurs libres, tous la craignaient et l'aimaient.

Quant à leur jeune maîtresse, ce n'était plus du respect que tout ce monde avait pour elle, c'était une véritable tendresse, une de ces tendresses comme en ont les braves chiens des rues pour ceux qui les nourrissent et ne les battent pas trop.

Fatmé Chefikeh, appelée au Palais de très bonne heure, avait laissé à sa kalfat ou intendante le soin de tout préparer pour le repas et la cérémonie du soir.

Dès la veille de ce jour mémorable, la kadine Marguerite avait envoyé un jeune agneau et un mouton préparés par un boucher du Palais.

A ces deux pièces de consistance, son intendant avait ajouté des confitures de toutes sortes, du sucre, du café, des dragées, du tabac, des cigarettes et une caisse de vingt-quatre bouteilles de champagne de la veuve Cliquot.

A la kadine, s'étaient joints les amis invités à ce repas des fiançailles, qui, en Orient,

constitue une cérémonie peut-être aussi importante que celle du mariage.

Il était résulté de tous ces concours, affectueux ou politiques, une telle masse de provisions, qu'il eût fallu le talent de maître Rabelais pour les énumérer et chanter leur gloire.

Pantagruel en eût réellement tressailli de joie !

Cette matinée-là avait été une matinée bénie pour les mendiants et les chiens du quartier ; aux uns et aux autres, largesses avaient été faites en vivres, en bon pain bis, en tabac et en menue monnaie.

Mais il paraît que la race des mendiants constantinopolitains est aussi tenace que celle de leurs honnêtes camarades, les fidèles gardiens et les agents-voyers des rues de Stamboul, car, si les chiens de la rue se tenaient obstinément devant le logis de Fatmé Chefikeh, il en était de même des deux mendiants, un aveugle et un bancal, qui s'étaient accroupis, sans plus de cérémonie, à droite et à gauche de la porte d'entrée, leur sébile de bois entre leurs jambes.

Nos deux gaillards, paraissant faire très

bon ménage avec les chiens, psalmodiaient, qui en grec, qui en arménien, les bienfaits de la charité et les bonheurs qui attendent dans l'autre monde les âmes bienfaisantes.

Par une de ces tolérances religieuses que l'on ne trouve qu'en Orient, nos mendiants mêlaient les noms des grands saints de l'Islam à ceux du catholicisme.

Il y en avait ainsi pour toutes les opinions et pour toutes les convictions.

Chacun pouvait choisir dans le tas le nom du patron qu'il préférait.

Moins bavards, plus calmes et plus dignes que nos deux membres de l'honorable corporation des mendiants de Constantinople, les chiens, sous la savante direction de leur chef, le *Capitan pacha*[1], avaient formé un vaste cercle, brisé à ses deux extrémités pour laisser passer les habitants du quartier.

Gravement assis sur leurs pattes de derrière ; la queue frétillante, l'œil humide et bienveillant, ils regardaient en silence la maison d'où étaient sorties pour eux tant de bon-

1. Voir *Les Bas-Fonds de Constantinople*, P.-V. Stock éditeur.

nes choses, et de laquelle, pensaient-ils, non sans raisons, devaient encore sortir tant d'appétissantes victuailles.

Le *Capitan pacha* avait assisté, en flânant, à l'arrivée des pièces de boucherie, des corbeilles de gibier, de poissons et de pains, et le maître finaud s'était dit que, de toutes ces joyeuses arrivées, résulterait certainement plus d'un bon gueuleton.

Deux de ses soldats, chiens de haute et belle taille, veillant en sentinelles avancées à chacune des extrémités de la rue, notre *Capitan pacha* attendait en silence, dans la douce quiétude qui suit l'accomplissement du devoir, le moment du retour de la bombance.

Les philosophes turcs prétendent que, s'il suffisait de regarder pour apprendre un métier, tous les chiens seraient bouchers.

Cette assertion, devenue proverbiale par la constance avec laquelle les chiens des rues regardent attentivement le va-et-vient des garçons bouchers servant la pratique, trouvait, ce jour-là, une éclatante confirmation dans la fidélité avec laquelle nos chiens regardaient et attendaient discrètement, se contentant, pour

tout verbiage, de passer de temps en temps leur langue sur une partie de leur corps.

Averti par ses hommes, le roi des mendiants, l'illustre Hadji Houglou [1], était venu faire un tour dans le quartier et s'informer du motif de la fête pantagruélique qui se préparait chez la sage-femme sanglante.

Promptement renseigné, Hadji Houglou était reparti pour Péra, en recommandant à deux de ses hommes de veiller attentivement sur les allées et venues des visiteurs de Fatmé.

Pour obéir aux ordres de leur chef, les hommes, désignés par lui, n'avaient pas trouvé mieux que de s'installer bravement, ainsi que nous l'avons vu, aux deux côtés de la porte d'entrée de la maison.

A quatre heures, à la franque, tout était prêt dans le logis, nettoyé et mis en état de la cave au grenier.

Serviteurs et servantes, eunuques et domestiques n'attendaient plus que l'arrivée des invités et du héros de cette soirée : le brave et beau Djélalédin.

1. Voir *Les Mystères de Constantinople*, P.-V. Stock, éditeur.

A la cuisine, les fourneaux ronflaient, les viandes crépitaient, les casseroles en terre vernissée poussaient gentiment leur appétissant glou-glou.

La maîtresse cuisinière, l'œil brillant et la face ruisselante, allait d'un plat à un autre, d'une servante à un eunuque, gourmandant, chantant et criant.

Le bekdji, transformé en concierge pour la circonstance, avait revêtu ses plus beaux habits et se tenait gravement sur le seuil du vestibule, appuyé sur son long bâton, comme un suisse d'église catholique romaine sur son importante hallebarde.

Tout au fond de la maison, après le sélamlik, dans le petit salon où nous avons déjà conduit nos lecteurs lors des aveux de Mariam à sa mère, deux femmes allaient et venaient, pendant que Marian, encore plus jolie et plus belle, se tenait assise sur un tabouret, devant une grande psyché vénitienne.

Sa toilette de fiancée, toilette des plus simples, composée d'une robe en faille blanche pudiquement décolletée, à la taille droite et unie, aux manches un peu flottantes, venant

se coller à l'avant-bras, faisait merveilleusement ressortir son teint velouté, sa belle chevelure et sa taille svelte, souple, ondulante et d'une rare élégance.

Ses petits pieds, minces et cambrés, étaient chaussés de souliers de la même étoffe que la robe.

Sous sa jupe, un peu raide, en ce moment légèrement relevée, apparaissait, discrètement, un flot de fine dentelle du Turkestan.

Elle portait pour tout bijou un bracelet en véritables sequins, dont chaque maille était réunie par une perle.

Ce bracelet, cadeau de son amie Aïcha, la femme du khôdja, lui avait été envoyé le matin même.

Une de ses femmes avait voulu lui poser sur la tête une fine aigrette en diamants ; mais elle s'y était opposée, obéissant en cela à ce que lui avait dit la kadine Marguerite.

Celle qui présidait à sa toilette, s'approcha d'elle et, pendant qu'elle continuait à se mirer dans la glace, se mit en devoir d'achever sa coiffure à la vierge, en relevant légèrement ses cheveux afin de mieux maintenir leur ondulation naturelle.

Elle venait de verser sur cette abondante chevelure quelques gouttes d'un suave liquide à l'odeur de roses de Bagdad, et se disposait à consolider la longue tresse qui tombait sur les reins de la jeune fille en y attachant un ruban blanc moiré, quand la porte du petit salon s'ouvrit silencieusement, livrant passage à une jeune esclave qui annonça la kadine Marguerite.

— Qu'elle entre vite, s'empressa de répondre joyeusement Mariam en se levant vivement, malgré les supplications de sa coiffeuse furieuse de voir son œuvre interrompue et gravement compromise.

A peine introduite, la kadine Marguerite s'élança vers Mariam, la prit dans ses bras et l'embrassa avec tendresse en s'écriant gaiement :

— Bonjour, ma chère enfant.

Et la repoussant pour mieux la considérer, elle ajouta :

— Te voilà belle, en vérité, à faire damner ce pauvre Djélalédin.

Puis, se tournant comme si elle cherchait quelqu'un du regard, elle ajouta :

— Où est donc ta mère?... je ne la vois pas.

— Elle a été mandée ce matin de très bonne heure au Palais, mais elle ne tardera pas à rentrer, car voici l'heure qu'elle m'a fixée pour le dernier délai de son retour.

Mariam, en achevant ces mots, indiqua un fauteuil à la kadine et la pria de s'asseoir, pendant que sa coiffeuse allait parachever son œuvre délicate, si brusquement interrompue.

La kadine, enlevant son yachmak et son feridjé, dont la seconde femme s'empara prestement, apparut vêtue d'une robe de velours noir, aussi simple dans sa façon qu'élégante et riche dans son ensemble.

— Avant de m'asseoir, laisse-moi te donner ton cadeau de fiançailles.

Et sortant d'un écrin, qu'elle tenait à la main, une paire de jolies dormeuses en diamant d'une eau remarquablement pure, et une aigrette en même pierre précieuse, pouvant servir également de broche, elle plaça elle-même les dormeuses à la base des jolies oreilles de la fiancée et, remettant l'aigrette à la coiffeuse, lui dit de la poser, légèrement incli-

née en arrière, au dessus du front de Mariam, à la séparation même des cheveux.

La coiffure terminée et l'aigrette mise à sa place, la kadine, enveloppant à nouveau de son regard toute la personne de la belle et jolie fille s'écria :

— Tu es réellement ravissante ainsi !

— Que vous êtes bonne, madame, et combien je vous aime ! murmura Mariam en s'échappant des mains de sa suivante, pour se jeter aux genoux de sa bienfaitrice, dont elle baisa ardemment les deux mains.

— Relève-toi, folle, dit la visiteuse et assieds-toi, là, près de moi.

Comme une esclave entrait en ce moment portant le traditionnel plateau chargé de confitures, d'eau fraîche et de deux tasses de café, la kadine, repoussant de la main droite ce qui lui était offert, s'écria joyeusement :

— Non, non ! Pas de café aujourd'hui..... Je me contenterai du plaisir que me procure la vue de notre chère fiancée.

L'esclave se retira avec ce qu'elle avait apporté, suivie par les deux autres servantes auxquelles la kadine avait fait un signe.

La femme et la jeune fille restèrent seules, en tête à tête.

Saisissant alors les mains de Mariam, la kadine lui demanda :

— As-tu des nouvelles à me donner ?

— Oui, madame... j'ai vu Héléna hier.

— Et mon fils ? interrompit rapidement, non sans anxiété, la kadine.

— Il se porte admirablement et se fait de plus en plus joli... je l'ai embrassé pour vous, pour son père et... pour moi.

— Que tu es bonne !

— Pour vous, chère madame, que ne ferai-je pas !... N'est-ce pas à votre tendresse que je devrai la plus grande part de mon bonheur ?

— Chère enfant !... Puisses-tu ne pas connaître un jour les amertumes de la vie !... Puisses-tu ne jamais être séparée de ton cher Djélalédin, comme je le suis de mon bien-aimé seigneur !

Sur ces vœux, formulés d'une voix vibrante d'émotion, la kadine prenant Mariam sur ses genoux la baisa longuement sur les joues et le front.

Tout heureuse de ces preuves d'affection,

déjà portée au bonheur par l'attente de ses fiançailles avec le maître de son petit cœur, la chaste fiançée recevaït et rendait avec ivresse les caresses qui lui étaient prodiguées.

— Mais à votre tour, chère maîtresse, n'avez-vous pas une bonne nouvelle à nous donner? demanda-t-elle entre deux baisers.

— Si, mon enfant, j'ai vu enfin mon cher Mourad... j'ai passé près de lui les heures qui vont du coucher du soleil à son lever... Ces heures resteront à tout jamais gravées dans mon cœur... Pendant qu'elles suivaient leur cours, avec une rapidité qui me semblait vertigineuse, j'ai éprouvé toutes les souffrances, toutes les tortures et toutes les joies!

Ah! si son peuple pouvait le voir tel qu'il est, avec sa bonté, sa grandeur d'âme et son amour pour son pays, comme il le délivrerait vite!

— Et sa santé?

— Fatiguée... mais meilleure que jamais.

— J'entends marcher, permettez-moi, madame, d'aller voir qui se présente... interrompit rapidement Mariam en se levant et se dirigeant vers la porte donnant sur le grand salon.

Elle n'avait pas fait trois pas, que la portière de cette porte, se soulevant sous une mignonne main, livra passage à la jeune esclave que Fatmé avait destinée au service de sa fille.

— Qu'y-a-t-il? interrogea celle-ci. Pourquoi nous déranges-tu?

— Maîtresse, c'est le khôdja Omer Haleby et sa femme.

— Aïcha! s'écria joyeusement la jeune fille.

Et se tournant vers la kadine, elle ajouta :

— Vous voulez bien me permettre, n'est-ce pas, de la recevoir?

— Oui, mon enfant, fais-la entrer... ainsi que son mari.

— Tu as entendu? reprit Mariam en s'adressant à l'esclave.

— Oui, maîtresse, dit celle-ci en se retirant.

— As-tu revu le khôdja depuis notre visite chez lui? interrogea la kadine, dès que l'esclave se fut retirée.

— Oui, madame, je l'ai revu deux fois : chez lui et ici.

— Il ne t'a rien dit?

— Vous concernant, madame?

— Oui, chère enfant.

— Non. Que vouliez-vous qu'il me dise?

— Je ne sais... J'aurais cru...

L'arrivée du khôdja et d'Aïcha, se précipitant dans les bras de la fiancée, interrompit la kadine.

En l'apercevant, Omer Haleby s'empressa de la saluer profondément et de lui demander des nouvelles de sa santé.

Pendant ce temps, Aïcha et Mariam manifestaient leur vive affection par de bons et sonores baisers.

— Comme te voilà belle! dit joyeusement Aïcha, en contemplant sa jeune amie comme l'avait fait la kadine.

Sans lui répondre, la fille de Fatmé désigna la kadine qui répondait à ce moment à la question posée par le khôdja.

Toute troublée en apercevant cette hanoum qu'elle désirait tant revoir, la jeune et charmante femme du khôdja s'écria, en se prosternant devant elle :

— Oh! pardonnez-moi, madame, de ne pas vous avoir adressé mes premières salutations...

J'étais si émue en entrant, que je ne vous ai pas aperçue.

— Vous êtes toute pardonnée, répondit en souriant avec bienveillance la kadine Marguerite.

Et s'adressant à nouveau au khôdja, elle dit, en lui désignant un siège :

— Mettez-vous là... nous causerons pendant que votre femme et notre chère enfant échangeront tous les petits secrets de leur cœur.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit le vieux savant en s'asseyant... Mais, permettez-moi de demander des nouvelles de Fatmé... je suis étonné de ne pas l'avoir encore vue.

— Elle est sortie depuis ce matin, mais elle ne tardera pas à rentrer... elle devrait même être de retour, répondit Mariam.

— Comment? sortie, aujourd'hui!... C'était donc bien urgent?

— Un ordre du Palais, interrompit la kadine.

— Du Palais, répéta le khôdja en fronçant le sourcil.

— Oui, dit Mariam... Il paraît même que

c'était très pressé, car il est venu coup sur coup deux aides de camp.

Après avoir dit ces mots, elle prit son amie par la taille et l'entraîna, par discrétion, au fond de la pièce, vers le canapé Louis XV, sur lequel elles s'assirent toutes deux, les mains dans les mains.

Pendant qu'elles gazouillaient, comme pourraient le faire deux oiseaux dans l'ivresse d'une liberté momentanée, la kadine causait à voix basse avec l'illustre savant.

Nous saurons plus tard quels furent les résultats de cette longue et sérieuse conversation. Il nous suffira de dire, pour le moment, qu'elle se termina par la promesse faite par Omer Haleby d'aller très prochainement chez Héléna Churki, voir l'enfant du sultan détrôné.

Pendant que nos quatre personnages causaient de ce qui les intéressait, de ce qui les touchait au cœur, le temps s'écoulait et la sage-femme ne rentrait pas.

Quelques invités étaient déjà arrivés et attendaient dans le grand salon.

Djélalédin lui-même était en retard.

Sans se communiquer leur appréhension instinctive, nos personnages lançaient par instant des regards inquiets sur la porte par laquelle devait entrer Fatmé. Ils écoutaient également les bruits qui bourdonnaient autour de la pièce où ils se trouvaient.

Inquiète, prise malgré elle d'une angoisse qui lui comprimait le cœur, Mariam, quittant soudainement son amie, se dirigea vers la fenêtre donnant sur la rue et regarda à travers un treillage, comme il en existe dans toutes les maisons turques, afin de permettre aux femmes de voir à l'extérieur, sans être vues des passants.

— Le retard de Fatmé commence sérieusement à m'inquiéter... Dieu fasse qu'il ne lui soit rien arrivé de fâcheux! disait à ce moment même le khôdja.

— Craindriez-vous quelque chose? demanda anxieusement la kadine.

— Que peut-on savoir... Notre amie a des ennemis redoutables et je vous avouerai que, depuis quelques jours, je ne suis pas sans inquiétude sur son avenir... Il me semble que de gros nuages menacent cette maison.

— En vérité, vous m'effrayez, khôdja!... N'avons-nous pas assez de malheurs autour de nous sans en prévoir de nouveaux?

— Dieu est grand, madame!... C'est en lui, avant tout, qu'il faut espérer.

— Voilà Djélalédin!! s'écria soudainement Mariam, dans un joyeux éclat de voix, je le vois descendre de cheval et entrer dans la maison.

— Dieu soit loué! dit la kadine, je commençais moi aussi à être tourmentée.

Quelques minutes après, la petite esclave, faisant une nouvelle apparition, annonça la présence de Djélalédin effendi; et, peu après, ce dernier entrait, vêtu de son brillant uniforme, chaussé de fines bottines en chevreau, ganté de blanc, étalant sur sa poitrine les ordres du Medjidié, du Lion persan, du Nicham tunisien, du Sauveur de la Grèce, et de sainte Anne de Russie.

Son visage paraissait rayonnant; mais un observateur sagace n'eût pas manqué d'en saisir comme une ombre de mélancoliques préoccupations.

En apercevant sa maîtresse, le khôdja,

Aïcha, qui s'était empressée de remettre son yachmak, et sa fiancée, le brillant commandant s'inclina devant la kadine, à laquelle il présenta ses hommages respectueux, salua affectueusement le khôdja et, s'inclinant légèrement devant Aïcha, qu'il ne connaissait pas, se dirigea vivement vers sa fiancée, dont il serra amoureusement les mains, en murmurant, l'œil brillant, les lèvres humides :

— Bonjour, ma bien-aimée... Puisse cette journée être pour nous le début d'une vie heureuse... pour ma part, je prends Dieu à témoin que j'emploierai tous mes efforts pour être toujours digne de votre tendresse et de votre confiance.

— Merci, mon cher Djélalédin... Croyez que, de mon côté, je ferai tout pour vous rendre heureux et ne jamais vous faire regretter de m'avoir associée seule à votre existence.

— Voici notre maîtresse ! cria avec joie la petite servante en réapparaissant.

En même temps, le bruit d'un certain remue-ménage et de plusieurs voix, parlant toutes à la fois, se fit entendre.

Un peu plus pâle que d'habitude, le front

soucieux, malgré l'effort qu'elle paraissait faire pour en dissiper les nuages, la sage-femme sanglante fit son entrée dans le petit salon.

Elle n'avait pas encore enlevé son yachmak et son féridjé, que ses fonctions au Palais l'obligeaient à porter dans la rue, malgré sa religion, que sa fille était dans ses bras, lui prodiguant des caresses dont la chaleur était plus que doublée par les impressions amoureuses qui faisaient palpiter son cœur.

— Ma chère enfant, ma chère Mariam, si tu savais combien le temps m'a paru long aujourd'hui !... Il me semblait que la voiture ne marchait pas... et, la pressant avec plus d'amour sur son sein, Fatmé ajouta :

Enfin, me voici... heureuse de te revoir et de serrer la main à tous nos amis.

Tiens... fit-elle, en retirant de la poche de son féridjé un grand écrin, voici ce que notre glorieux maître m'a chargée de te remettre en son nom et en son souvenir.

L'écrin, ouvert, laissa apercevoir un joli collier, pouvant servir également de diadème, garni de diamants, d'émeraudes et de grosses perles fines.

Par un sentiment de délicatesse que l'on comprendra facilement, Mariam, toute fascinée qu'elle était par l'éclat de ce présent impérial, referma l'écrin et le posa sur le guéridon où se trouvaient déjà étalés plusieurs cadeaux.

Après avoir serré respectueusement et baisé la main que lui tendait en souriant la kadine, embrassé tendrement Aïcha, pressé maternellement les deux mains de Djélalédin et affectueusement salué son vieil ami le khôdja, Fatmé demanda la permission de se retirer dans sa chambre pour vaquer aux soins de sa toilette.

— Si mon vieil ami le permet, tu viendras avec moi, ma chère Aïcha, ajouta-t-elle en s'adressant à la fois à son amie et à son époux.

— Allez, allez, dit celui-ci, avec un bon sourire.

Les deux femmes ayant disparu, il ne resta plus en présence que la kadine, le khôdja, Mariam et son fiancé.

La kadine profita d'un moment où les fiancés s'étaient retirés dans un coin du salon pour dire au vieux savant :

— Ainsi, c'est entendu!... je puis compter sur toi!

— Comme la tête sur l'estomac... Je verrai votre fils, sa nourrice, leur logis, et vous dirai tout ce que ma science m'aura révélé à ce sujet... Mais, je vous en conjure, soyez bien prudente. Evitez d'éveiller l'attention par de fréquentes visites chez Héléna Churki... Je vous le répète, l'orage gronde sur nous.

— Je suivrai tes conseils, mon père? Et, quand l'heure de la délivrance et de la réhabilitation aura sonné, nous n'oublierons pas les services que tu nous rends.

— Hélas!.... Quand ce moment sera venu, et il viendra, croyez en ma parole, il y aura de longs mois que je n'existerai plus.

— Laisse-moi espérer le contraire.

— Espérez, madame; l'espérance est le seul bien que nous n'ayons pas à acheter et qui ne nous trahisse jamais dans ses consolations.

L'attention de la kadine ayant été attirée par un vague bruit de baisers discrets, elle se tourna vers nos amoureux, qu'elle aperçut debout, près de la fenêtre, le front de Mariam incliné sur la poitrine de son fiancé et rece-

vant, sur ses soyeux cheveux, les ardents baisers de ce dernier.

— Regarde! dit la kadine, en souriant à Omer Haleby, regarde comme ils sont heureux!

— Oui, bien heureux, car ils ont pour gardiens de leur félicité l'amour du devoir, le respect de la chose jurée et la droiture du cœur.

— Toutes choses, malheureusement, qui donnent rarement le bonheur ici-bas, ajouta tristement la kadine, comme se parlant à elle-même.

— Ici-bas, vous avez peut-être raison. Mais qu'est-ce donc que cette vie si courte, si éphémère, si pénible le plus souvent, à côté de cette série d'existences qui nous attend dans l'infini des choses et de la vie?... Un grain de sable dans le désert, une goutte d'eau dans l'Océan.

— Crois-tu réellement à ce que tu me dis là?

— Si j'y crois? mais pour ne pas y croire, il faudrait n'avoir jamais vu l'arbre se couvrir de feuilles, de fleurs et de fruits au printemps; la chenille, gluante et immonde, se

transformer en brillant papillon; la neige, ce linceul de la terre, fondre, reculer et disparaître sous les chauds rayons du soleil, portant en eux le principe de la vie de ce monde : la divine et créatrice *lumière.*

— Allons, je vois que tu es un homme de foi, comme on me l'a souvent dit.

— Homme de foi! non, car la foi est la manifestation de l'ignorance!... Croire, c'est rechercher ce que l'on ignore, c'est aspirer vers l'inconnu, vers l'indéchiffrable, vers l'intangible.

Je crois en Dieu!... Mais que sais-je de lui? Si je donne à cette universelle idée toutes les plus grandes, les plus hautes, les plus généreuses, les plus savantes et les plus saintes aspirations de mon être, ne suis-je pas, par ce seul fait, le *créateur du Créateur* conçu par ma foi; c'est-à-dire par mon espérance, par mes plus ardents désirs, par tout ce qui est réellement divin en moi?

Non, je ne crois pas!... je suis certain... je sais ce que m'a enseigné l'étude, l'observation et la science de nos pères.

Si je crois en Dieu, je suis sûr, en revan-

che, que rien ne meurt, mais que tout passe d'une vie à une autre, dans un renouveau incessant et infini...

Le khôdja, en s'exprimant ainsi, subissait à son insu une véritable transformation physiologique : ses yeux, éclairés par les splendeurs de son âme, projetaient d'ardents et lumineux rayons; son bras droit se dressait progressivement, indiquant l'infini par l'élévation de la main et des doigts; ses pommettes se coloraient progressivement, et un sourire, plein de bonté et de force, illuminait la pénombre formée par sa barbe.

Au calme apathique de l'Oriental, avait succédé la noble ardeur du savant, lançant dans l'espace son fameux : Eurêka!

Entraîné par la force de son sujet; stimulé peut-être par le bonheur avec lequel la kadine Marguerite paraissait le suivre dans le développement de sa haute philosophie, le vénérable savant continua :

— Mais, veux-tu que je me trompe? Veux-tu que la science ait en moi un infidèle interprète? Veux-tu que le jour ne soit plus le jour; que les étoiles, au lieu d'être des mondes,

soient de simples lueurs phosphorescentes, placées, par le hasard, dans le bleu du ciel, pour charmer tout simplement notre vue? Veux-tu que tout ne soit qu'apparence et mensonge? Que, dans le cadavre, soit la fin de la vie intelligente, et qu'avec notre dernier souffle s'éteigne et périsse notre *moi?* Veux-tu, enfin, que le hasard soit tout et l'intelligence rien?

Eh bien! même s'il en était ainsi, je te dirai encore qu'il faut avoir le sentiment du devoir, le respect de la chose jurée et la confiance dans une justice immanente, soit ici-bas, soit ailleurs, pour vivre en paix avec sa conscience et affronter en homme, la tête haute, le cœur vaillant, les affres de la mort... J'irai plus loin, car j'ajouterai que, si tout pour nous se résout avec la mort; si la vie, dans son universalité, n'est que ce que nous en voyons en nous et chez les autres, c'est encore en honnête homme et en homme de foi qu'il faut vivre, pour supporter plus aisément son terrible fardeau.

En entendant le khôdja élever la voix, les deux fiancés avaient cessé leur enivrant chu-

chotement, et, se tournant vers lui, s'étaient pris à l'écouter, d'abord avec attention, puis avec un profond intérêt.

Quand le maître eut terminé cette profession de foi, dans laquelle apparaissaient son vaste esprit et sa grande âme, nos jeunes gens, subjugués, entraînés par l'accent viril et la chaleur de leur vieil ami, se dirigèrent instinctivement vers lui, et, comme d'un commun accord, sans s'être dit un mot, mus par une semblable sympathie de pensée, se prirent par la main et tombèrent à ses genoux en s'écriant :

— Père ! Etends sur nous tes mains et bénis le serment de notre union ! Tu es pour nous plus que le prêtre qui va tout à l'heure bénir nos fiançailles. Tu es le prêtre de l'humanité, et c'est à elle, par ta personne, à qui nous demandons de rester fidèles à nos serments et à notre amour.

Père, bénis-nous !

L'action des fiancés avait été si prompte, si imprévue, que notre brave khôdja avait peine à revenir de sa surprise et de la profonde émotion qui s'était emparée de lui.

Mais, quand les jeunes gens eurent une seconde fois demandé sa bénédiction, il se leva, et, étendant sur eux ses mains tremblantes, il dit, d'une voix encore chaude et vibrante :

— Mes enfants, je vous bénis... je vous bénis par le nom sacré et ineffable du Dieu tout-puissant et miséricordieux.

Qu'à partir de ce jour, vos deux existences n'en fassent qu'une... Complétez-vous l'un par l'autre... Soyez unis dans le bonheur comme dans l'adversité...

Toi, femme, sois soumise à ton mari; vis pour lui, sois dans son existence comme l'étoile de l'espérance et de la félicité.

Toi, Djélalédin, n'oublie jamais que tu dois aide et protection à ta compagne... et que le pouvoir que tu as sur elle s'augmente de tous tes devoirs.

Et maintenant, acheva-t-il en leur tendant ses deux mains, relevez-vous, mes enfants,... On ne doit s'agenouiller que devant Dieu !

La kadine avait écouté les dernières paroles d'Omér Haleby sous le coup d'une émotion ascendante; mais lorsqu'elle vit ces deux beaux enfants, personnifiant si bien le bonheur,

se jeter aux pieds du khôdja, elle sentit de douces larmes envahir ses yeux et, précieuses perles humaines, couler lentement le long de ses joues.

Quand le vieux savant eut relevé Mariam et son fiancé, elle saisit les deux mains de ce dernier et lui dit, avec une émotion contenue :

— Décidément, Omer Haleby, tu es un brave et saint homme !

La kadine avait à peine achevé ces paroles, que Fatmé pénétrait dans le salon, accompagnée d'Aïcha, toujours voilée et enveloppée de son féridjé.

— Mère, lui dit Mariam, nous venons d'être bénis par notre ami. Est-ce que tu n'en feras pas autant ?

— Volontiers, mes chers enfants.

Et les réunissant près d'elle, elle leur donna sa bénédiction — au nom de Jésus-Christ et de sa bienheureuse Mère, la Vierge Marie — en ajoutant ses vœux maternels de bonheur et de prospérité.

Une heure plus tard, devant tous les invités : Turcs à la stambouline de soirée, officiers aux uniformes de grande tenue, Armé-

niens et Grecs, vêtus à peu près comme les Turcs ; femmes musulmanes enveloppées de leurs féridjés et les traits cachés par leurs yachmaks; femmes chrétiennes, arméniennes, grecques ou romaines, le visage découvert, vêtues à l'européenne, — le prêtre arménien, invité par Fatmé, prononçait la formule des fiançailles et bénissait les futurs époux au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

La bénédiction terminée, il prit une bague que lui tendait Djélalédin, bague composée d'une belle turquoise entourée de fins diamants, et la passant à l'annulaire de Mariam, lui dit :

— Que cette bague, ô ma fille! soit considérée par vous, comme l'emblème sacré du bien moral et religieux qui, à partir de cet instant, vous unit à votre futur époux : le commandant Ali, Omer Djélalédin.

Cette cérémonie terminée, les invités se séparèrent en deux camps, et passèrent dans les deux pièces qui avaient été transformées en buffet pour la circonstance.

Les dames étaient sous la direction de Fatmé et de sa fille.

Les hommes, sous celle de Djélalédin.

Quant à la kadine, elle était restée dans le petit salon, en compagnie d'Aïcha qui, dès qu'elle avait vu sortir Djélalédin, s'était empressée de se débarrasser de son yachmak et de son féridjé.

Lorsque les invités, non retenus pour le dîner des fiançailles, se furent retirés, emportant tous un souvenir de la cérémonie à laquelle ils venaient d'assister, Fatmé et sa fille, accompagnées de deux dames arméniennes, revinrent près de la kadine et d'Aïcha.

Une de ces dames était la vieille amie de Fatmé, la nourrice Héléna Churki, chez laquelle nous avons conduit nos lecteurs précédemment.

La sage-femme, en invitant son amie au dîner des fiançailles de sa fille, avait voulu faire une agréable surprise à la kadine Marguerite.

L'autre dame était une proche parente, une riche veuve, dont la fortune, suivant toute probabilité, devait revenir à Mariam.

Cette parente, nièce de Fatmé et cousine germaine de Mariam, s'appelait Phynie To-

loyan ; comme sa tante, elle était de religion arménienne.

Il avait été convenu que la kadine Marguerite assisterait au dîner intime des fiançailles sous un nom supposé, dans un complet incognito.

Héléna Churki, avertie de cette décision par Fatmé, savait qu'elle devait ne pas reconnaître la dame qui était venue chez elle voir son nourrisson, et ne lui adresser la parole que si cette dernière l'interrogeait.

Ce fut donc avec les apparences d'une complète indifférence qu'elle salua la kadine en passant devant elle pour aller s'asseoir près de Aïcha, qu'elle connaissait depuis plusieurs mois.

En apercevant la nourrice de son cher enfant, la kadine avait fait un mouvement comme pour se lever ; sa bouche, entr'ouverte, avait été sur le point de laisser échapper une vive exclamation et elle eut, probablement, commis une indiscrétion, si Mariam, prévenue par sa mère, ne s'était approchée d'elle et ne lui avait soufflé tout bas :

— Ne dites rien... C'est une surprise que

maman a voulu vous faire... On vous ménagera un entretien dans le courant de la soirée.

Pour toute réponse, la kadine pressa tendrement la main de l'aimable messagère.

Pendant que les dames chrétiennes causent, babillent, fument leurs cigarettes et savourent le fin moka du Palais, que l'on trouve chez tous les hauts fonctionnaires de la Caméra impériale, Omer Haleby et Djélalédin entretiennent, dans une autre pièce, les quelques invités restés pour le repas du soir.

Parmi ces convives se trouve le prêtre arménien qui a béni les fiançailles des futurs époux.

On cause de tout et de rien, suivant l'usage levantin.

Ce que l'on fait de mieux, et avec le plus de plaisir, c'est l'absorption d'un certain nombre de petits verres de raki ou mastic, l'agréable absinthe des échelles du Levant.

Fructueuse a été la recette des deux mendiants accroupis dans la rue, à droite et à gauche du logis.

Quant à nos dignes chiens, ils continuent philosophiquement à regarder avec bienveillance les personnes qui entrent et sortent, et

à attendre l'heure sacramentelle du gueuleton, dont ils reniflent les suggestifs parfums émanant de la cuisine et des communs.

Mais sept heures viennent de sonner; les rues s'illuminent des mille clartés du ramazan; les foules commencent à se montrer, joyeuses et empressées, chez tous les boutiquiers.

Partout on va se mettre à table.

Fatmé est maintenant dans la grande salle à manger, jetant son dernier coup d'œil de maîtresse de maison sur les préparatifs ultimes du repas.

Sur un dernier avis de la cuisinière, invités et invitées passent dans la salle à manger toute garnie de fleurs blanches et de roses.

Les dames turques restent dans le petit salon où une table vient d'être dressée pour elles.

C'est Aïcha qui présidera à ce repas intime et, suivant l'usage, Fatmé, ou Mariam, viendra de temps en temps voir si leurs convives sont satisfaites, si rien ne leur manque.

Gaiement, chacun prend la place qui lui a été assignée.

Au milieu de la grande table servie à la franque, sur laquelle étincellent la verrerie de Bohême, l'argenterie anglaise et la lingerie de Hollande, Fatmé est assise, ayant à sa droite Omer Haleby et à sa gauche, notre connaissance : le banquier Dicran Joachim.

En face d'elle, séparés par le prêtre arménien, sont assis les deux fiancés :

Mariam, un peu confuse, le teint légèrement coloré par l'émotion, est encore plus jolie, plus adorablement belle.

Près d'elle, souriante et momentanément aussi heureuse qu'elle peut l'être, se trouve le kadine Marguerite. A côté, la touchant presque, on a placé Héléna Churki.

Les deux femmes peuvent ainsi s'entretenir de ce qui touche le plus directement leur cœur de mère et de nourrice.

Les autres invités, au nombre de douze, Arméniens, Grecs, Levantins et Musulmans, sont placés des deux côtés des héros de la fête.

Comme tous les repas levantins, celui-ci se compose de mets français et nationaux; tous servis à profusion, dans un certain désordre : A côté du *Réhab*, qui se compose de

petits morceaux de mouton rôti à feu vif, assaisonnés de beaucoup de poivre et de girofle et servis sur deux biscuits mous et gras, se trouvent de superbes rougets, apprêtés à la grecque, nageant presque dans l'huile d'olive.

Près de ces mets, et les dominant de leur importance, trois magnifiques chapons, le ventre farci de truffes et de chair à saucisses, sollicitent la sérieuse attention du gourmet.

Çà et là, sont placées des boulettes de riz enveloppées de feuilles de vigne ; des conserves au vinaigre de tous genres et de toutes provenances; du beurre, du caviar, des poissons secs des îles de l'Archipel, des petites salades frites dans de la pâte, des compotiers contenant un échantillon de toutes les compotes et confitures en usage à Constantinople. Et Dieu sait si le nombre en est considérable.

Enfin, aux extrémités de la table se trouvent des *Rosh'ales*, faits de raisins secs, de pommes, de cerises, de prunes et d'autres fruits cuits dans l'eau avec beaucoup de sucre; les uns aromatisés avec de l'essence de musc, les autres avec de l'eau de cèdre ou de roses.

Chaque convive, à part les mets qui lui étaient servis par les esclaves commis à ce service, puisait, suivant ses goûts, dans tous ces petits plats et faisait de son assiette un véritable capharnaüm de victuailles.

L'eau des sources les plus en renom du Bosphore, figurait sur la table à côté des vins de tous les pays.

La France, y était représentée par son champagne et son célèbre cognac.

La Grèce, par son fameux vin de Chio, son mastic ou raki et ses beaux raisins secs de Corinthe.

L'Allemagne, par son vin du Rhin.

L'Italie, par ses vins de Syracuse et de Marsala.

L'Angleterre, par ses bières blondes et brunes — pale-ale et staout.

Enfin, l'Espagne, tenait honorablement sa place par ses vins de Porto et de Madère.

Ainsi qu'on le voit, il y avait là de quoi satisfaire tous les goûts et toutes les opinions politiques.

Lorsque le premier service eut en partie disparu dans ces vingt estomacs, chargés de

les rendre à la terre par une savante opération chimique, les serviteurs apportèrent un second service, composé de plusieurs plats de viande d'agneaux et de moutons, réduite en miettes, bouillie longuement, et un monstrueux plat de pilaff, mets national qui est aux Turcs ce que le couscousse est aux Arabes, la choucroute aux Allemands, le puchero aux Espagnols, le plum pudding aux Anglais, la poulenta aux Piémontais et le macaroni aux Napolitains.

Commencé à sept heures dix minutes, le repas se terminait, à plus de neuf heures et demie, par le café, servi exceptionnellement à la franque, les confiseries, les dragées, les liqueurs fortes et la fumée des cigarettes de la régie impériale des tabacs ottomans et de sa rivale acharnée : dame contrebande.

A chaque service, Mariam et sa mère s'étaient tour à tour levées pour aller dire un mot gracieux aux dames turques et constater *de visu* la manière dont leur service était fait.

Au fur et à mesure que les mets disparaissaient de la table, une esclave mettait de côté ce qui était réservé aux serviteurs et à

leurs invités et jetait le reste dans la grande auge de pierre placée à côté de la porte de la maison, près d'un de nos mendiants.

A tour de rôle quelques chiens venaient satisfaire leur appétit et se retiraient sous l'œil vigilant du Capitan pacha, pour faire place à d'autres compagnons.

Les invités de Fatmé et de Djélalédin en étaient arrivés à cet instant précieux où commencent les fonctions d'une bonne et honnête digestion, quand les sabots de plusieurs chevaux, lancés au trot, ébranlèrent le sol de la rue et mirent en émoi et chiens et mendiants.

Un cavalier, suivi de près par deux autres, descendit rapidement de cheval et, après avoir jeté la bride de sa monture à un des cavaliers qui le suivaient, souleva rudement l'épais marteau de cuivre de la porte du logis de Fatmé.

Aussitôt le bekdji, tirant le verrou, fit jouer la lourde porte sur ses gonds et vint reconnaître le visiteur qui se présentait aussi en retard.

Celui-ci, écartant le manteau qui l'enveloppait, laissa apercevoir sur sa poitrine les ai-

guillettes d'or portées par les aides de camp de sa majesté impériale : le Sultan tout-puissant des Ottomans.

A ce signe, aussi admiré que redouté, le bekdji ouvrit la porte toute grande et salua très servilement l'envoyé de sa majesté, en se courbant au point de toucher la terre de sa main droite.

Celui-ci, sans dire un mot, jeta son manteau aú portier et, tout botté et éperonné, gravit lestement les larges marches de bois conduisant au premier étage.

Là, il rencontra deux esclaves qui, avertis par un cri particulier du bekdji, s'étaient portés à la rencontre du visiteur qu'ils reçurent avec les plus grands égards.

Précédé de ces deux serviteurs, l'envoyé du Sultan traversa le grand salon d'attente, une seconde pièce servant en temps ordinaire de salle de consultations, et pénétra dans la salle à manger.

A son aspect, les convives se levèrent en s'inclinant respectueusement, mais sans marquer une bien vive surprise.

Plus étonnée que ses invités, Fatmé s'était

levée, laissant paraître sur sa physionomie une expression d'inquiétude non équivoque.

Debout, la main droite appuyée sur son fez, l'aide de camp, dont on distinguait maintenant le brillant uniforme de colonel, salua militairement tous les invités et s'adressant plus particulièrement à Fatmé, lui dit :

— Sa glorieuse Majesté, désireuse de te donner une nouvelle marque de sa haute bienveillance, m'a chargé de te remettre, ici-même, au milieu des tiens et de tes invités, ta nomination dans l'ordre du Chefakat.

Voici, ajouta-t-il, en tirant de son dolman un large étui en cuir rouge, le cordon et la croix de l'ordre.

Pendant que l'envoyé du Sultan parlait, Fatmé s'était approchée de lui, les yeux rivés sur ses yeux.

En lui remettant l'étui, Ahmed Djélalédin bey, car c'était lui, avait promené son regard investigateur et soupçonneux sur tous les convives.

Ce regard ayant vite rencontré la physionomie de la kadine Marguerite, moins troublée que ce qu'on aurait pu le croire, les yeux

d'Ahmed Djélalédin bey eurent comme un rapide sourire, qui se changea en une dure et acérée expression quand ils se heurtèrent à ceux de son cousin, l'heureux fiancé de Mariam.

Mais tout cela fut rapide comme l'éclair, et de même que ce dernier ne laisse aucun signe dans le noir de la nuit, de même ces impressions ne laissèrent aucune trace sur le visage du chef du cabinet particulier d'Yildiz.

— Sois le bienvenu, dans ma demeure qui, avec tout ce qui s'y trouve, appartient à notre glorieux Padischah ! dit Fatmé en tendant la main à l'envoyé... Et maintenant, puis-je te prier de prendre place près de moi et d'accepter de quoi te rafraîchir... Ce n'est plus à l'envoyé de sa Majesté que je parle, mais au colonel Ahmed Djélalédin bey, ajouta-t-elle en souriant.

— Et le colonel accepte sans façon, car il est venu tout d'une traite, sans avoir encore eu le temps de prendre quoi que ce soit, répondit ce dernier.

Immédiatement les serviteurs préparèrent une place, près de leur maîtresse, et s'empres-

sèrent d'y déposer tout ce qui pouvait satisfaire la faim et la soif de l'officier.

Avant de s'asseoir, celui-ci fit le tour de la table et se dirigea vers son cousin.

En apercevant cette manœuvre, le fiancé se leva et se tint debout, dans la posture que prend un officier devant un supérieur.

Sans avoir l'air de s'apercevoir de cette nuance, le colonel tendit sa main vers le fiancé et lui dit à voix haute, de manière à être entendu de tous les convives :

— Comment, c'est ce soir ton repas de fiançailles, et pour que je l'apprenne il faut qu'un ordre de notre puissant maître me conduise près de ta future belle-mère ?

— Ne savais-tu donc pas que j'étais fiancé avec Mariam ?

— Comment l'aurais-je su ?

— Mais, comme tu sais tout ce qui se passe, tout ce qui se dit et tout ce qui se fait, répondit le commandant avec une certaine hauteur méprisante.

— C'est là une mauvaise raison que je n'accepte pas... Ton devoir était de me prévenir soit par ta visite, soit par un mot.

— Et si je l'avais fait? Si je t'avais invité? Serais-tu venu?

— Mon service me le permettant, en douter serait une injure de ta part!

Et redevenant subitement presque souriant, le colonel ajouta :

— Allons, serrons-nous la main en bons cousins, et qu'il n'y ait plus entre nous ces froissements qui ont altéré notre ancienne amitié.

Ce soir compte trop dans ta vie, pour que je puisse ne pas me joindre à tes amis pour te souhaiter tout le bonheur que tu mérites... et que mérite si bien ta jolie fiancée.

Ainsi sollicité, le commandant, non sans avoir eu comme une lueur d'hésitation, tendit à son tour sa main à son chef hiérarchique, qui la prit et la serra avec toutes les apparences d'une sincère cordialité.

Le colonel, s'adressant alors à Mariam, lui exprima ses vœux de bonheur et de prospérité.

Mariam ayant répondu, avec une grâce charmante, par quelques mots de circonstance, Ahmed Djélalédin bey s'inclina devant elle et fut prendre la place qui lui avait été préparée.

Dès que l'envoyé du palais se fut rapidement restauré, on se leva de table et on passa dans le grand salon, où la soirée se continua par de la musique, du chant et de la déclamation jusqu'au delà de la moitié de la nuit.

Rappelé par son service, le chef de la police secrète du Palais s'était retiré peu après son repas.

Cette soirée mémorable, troublée un instant par l'arrivée de Djélalédin bey, avait vu plus d'un heureux :

En se séparant, pour se retrouver le lendemain, les fiancés avaient échangé leur âme dans un suprême baiser d'époux.

Fatmé, après avoir veillé au coucher de sa fille bien-aimée, se disait que, quoi qu'il pût lui arriver, sa fille aurait désormais un protecteur, un ami, un soutien dont elle avait su apprécier les viriles et nobles qualités.

La kadine Marguerite, en rentrant chez elle, sous la protection de son aide de camp et de son premier eunuque, pensait avec joie à son enfant et repassait dans son esprit tout ce que lui en avait dit Héléna Churki.

Seul, en se retirant à pied, en compagnie

de sa chère Aïcha, le khôdja paraissait préoccupé et inquiet.

Lisait-il dans le devenir des choses, que l'orage succède souvent aux plus belles journées ; que la joie repose sur le désespoir et que la Roche tarpéienne était à Rome bien près du Capitole?

C'est ce que nous dira la suite des événements dont nous sommes le simple narrateur.

CHAPITRE III

PENDANT LE SÉLAMLIK

Il y avait plus de huit jours que la sage-femme sanglante avait donné le repas des fiançailles de sa fille.

Le ramazan, sur sa fin, battait fébrilement son plein.

Le quatrième vendredi était venu.

Suivant l'habitude de ses prédécesseurs, le Sultan allait sortir de son palais pour se rendre à la mosquée.

L'heure du sélamlik, ou salut sur tous, s'approchait.

Depuis plus d'une heure, la garde impériale, composée des régiments de zouaves albanais

sans turban et de zouaves arabes avec turban, du régiment d'infanterie de marine, des bataillons d'artillerie, du génie et de deux escadrons de cavalerie, musique en tête, étendards déployés, attendait l'ordre de former la haie, l'arme au bras, le sabre au clair, l'œil à dix pas.

Dans le kiosque qui se trouve en face de la nouvelle mosquée Hamidié, située à moins de deux cents mètres de la porte principale du Palais ou *Yildiz-Kieuchq*, se montre déjà plus d'un étranger, venu, avec la recommandation de son ambassade, pour assister à la cérémonie extérieure et voir le Sultan dans la gracieuse voiture à deux chevaux qu'il conduit élégamment, ayant à sa gauche le muchir Osman pacha, l'illustre défenseur de Plewna.

Derrière les troupes, à droite et à gauche, se préparant à former une haie encore plus épaisse que celle fournie par l'armée, se massent la population indigène et les quelques étrangers qui n'ont pas trouvé accès dans le kiosque en question.

Dans la cour qui précède la petite mosquée, dont l'architecture mi-bizantine et arabe do-

mine si heureusement le versant sud-ouest du plateau d'Yildiz. commencent à arriver les ministres, les maréchaux, les généraux et plusieurs des chambellans et aides de camp du chef de l'Empire ottoman.

En attendant le signal qui doit annoncer le départ du Grand Seigneur de son palais particulier, les groupes se forment et les conversations s'engagent : calmes, à demi-voix, banales et méfiantes chez les Turcs ; animées par de grands gestes, au verbe plus élevé, plus chaud, chez les Grecs ; vibrantes et mélancoliques chez les Bulgares ; cauteleuses, sournoises et largement pimentées de compliments à n'en plus finir chez les Arméniens ; alertes, frondeuses, insouciantes, politiques et sans façon chez les Français ; lentes, calmes et observatrices chez les Allemands ; froidement hautaines, égoïstes, avec le sans-gêne d'un homme qui est partout chez lui, chez les Anglais ; souriantes, chaudes, imagées et pittoresques chez les Persans ; rêveuses, descriptives, religieuses et sensuelles chez les Arabes ; bienveillantes, un peu gasconnes, avec un fond de hauteur et de mépris chez les Russes ;

légèrement admiratrices, vives et complimenteuses chez les Hongrois; et ainsi de suite, avec des nuances diverses, pour presque toutes les langues de la terre, dont on trouve des spécimens variés et animés sur cette étroite extrémité du vaste plateau d'Yildiz.

Au loin, dans le sud, estompés par la poussière, dont les molécules dansent une étrange sarabande au milieu des rayons solaires, on aperçoit les collines, les vallées et les plateaux, plus ou moins bizarrement découpés, sur lesquels et au fond desquels s'étale l'ensemble, étrangement grandiose, de la moderne Constantinople.

Au bas du plateau, sur la route qui longe le Bosphore, depuis Top-Hané jusqu'à Thérapia, et même au delà, car elle arrive, au milieu de contours et de sinuosités sans nombre, jusqu'au point qui lui permet de recevoir les embruns de la mer Noire et de baigner sa dernière pente dans ses eaux, si favorables aux étrangers, s'il faut en croire la vieille légende des siècles, l'œil distingue les vastes palais de Dolma-Bagtché et de Tchéragan, et, derrière eux, semblables à un large ruban de saphir,

cet admirable Bosphore, une des merveilles de la création, qu'il faut se hâter de voir avant que la civilisation moderne n'en fasse un affreux canal commercial et industriel.

Enfin, sur le troisième et dernier plan, la vue aperçoit, se confondant avec le ciel, les crêtes découpées de cette vieille terre d'Asie, berceau des civilisations antiques et très probablement de l'humanité dont nous descendons.

Mais l'heure a sonné ; l'armée est à son poste de parade ; la porte des cérémonies — *Saltanate Kapoussou* — s'ouvre et laisse apercevoir l'équipage impérial.

Le canon tonne ; les épées étincellent, les sabres rougeoient sous les rayons du soleil, les clairons et les trompettes résonnent, la troupe présente les armes, et, de plus de vingt mille poitrines, éclate, formidable et sauvage, la formule de gloire qui salue le Padischah, le Commandeur des Croyants, le Vicaire de Mohamed, l'ombre de Dieu sur la terre :

Padischahim tchok Yacha !

Padischahim tchok Yacha !! répètent les échos d'alentour.

Les cous se tendent, les regards se diri-

gent vers la porte des cérémonies ; la curiosité domine l'expression de tous les visages.

Les femmes européennes, placées au premier rang des fenêtres du kiosque destiné aux étrangers, cessent de faire fonctionner leurs éventails pour mieux voir... et être mieux vues.

Au milieu d'un immense cliquetis d'armes, un troisième rugissement fait retentir l'air !

C'est le Sultan qui paraît !

Et aussitôt commence la désillusion pour le poète et l'artiste.

La montagne en efforts, malgré ses grondements, bien faits pour donner le frisson, accouche misérablement d'une pauvre souris.

Est-ce bien le Sultan, cet homme malingre, tout de noir vêtu, comme le dernier des scribes de la Sublime Porte, dont l'œil ne se fixe nulle part, dont le visage, pâli et souffreteux, rappelle ces changeurs arméniens, passant une grande partie de leur vie au fond d'une triste et sombre boutique ?

Est-ce bien là ce Commandeur des croyants ? Ce demi-dieu, ce pontife de l'islamisme au verbe commandant à plus de cent millions de musulmans ?

Hélas! Oui, c'est le Sultan!

Mais, c'est le Sultan de la décadence; le pygmée cérébral d'une race forte et puissante qui fit trembler l'Europe!

C'est l'ombre de ces sultans redoutables qui dorment leur dernier sommeil à Brousse et à Stamboul.

C'est le maître peureux, byzantin, n'ayant que la ruse égoïste et féroce pour sauvegarder cet empire qui s'en va, s'effritant chaque jour davantage.

Quel contraste quand on assiste par la pensée aux sélamliks d'il y a seulement quarante ans!

La Turquie était déjà à la première étape de sa décadence; mais elle avait encore des hommes d'Etat, des généraux, une armée, une flotte, un passé, et paraissait avoir encore un avenir.

Le sultan Abd-ul Medjid préparait alors de sérieuses réformes, et, de son nouveau palais de Dolma Bagtché, ne craignait pas de se montrer à cheval à ce peuple qu'il aimait et dont il était aimé.

Les espérances d'alors s'appuyaient sur l'in-

telligence précoce et le savoir de ce fils bien-aimé, le prince Mourad, dont il dirigeait lui-même l'instruction toute française, libérale et patriotique.

Mais l'élégant et courageux Sultan ne prévoyait, dans ses envolées vers l'avenir régénérateur de son empire, ni le règne de son neveu : Abd-ul Azis, ni l'avénement au pouvoir de son second fils : Abd-ul Hamid.

Deux règnes qui, à eux seuls, devaient faire plus de mal à la Turquie que n'eussent pu le faire la perte de vingt grandes batailles!

Aujourd'hui, c'est le démembrement, c'est la honte, c'est la misère, c'est la fin!

Pour soutenir cet immense empire, qui croule de toutes parts, il n'y a plus d'hommes, il n'y a plus d'armée, il n'y a plus de flotte, il n'y a plus d'argent.

La misère est à son comble, car toutes les ressources du pays sont absorbées par les deux minotaures qui s'appellent *Yildiz* et la *Dette publique ottomane*.

C'est en vain que quelques généraux, que quelques hommes d'Etat jettent le cri d'alarme.

Le Sultan lypémane, ne songe qu'à une chose : accumuler le plus d'or possible dans son palais, pour payer ses créatures, corrompre une grande partie de la presse européenne, faire chanter ses louanges par les plus vénaux des journalistes et les agents d'une police secrète, devenue la plus formidable et la plus nombreuse de l'Europe.

C'est donc ce Sultan de la décadence, ce Sultan de *la paix à tout prix*, ce Sultan qui faillit, pour un peu d'or, céder l'Egypte à l'Angleterre, [1] et laissa, par poltronnerie, faire la révolution rouméliote, malgré les supplications de ses généraux, et en particulier du maréchal Fouad pacha, qui ne demandait que cinq mille hommes pour réprimer cette révolte suscitée par la Bulgarie; c'est ce Sultan qui apparaît, pâle et méfiant, au milieu de la superbe allure des troupes ottomanes, formant la haie autour de sa craintive personne, alors que moins de trois minutes suffisent

1. Si la chose ne s'est pas faite, l'Europe le doit à l'honnêteté et au patriotisme de Saïd pacha, alors ministre des affaires étrangères, sous le Grand vizirat de Kiamil pacha.

pour que la voiture qu'il conduit arrive au pied de l'escalier menant à son appartement de la mosquée !

Le long de la rampe forgée dudit escalier, les ministres et les maréchaux, ayant au milieu d'eux le médecin particulier de Sa Hautesse, forment une haie exceptionnelle.

C'est au sein de cette haie qu'Abd-ul Hamid descend de voiture, et, lentement, avec des regards rêveurs qui semblent ne voir personne, gravit les marches de la mosquée et disparaît aux yeux de ses serviteurs et de ceux de la foule des croyants ou des curieux.

Les *sais* rangent l'équipage impérial près du coupé de la sultane validé et des autres voitures du harem impérial.

Les maréchaux, les ministres, le défenseur de Plewna : l'illustre Osman pacha, tout à l'heure assis à côté du maître dans l'équipage impérial, entrent dans la mosquée et pénètrent dans la salle qui leur est destinée, au rez-de-chaussée, à gauche du monument.

Le service religieux commence.

Dans la grande et unique salle de la mosquée, pauvres et riches, confondus pêle-mêle.

se prosternent et adorent le Souverain maître de tout ce qui est.

Pendant que le peuple prie, prosterné dans l'intérieur de la mosquée et en dehors, insouciants des qu'en dira-t-on et des regards curieux des étrangers, les grands personnages de l'empire, réunis dans la salle dont nous avons parlé, causent entre eux, fument leurs cigarettes et prennent du café en attendant les ordres du maître.

Durant le service religieux deux chambellans, arrivés avant le maître, se tiennent devant la porte d'entrée de son appartement avec les eunuques de service.

Les uns et les autres sont formidablement armés.

Parvenu dans son appartement réservé, le Sultan s'assied près d'une table, sur laquelle est servie une véritable collation orientale, prend une cigarette, l'allume et la porte à ses lèvres.

A peine assis, il fait un signe, et le chef du cabinet secret pénètre près de lui.

En bas, dans le temple, les voix musulmanes célèbrent la gloire, la munificence et la

miséricorde du Dieu tout-puissant, dont l'ombre est là-haut, cachée à tous les regards.

L'iman, attaché au service particulier du Sultan, préside au service religieux.

Au dehors, pendant que les troupes se reposent, sans quitter leur rang, les espions circulent partout, écoutant, regardant, prêts à s'emparer de l'imprudent dont les lèvres laisseraient passer la plus petite critique.

Dans le kiosque réservé aux étrangers, un des chambellans du Sultan souhaite au nom de son maître la bienvenue aux assistants et leur fait distribuer du café, du thé, des confitures, de l'eau fraîche et des cigarettes.

Et pendant que chacun s'imagine Abd-ul Hamid en prière, celui-ci cause des affaires de l'Etat, ou plutôt de ses affaires intimes avec son dévoué Ahmed Djélalédin bey.

— Ainsi, tu m'entends, dit-il à son chef de cabinet particulier, je veux voir cet enfant... je veux l'examiner moi-même.

— Mais nous allons soulever tout un quartier arménien... Nous allons encore provoquer des rumeurs, du bruit...

— Ceci, c'est ton affaire... Arrange-toi !

— Et si la femme crie? Si elle se débat?... Si, enfin, elle provoque un attroupement?... Me donnez-vous carte blanche?

— Agis ainsi que tu le jugeras convenable... Je me fie à ta prudence et à ton habileté.

— C'est bien, sire, j'agirai pour le mieux; mais laissez-moi choisir mon heure et mon jour... Il nous faut à tout prix éviter de nouveaux scandales.

Le peuple commence à s'inquiéter et à se demander ce que deviennent les personnes qui disparaissent de temps en temps... sans laisser de traces!

— Le peuple! le peuple! pourquoi conspire-t-il sans cesse contre mon pouvoir? Que me font ces mécontents? ce parti, dont j'ai brisé tous les chefs et qui, sans cesse, tend à se reconstituer, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre?

Et, fronçant le sourcil, devenu subitement sombre, le chef des Ottomans murmura :

— Je ne veux pas finir comme l'ont fait plusieurs de mes prédécesseurs, qui, de concession en concession, en sont arrivés à livrer leur cou au fatal lacet...

Pourquoi, Abdul Azis n'a-t-il pas fait arroser son successeur immédiat avec du poison?... Je n'en serais pas à me demander sans cesse si je dois user de clémence ou de sévérité.

Ces derniers mots avaient été plutôt pensés que dits. Le regard seul les avait ponctués.

Debout, les bras croisés, les mains bien en vue, Ahmed Djélalédin, calme, impassible en apparence, regardait bien en face ce maître, à qui il est d'usage de parler les yeux baissés.

Plus d'une fois, sa nature indépendante de Circassien avait été sur le point de se révolter contre les méfiances, souvent puériles, presque toujours maladives, de ce souverain, oubliant trop son vaste empire pour ne s'occuper que de ses intrigues de famille et des compétitions ambitieuses de son entourage; mais, chaque fois, il s'était incliné, se rappelant que c'était à ce maître qu'il devait sa situation et sa singulière fortune.

Que de fois également, il avait cherché à soustraire ce même maître aux suggestions dangereuses de plusieurs de ses chambellans, favoris qui, comme tous les mauvais génies des souverains, n'arrivent et ne se maintien-

nent au pouvoir que par le mensonge, l'intrigue, la plate flatterie et... la découverte de soi-disant complots contre la sécurité de l'Etat et la vie du souverain.

Que de fois, il avait essayé, non sans succès, de calmer les mécontents en faisant rendre une justice plus égale, en faisant constater l'innocence des calomniés, des victimes de la jalousie des uns, de l'ambition et de la haine des autres !

Aujourd'hui, il se demandait, devant cette volonté, si nettement formulée par son chef, comment il pourrait, sans trop lui déplaire, soustraire l'enfant d'Héléna Churki à sa curiosité dangereuse.

Puis, il songeait, en même temps, à connaître la cause de cette suspicion à l'égard d'un enfant qui, d'après ses propres renseignements, paraissait bien être celui de l'Arménienne.

Comment le maître en était-il arrivé à soupçonner une substitution d'enfant, et pourquoi avait-il manifesté une si forte colère en apprenant la disparition de l'eunuque du conak de Tchamlidja, Firouz agha ?

Comme s'il avait lu dans les pensées de son serviteur, le Sultan lui demanda brutalement, comme au sortir d'un rêve :

— Et tu es toujours sans nouvelles de Firouz agha ?

— Toujours, sire.

— Ne trouves-tu pas cette disparition étrange ?

— D'autant plus étrange que toutes mes recherches sont restées infructueuses.

— Oui... le Bosphore seul pourrait peut-être nous dire ce qu'est devenu mon serviteur... Mais le Bosphore est un silencieux... qui ne révèle aucun des secrets qni lui sont confiés.

— C'est aussi ce que j'ai pensé, sire !

— En vérité, il se passe d'étranges choses autour de moi depuis quelque temps, murmura sourdement le souverain que la foule venait d'acclamer avec tant d'enthousiasme... On dirait, continua-t-il après quelques secondes de silence, qu'une pernicieuse et fatale influence se complaît à déjouer et à neutraliser tous mes projets.

Et s'adressant plus directement à son serviteur, il ajouta :

— Parle-t-on encore de Mourad ?..... S'occupe-t-on de ce pauvre fou ?

— Non, sire, le silence de la nuit s'est fait sur sa personne... Mais pourrais-je vous demander, mon Seigneur, ce qui vous fait me poser ces questions aujourd'hui ?

— C'est que je sens la trahison autour de moi... Ces créatures que je gorge d'or, ces journaux étrangers dont j'achète le silence ou la bienveillance, m'excèdent de leurs exigences toujours nouvelles... C'est en vain que j'ai éloigné les derniers serviteurs de Mourad..... c'est en vain que tu m'as organisé une police secrète comme jamais n'en avait vu l'empire de mes pères. C'est en vain que je passe une partie de mes nuits au travail, voulant tout savoir et tout diriger... Mille indices me prouvent qu'une conspiration, dont je ne puis saisir le fil, s'ourdit dans l'ombre. Mille soupçons s'emparent de mon esprit..... Cette mort, car je ne puis admettre autre chose, des deux eunuques de Tchamlidja ; cette sage-femme qui reste impassible à mes menaces comme à mes questions ; cette kadine Marguerite dont l'existence, simple et modeste, ne laisse rien

surprendre... Enfin, cette dénonciation secrète que j'ai reçue quelques jours après l'accouchement de la kadine !... Le peu de succès de tes investigations...... Tout cela et bien d'autres choses, rend mon âme perplexe et arrive à me faire croire que, pour aussi grand que soit notre pouvoir, nous sommes encore tous, empereurs, rois, chefs d'Etats, les jouets de ces grains de sable dont l'accumulation forme avec le temps les montagnes qui engloutissent les caravanes.

En achevant ces mots, le Sultan, de plus en plus pâle, s'était levé et, les yeux brillants, fixés comme sur des tableaux lointains, il se mit à arpenter fiévreusement la pièce d'où, aux yeux de ses peuples, il élevait à cette heure son âme vers Dieu.

Ahmed Djélalédin, craignant le retour d'une de ces crises hypocondriaques, dans lesquelles il avait surpris son maître bien des fois, s'empressa de lui dire, avec une émotion réelle dans la voix :

— Calmez-vous, sire. Par grâce ne laissez pas votre grand esprit s'égarer dans le vaste monde des chimères.

Voyez tout ce que vous avez fait jusqu'ici et songez au peu qu'il vous reste à faire pour assurer à tout jamais la prospérité, la paix et la grandeur de votre règne.....

S'il vous suffit de la vue d'un misérable enfant pour calmer les appréhensions, les tourments que de vils chiens n'ont pas craint de faire germer dans votre cerveau si puissant, si lucide, quand la pensée de la persécution ne s'empare pas de lui, je vous promets, foi de Djélalédin, que vous serez satisfait avant huit jours.

— Huit jours, c'est trop... Je te donne deux jours pleins, à partir du lever du soleil de demain.

— Vous serez obéi, sire.

— D'ici là, ne cesse pas de faire surveiller tous les personnages que je t'ai indiqués... Retire-toi et envoie-moi Agop pacha... Tu avertiras également Mavrogény de ne pas s'écarter... je me sens fiévreux et j'aurai peut-être besoin de lui.....

A propos.... Si tu manques d'argent, demandes-en à Agop.

— C'est bien, sire, répondit en s'inclinant

Ahmed Djélalédin, que votre glorieuse Majesté soit en paix, ses ordres seront fidèlement exécutés !

Un instant après, Agop pacha faisait son entrée.

Cet Arménien, naguère petit employé de la banque ottomane, était arrivé, à force d'astuce, de finesse, de coupables indulgences et de talent financier réel, à conquérir le poste si important de ministre de la liste civile.

Pour satisfaire les besoins effrayants de son maître, pour tenir les coffres d'Yildiz toujours pleins d'or, Dieu seul pouvait savoir ce qu'il avait dû déployer d'activité et de ruse.

Rapidement, il était parvenu à absorber au profit du palais toutes les ressources, tous les revenus laissés libres par la Dette publique ottomane.

En moins d'une année, sans se préoccuper des besoins de la Sublime Porte et de ses ministères, il avait doublé et triplé les revenus de la fortune personnelle du Sultan.

L'armée de terre et de mer n'était plus payée.

Les administrations se trouvaient dans le même état.

Pour vivre, les fonctionnaires étaient forcés d'avoir recours au sultan Backchiche.

La misère devenait générale et frappait à toutes les portes.

Seuls, les usuriers arméniens et juifs faisaient de bonnes affaires.

Mais l'or ruisselait dans Yildiz; la liste civile entretenait une foule de parasites, dont les appointements étaient régulièrement payés; les bonholders touchaient régulièrement leurs intérêts; l'Europe était satisfaite; les courtisans du palais heureux, et tout paraissait encore pour le mieux dans ce monde étrange, où la misère courait entrelacée au luxe, où toutes les convoitises pouvaient se faire jour et dans lequel la vérité s'était vue condamner à cacher sa sublime nudité sous les haillons sordides du mensonge, de la calomnie et de tous les vices dont pullulent les nations en voie de désagrégation.

Par le fait de ses complaisances et de son habileté à satisfaire les exigences avaricieuses de son maître, Agop était devenu l'homme

important, à l'influence peut-être plus redoutable que celle de ces grands vizirs, dont la puissance politique et gouvernementale devait diminuer chaque jour, pour se réduire au rôle de simple exécuteur des ordres venus d'Yildiz.

Dès que ce personnage eut pénétré dans la pièce où se trouvait le Sultan, celui-ci, sans même répondre à ses nombreuses salutations, lui demanda :

— Tu as fait porter mes revenus dans ma caisse ?

— Oui, glorieuse Majesté.

— Rien n'y manque ?

— Rien. Mais je dois vous dire qu'il m'a été très difficile de réunir tout l'argent que votre Majesté m'a demandé.

— A quoi serais-tu bon si tu ne faisais pas mieux que les autres ?

— A me prosterner devant vous, sire, et à vous assurer de tout mon zèle pour le service de votre auguste personne.

— Décidément, tu es bien resté arménien, mon pauvre Agop ! dit le Maître en souriant amèrement.

— Qu'importe, si je sers votre Majesté comme un bon et fidèle musulman !

— Et tu as raison, Agop. Sois-moi toujours fidèle, et compte sur ma protection pour déjouer les projets de tes ennemis.

En disant ces mots, le maître s'assit, prit une nouvelle cigarette qu'il alluma et, saisissant un porte-cigarettes en or finement ciselé, aux armes impériales en diamants, le remplit de cigarettes et le tendit à Agop en lui disant :

— Je t'offre ce souvenir en mémoire de ma satisfaction pour le zèle que tu mets à remplir tes fonctions.

Le ministre de la liste civile, véritable argentier des anciens rois de France, prit le précieux bijou et, instinctivement, rapide comme un oiseau de proie, le plongea dans la poche de sa stambouline, après s'être toutefois assuré de la valeur de ses pierres précieuses par un rapide coup d'œil.

— Comment puis-je remercier sa Majesté pour toutes les faveurs qu'elle m'accorde? s'écria le ministre.

— En continuant à me servir loyalement... sans écouter certaines considérations.

— Votre puissante Majesté sait bien que je lui suis plus dévoué que ne peut l'être son dernier esclave.

— C'est bien, Agop... Ton intérêt me répond du reste de ton zèle...

Et s'arrêtant un instant, pendant lequel il regarda soucieusement la fumée bleuâtre et parfumée de sa cigarette, il ajouta, avec une sorte d'indifférence, trop affectée pour qu'elle fût réelle :

— Quand dois-tu payer la pension de la kadine Marguerite ?

— Dans trois jours, sire.

— Cette pension est toujours du même chiffre ?

— Oui, sire... J'ai continué à me conformer aux états fixés par mon prédécesseur.

— Eh bien ! toi qui me demandes toujours des économies, tu vas être satisfait. Et avec un singulier sourire, le Sultan continua :

— Tu ajouteras cinq cents livres au montant habituel de sa pension... Tu lui porteras toi-même cette somme et, en la lui donnant, tu lui diras que, la pénurie du trésor m'obligeant à réaliser de sérieuses économies, je me

vois , à mon grand regret, contraint de lui supprimer sa pension... Si elle se récrie, tu ajouteras qu'elle peut congédier sa maison et venir habiter le Palais, où elle trouvera son nécessaire et la vie qu'y mènent les sultanes...

Si elle refuse, tu lui objecteras qu'elle ne devra s'en prendre qu'à elle-même des conséquences de son refus.

En tout cas, acceptation ou refus, sa pension future est supprimée dès aujourd'hui.

— Dans ces conditions, que devrais-je faire des sommes qui lui sont allouées et qui proviennent autant de sa dot personnelle que du reste de la fortune de l'ex-sultan Mourad ?

— Un autre ministre n'eût prononcé ni ces paroles, ni ce nom, répondit durement le Souverain... Il est des choses dont il ne faut jamais parler ici ou ailleurs......

— Excusez-moi, sire, s'empressa de répondre Agop, en s'inclinant très bas et en ajoutant :

Je ferai donc mettre cette somme au profit de la caisse de votre Majesté... Cela l'aidera dans ses largesses au clergé et aux professeurs.

— Qu'il soit fait ainsi que tu viens de le dire, si judicieusement.

Et saluant rapidement son argentier de la main, le chef des Ottomans se mit à compulser des papiers qu'un eunuque avait apportés dans le court intervalle qui avait suivi le départ de Djélalédin bey et précédé l'arrivée d'Agop.

Celui-ci n'était pas encore parvenu au fond d'une petite antichambre, d'où part l'escalier conduisant dans la salle des ministres, des maréchaux, des gouverneurs de provinces — villayets — qu'il sortit de sa poche le cadeau impérial, dont il examina rapidement les diamants à l'aide d'une petite loupe.

Son examen fut probablement satisfaisant, car ses lèvres s'éclairèrent d'un heureux sourire; ses yeux, si mornes d'habitude, s'illuminèrent d'un éclat de joie cupide, et ce fut avec un réel plaisir qu'il prit une cigarette avant de remettre le bijou dans sa poche.

Agop arrivait dans la salle d'attente, au moment même où le médecin particulier de sa Hautesse la quittait pour se rendre à l'appel fait par le chambellan de service.

Nous ne dirons pas ce que fut la conversation qui eut lieu entre le docteur et son impérial client ; mais nous constaterons qu'au moment de son retour dans la salle d'attente, l'illustre médecin paraissait encore plus moqueur et impénétrable que de coutume.

Plusieurs visites succédèrent à celle que nous venons de mentionner : le ministre de la marine, celui de la guerre, les maréchaux Fouad et Derviche pachas eurent tour à tour l'honneur d'être mandés par le Commandeur des croyants.

Enfin, la prière du salut inclina une dernière fois le corps des croyants vers le sol ; les voitures impériales, tenues par les saïs albanais, s'approchèrent du petit perron ; la troupe reprit les armes, les clairons et les trompettes résonnèrent à nouveau ; la musique de la garde impériale attaqua les premières mesures de la nouvelle marche Hamidié et, de nouveau aussi, les assistants dirigèrent leurs regards vers l'escalier que le Sultan allait descendre pour remonter dans sa voiture et se rendre directement au Palais.

Le service du vendredi se terminait dans la

suprême confession de l'Islam et le cri de :

Dieu seul est Dieu et Mohamed est son prophète ! était encore une fois jeté comme un défi à toute la chrétienté.

Aussi calme qu'il l'avait paru en arrivant ; ni plus triste, ni plus souriant, le Sultan se montra sur la première marche de l'escalier.

Et, comme à son arrivée, l'armée lança à l'écho, chargé de le répercuter le long des rives du Bosphore, le cri formidable de : **Padischahim tchok Yacha !**

Dix minutes plus tard, le Sultan était rentré dans ses appartements ; l'armée rejoignait ses casernes ; la foule se dispersait, et les voitures de maîtres reprenaient, à la queue leu leu, les routes de Béchiktache, des Eaux-douces et de Chicheli.

CHAPITRE IV

UN SUPPLICE MOYENÂGEUX

Le touriste qui, ce jour-là aurait assisté au sélamlik impérial et aurait eu le bon esprit de laisser passer la foule des indigènes et des curieux européens, eût vu un curieux spectacle se dérouler dans le terrain vague qui existe entre le plateau d'Yildiz et le kiosque du médecin particulier du Sultan.

Dans la partie la plus inclinée de ce terrain, adossé à un énorme platane, un individu était gravement assis à la turque et paraissait plus occupé à lancer méthodiquement dans l'air les bouffées de tabac qu'il tirait d'un long chibouk, que de tout ce qui se passait autour de lui.

Cet homme, portant pour la circonstance le costume des vieux turcs, n'était autre que notre illustre connaissance : Hadji Houglou, le chef redouté de la vénérable et très respectable corporation des mendiants de Constantinople.

Ses hommes, placés çà et là, sur une des deux grandes routes faisant communiquer Yildiz avec Péra et Stamboul, par Chicheli et Galata, adressaient d'énergiques appels à la pitié et à la charité des passants.

Jamais peut-être on n'avait vu autant d'aveugles, de manchots, de béquillards et d'estropiés de toute nature et de tous genres.

Il se trouvait là de quoi satisfaire les exigences les plus humoristiques de nos maîtres de la palette.

Costumes que n'eût pas osé rêver un Titien ; loques dont les coloris eussent fait trépigner de joie nos réalistes les plus abracadabrants ; postures faites pour désespérer nos meilleurs clowns ; coiffures où l'antiquité donnait la main à l'illustre casquette à trois ponts de certains chevaliers de nos boulevards extérieurs ; physionomies étranges, aux barbes

et moustaches de toutes couleurs et de toutes formes, taillées à la diable, à la pope ou en capricieuses et fantastiques coupes ; tout ce qui était là eût paru impossible ailleurs que dans ce cadre merveilleux, dans lequel les belles esclaves, les nobles sultanes et les goules des *Mille et une nuits* coudoient les surprenants barbiers, les bossus légendaires, les beaux gentilshommes, les magiciens, les Ali Baba et autres seigneurs mirifiques, créés par l'ardente imagination des poètes arabes et persans.

C'était réellement plaisir que d'entendre ces voix nasillardes, évoquer dans toutes les langues les grands saints des paradis chrétien, musulman et israélite.

Les noms de saint Jean, de Jean-Baptiste, de saint Pierre et saint Paul, ne craignaient pas de se mêler avec ceux d'Abraham, d'Aaron, de Moïse, de Sidi Moussa, d'Abd-el-Kader, d'Ali, de Sidi Ramham et autres personnages très en honneur chez les mendiants musulmans.

Les uns après les autres, plusieurs de ces nobles mendiants abandonnèrent leur poste et, après certains détours, rendus probablement



nécessaires par le mauvais état de leur personne, vinrent s'asseoir près d'Hadji Houglou, dans le but évident de se livrer au *kief* qu'ils avaient si bien gagné par un travail assidu et sans repos.

Bientôt, il ne resta plus dans les environs que quelques retardataires, ou flâneurs incorrigibles, qu'accueillaient encore les cris et les demandes insistantes de deux ou trois pauvres gamins levantins, criant d'une voix aiguë et déjà nasillarde :

— Oune petite sou, effendi !

L'opération à laquelle se livrait si gravement notre roi des mendiants était probablement terminée, car on le vit secouer le lulé de sa longue pipe pour en faire tomber le culot, remettre l'instrument dans sa ceinture, se lever lentement et se diriger, à pas comptés, comme un véritable philosophe, vers les quelques demeures qui se trouvent comme étagées sur le bas de la colline, entre le nouveau couvent d'Ertoghroul et le kiosque, déjà cité, du médecin particulier de Sa Majesté impériale, l'empereur des Ottomans.

Cinq ou six des mendiants qui s'étaient as-

sis et avaient allumé leurs cigarettes, qu'ils savouraient avec un plaisir non équivoque, se levèrent à leur tour, et, sans se consulter, sans échanger une parole, emboîtèrent nonchalamment les pas de leur chef.

A la même heure, au même instant, Ahmed Djélalédin bey sortait à pied de la porte commune du Palais et se dirigeait vers les demeures que nous venons d'indiquer.

Maintenant, le site avait repris ses allures et son calme ordinaire.

De la brillante cérémonie qui l'avait animé deux heures avant, il ne restait plus rien, rien que le souvenir d'une chose passée, d'un fait vécu.

Quelques voitures de pachas, quelques ordonnances à cheval, passaient encore rapidement, comme aux jours ordinaires, allant, les uns à leurs plaisirs, les autres à leurs devoirs.

La vie reprenait son train-train ordinaire.

Et pendant que tout rentrait dans l'ordre, pendant que chacun retrouvait le cours plus ou moins accidenté de son existence, une scène des plus étranges, bien digne du moyen-âge ou de la fin si tourmentée de notre der-

nier siècle, se passait dans une des demeures du bas de la colline.

Nos lecteurs vont en juger :

Dans la grande pièce du premier étage d'une des maisons dont nous avons parlé et vers lesquelles se dirigeait Hadji Houglou et quelques-uns de nos intelligents mendiants, trois hommes sont réunis :

Un d'eux est assis sur un escabeau.

En le voyant, la tête haute, en train de siffloter une chanson grecque, au rythme lent et mélancolique, on eût pu croire qu'il se trouvait là en visiteur ordinaire, ou en spectateur désintéressé des événements qui allaient se passer.

Mais, en examinant plus attentivement ce siffleur convaincu, la première impression se serait vite modifiée, car on aurait aisément constaté que, s'il avait les deux mains comme négligemment réunies derrière le dos, c'est qu'il y avait pour cela un motif des plus sérieux.

Ces deux mains étaient fortement liées par un solide lien en chanvre.

L'homme ainsi garrotté, surveillé de près

par ses deux compagnons, n'était autre que le second lieutenant du roi des mendiants, le respectable et fidèle Démétri Papadapoulo.

Quant à ces deux gardiens, ils appartenaient à la foule des seigneurs de peu d'importance que nous avons vus adresser de si éloquents appels à la charité des passants.

Que faisaient-ils donc dans cette pièce en si étrange compagnie?

C'est ce que nos lecteurs ne vont pas tarder à savoir, s'ils veulent bien continuer à nous suivre dans le récit historique, auquel nous avions cru devoir donner dans le principe le titre même du nom de la profession de sa principale héroïne :

LA SAGE-FEMME SANGLANTE

Mais, avant d'aller plus loin, décrivons rapidement le lieu dans lequel nous nous trouvons.

Comme ameublement, la pièce était des plus banales.

Ce dernier n'avait coûté aucun effort d'imagination :

Le long des murailles s'étendait un simple sofa turc, recouvert d'une étoffe bariolée res-

semblant assez à celle que fabriquent les mohadjirs ou paysans musulmans.

Au milieu de la pièce, se trouvait une collection de sept tabourets de toutes les dimensions et de toutes les formes.

On les eût crus volontiers déposés là par des marchands de bric-à-brac.

Sur le parquet, s'allongeaient plusieurs tapis de formes, de couleurs, de provenances et d'âges divers.

Les uns laissaient apercevoir honteusement, les cordes fripées de leur facture ; les autres étaient encore présentables et eussent pu faire bonne figure dans une maison bourgeoise.

Sur ces tapis, deux rangées de nattes épaisses du Turkestan avaient été posées.

Dans ces conditions, il était évident qu'on eût pu danser et sauter dans cette pièce sans que le bruit en fût entendu des personnes pouvant se trouver au rez-de-chaussée.

Quant aux murs, ils paraissaient, ou plutôt disparaissaient entièrement sous l'épais capitonnage d'une étoffe analogue à celle qui recouvrait le sofa.

Bien osé eût été celui qui aurait voulu en définir la couleur, tant elle était épaissie par la crasse et la saleté qui la recouvraient.

Enfin ! détail bien digne de remarque, une grande et profonde cheminée, se rapprochant beaucoup de celles que l'on trouve encore dans les vieilles demeures normandes, occupait le milieu de la salle.

Malgré la saison, encore chaude, un feu ardent de charbon de bois communiquait à la pièce une chaleur plus que sénégalienne.

Sous cette température tropicale, nos trois hommes ressemblaient encore plus à des garçons de hammam en fonctions qu'à d'honnêtes citoyens, réunis paisiblement en vue de la conclusion d'une affaire qui paraissait devoir être assez importante.

Pendant que Démétri Papadapoulo continuait à faire une déloyale concurrence aux rossignols du voisinage, les deux mendiants qui lui tenaient compagnie s'occupaient à consulter les figures étranges d'un vieux tarot, dont l'usure et la malpropreté étaient typiques.

Notre honnête Papadapoulo sifflait en-

core... et ses compagnons s'évertuaient davantage au déchiffrage des énigmes présentées par le maniement des cartes, lorsque l'unique porte du logis s'ouvrit brusquement, livrant passage à Hadji Houglou et à ceux de ses acolytes qui l'avaient suivi.

A son entrée, les deux consulteurs du sort s'empressèrent de se lever et de faire disparaître leurs cartes dans leur large ceinture.

Quant à Papadapoulo, il paraissait trop absorbé par ses vocalises pour pouvoir prêter attention à ce qui se passait autour de lui.

Hadji Houglou, s'étant assis sur le sofa, juste en face de l'étrange musicien, les six hommes qui l'accompagnaient prirent autant de tabourets, et, sans souffler mot, avec toute la gravité de juges s'apprêtant à entrer en fonctions, s'assirent, en cercle, autour du chef des mendiants grecs.

La scène commençait à devenir réellement intéressante.

Hadji Houglou ayant frappé trois fois ses mains l'une contre l'autre, un des deux gardiens se leva et sortit, pour revenir un instant après porteur d'un plateau, sur lequel se

trouvaient neuf tasses de café et une boîte de volumineuses et longues cigarettes.

Après avoir présenté son plateau au chef, qui prit une tasse et une cigarette, il l'offrit à chacun des hommes, et termina son service en mettant une tasse de côté pour son compte personnel et en présentant la dernière au prisonnier.

A cette vue, celui-ci, mettant enfin un terme à ses étranges modulations, s'écria :

— Comment diable veux-tu que je boive?

— C'est juste, répliqua l'autre, et, posant son plateau sur le sofa, il prit la tasse qu'il porta aux lèvres de Démétri, en ayant soin de lui donner tout le temps nécessaire à la dégustation du nectar.

Quand celui-ci eut terminé son opération, il demanda si on ne lui permettrait pas de fumer une cigarette.

— Certainement, intervint Hadji Houglou... et, pour te prouver que nous ne sommes pas des bourreaux, comme tu as bien voulu le hurler quand on s'est emparé de toi, on va te détacher et te rendre la liberté de tes membres... seulement, car il y a un seulement,

mon petit Papadapoulo, je dois, en bon père, te prévenir que, si tu fais mine de vouloir t'échapper, je te brûle la cervelle, comme à un chien, avec ce joli petit joujou que tu vois.

Et en prononçant ces mots, le roi des mendiants sortit de sa poche un fort joli revolver, de fabrication américaine, qu'il arma ostensisiblement aprèsen avoir fait admirer l'élégance à son lieutenant.

— Pourquoi fuirai-je? fit celui-ci en haussant les épaules, me crois-tu fou pour vouloir lutter contre les gaillards qui m'entourent?

— Bien, bien, mon fils, je tenais seulement à t'avertir.

Maintenant que c'est fait, fume ta cigarette comme s'il n'était question de rien.

— Amen! répondit l'autre en prenant la cigarette qui lui était offerte et en l'allumant au charbon ardent qu'on lui présentait.

Un assez long silence suivit l'échange de ces quelques paroles.

Il semblait que chacun de ces hommes ne s'étaient réunis que pour fumer en paix les bonnes et grosses cigarettes du Palais.

La salle commençait à s'emplir d'une fumée

bleuâtre et odoriférante, quand la porte s'ouvrit à nouveau et Djélalédin bey fit son apparition.

— Bonjour à tous!... Que le salut et la miséricorde de Dieu soient sur vous, dit-il en marchant droit sur Hadji Houglou.

— Merci, répondit celui-ci en se levant et en reculant pour céder sa place au colonel.

Qu'il en soit de même pour vous et pour tout ce que vous désirez, Excellence.

Quand l'officier se fut assis, le roi des mendiants lui demanda s'il désirait du café?

— Non, objecta le visiteur.

Et prenant une cigarette de sa poche, il l'alluma au feu qu'on s'empressa de lui offrir.

— Où en êtes-vous? demanda-t-il à Hadji Houglou, quand il eut tiré quelques bouffées.

Le coupable a-t-il reconnu ses torts? Ou persiste-t-il à nier sa participation dans le crime de l'Arménien?

— Ma foi, non!.. L'animal se refuse à toutes révélations.

— Alors, qu'attendez-vous pour l'obliger à parler?

— Comment, interrompit Papadapoulo, vous voulez me forcer à dire ce qui n'est pas? A faire du mensonge une vérité? Per Joven! je vous jure, une dernière fois, que je suis complètement innocent du crime dont vous m'accusez et que je n'ai aucune relation avec votre sale Comité révolutionnaire arménien de Venise.

— Et avec celui de Londres? objecta violemment Ahmed Djélalédin bey.

— Pas davantage, s'empressa de répondre l'accusé. Je ne connais ni l'un ni l'autre.

— Tu ne veux pas parler?... C'est entendu! ajouta Hadji Houglou, en intervenant dans l'interrogatoire.

— Non!... j'ai dit tout ce que j'avais à dire... Fichez-moi la paix!...

Sur un signe rapide fait par leur roi, deux des hommes s'emparèrent du récalcitrant qui, en se défendant énergiquement, ne laissait pas que de proférer des cris au milieu desquels les mots de lâches, brigands, vils espions du palais, filous, n'étaient que des aménités.

Vivement garrotté, malgré sa grande force musculaire, le très estimable chef des men-

diants grecs fut étendu sur le parquet, les pieds et les mains ficelés comme un succulent saucisson de Lyon.

En tombant, se sentant absolument vaincu, le malheureux lâcha à ses compagnons la suprême injure des Grecs.

— Que ma m... soit sur toute votre face !

A cette grave injure, un des hommes sortit de sa veste un large coutelas de boucher, et nul doute que l'honnête Démétri Papadapoulo n'eût vu une des trois Parques trancher le fil de son existence, si son chef hiérarchique n'était énergiquement intervenu en saisissant le bras du mendiant, qu'il serra comme dans un étau en lui ordonnant de se taire, et en tonnant d'une voix vibrante et impérieuse :

— Tu oublies que nous sommes des juges et non des assassins.

Et se tournant vers un autre de ses hommes, il ajouta :

— Toi, apporte le fourneau et fais ton devoir.

A ces mots, celui auquel s'était adressé Hadji Houglou, se leva et disparut, pour re-

venir quelques minutes après portant dans ses bras un fourneau en fonte, ayant un peu la forme des grilles dont on se sert en France pour les feux de charbon de terre.

Mais cette grille avait ceci de particulier, c'est que, plus élevée du fond que de l'avant, elle avait ses parties rejointes par une série de barreaux en cuivre plat.

Les pieds de derrière dépassant ceux de devant de près de dix centimètres, il en résultait que, l'appareil, placé dans l'âtre de la cheminée, présentait comme une sorte d'énorme chaufferette, sur laquelle on pouvait poser commodément les pieds.

En apercevant cette sorte de grille, Démétri Papadapoulo avait affreusement pâli ; mais ses regards exprimèrent seuls la terrible angoisse qui venait de s'emparer de son être.

L'homme, précisément un de ceux qui tout à l'heure était aveugle sur la grande route, se dirigea vers la cheminée et, s'accroupissant devant l'âtre, se mit en devoir de remplir sa grille avec les charbons ardents du foyer.

Un silence glacial régnait sur cette scène, encore mal dessinée, mais pleine de sinis-

tres appréhensions et de lugubres pensées.

Lorsque l'ex-aveugle eut terminé sa besogne et placé sa grille devant le foyer, il prit un vieux et grand soufflet, comme on en trouve dans les petites forges de certains orfèvres de Stamboul, et se mit à attiser les flammes du charbon empilé dans l'appareil.

Bientôt les barreaux de cuivre parurent se transformer en une couleur plus sombre.

La grille était prête à fonctionner.

Par une singulière suggestion, la figure de Démétri Papadapoulo avait cessé progressivement de transpirer pour contracter le froid des masques marmoréens ; ses lèvres d'une pâleur bleuâtre, frémissaient sous l'action d'un tressaillement vermiculaire imprimant à sa longue et épaisse moustache une agitation de flux et reflux des plus étranges ; ses yeux, largement fendus, étincelaient d'une lueur fauve dans laquelle on pouvait lire les sentiments de rage et d'horreur qui agitaient le malheureux.

Certes, c'en eût été fait de l'illustre Hadji Houglou, si les yeux de son lieutenant avaient pu, par miracle, se transformer en pistolets.

— Comment, s'écria-t-il soudainement, d'une

voix vibrante et indignée, dans laquelle perçait un effroi involontaire, vous allez m'appliquer le supplice du feu?

— Dame ! répondit bénévolement Hadji Houglou... puisque tu ne veux pas parler, il faut bien que nous trouvions le moyen de délier ta sacrée langue...

Tu connais nos usages... donc, décide-toi, mon fils, à griller ou à parler.

— Allez tous au diable!... Chiens, fils de chiens que vous êtes!... Je vous l'ai dit, je suis innocent.

— C'est bien, mon fils!... Calme-toi...

... Tu sais bien que nul ne peut entendre ce qui se passe ici... Tais-toi donc et abstiens-toi d'injures qui ne peuvent qu'augmenter la gravité de ton cas.

A ces mots, se tournant vers Ahmed Djélalédin bey, il lui adressa un coup d'œil auquel celui-ci, impassible comme un bronze, répondit à voix haute :

— Va !

— Allons, puisque décidément, tu veux goûter de la grillade, nous allons te satisfaire, mon pauvre ami ! termina le chef en revenant

à Démétri Papadapoulo après le « Va » de l'officier.

Alors trois hommes s'approchèrent de Démétri Papadapoulo, le soulevèrent comme ils l'eussent fait d'un sac de farine et, malgré ses cris de fauve et les violentes contorsions qu'il parvenait à imprimer à son corps, le portèrent devant la cheminée, les pieds touchant presque la fameuse grille.

Pendant qu'un des mendiants lui maintenait la poitrine contre le parquet, un second, appuyant fortement sur les jambes, les obligeait à garder l'immobilité, tandis que le troisième, celui qui avait porté et préparé la grille, se disposait à le déchausser, malgré les brusques mouvements de haut en bas que le malheureux communiquait à ses pieds.

— Ainsi, c'est entendu, tu ne veux rien dire ? demanda une dernière fois, Hadji Houglou.

— Non ! Non ! mille fois non ! ! Que Satan vous confonde tous !... Brigands !... scélérats !... hurla plutôt que ne cria le pauvre diable.

— Allons ! faites, mes enfants... commanda tranquillement Hadji Houglou, en s'adressant

aux mendiants qui faisaient office de bourreaux.

A cet ordre, les pieds de la victime étant à nu, celui qui les avait déchaussés les prit dans ses mains robustes, et avant de les appliquer sur la grille brûlante, demanda, en se tournant vers le chef :

— Faut-il commencer par les deux ?

— Non... Commence par la jambe la plus longue... Cela le mettra mieux d'aplomb quand il se relèvera... Si jamais il se relève ! acheva Hadji Houglou en murmurant plutôt qu'en parlant.

Pendant cette scène, qui, malgré le stoïcisme primitif de ses spectateurs, faisait battre un peu vite plus d'un cœur, le chef du cabinet secret du Sultan continuait à paraître aussi insensible que peut l'être le Dieu de la fatalité devant le spectacle de ses œuvres.

Seule, une faible rougeur de ses pommettes témoignait peut-être d'une certaine émotion.

Obéissant à l'ordre qu'il venait de recevoir, le chaouche, ou bourreau de la corporation, saisit fortement le pied indiqué et,

brutalement, l'appliqua sur les barreaux de cuivre.

Aussitôt la chair crépita, l'épiderme de la plante du pied se fendit, comme peuvent le faire les nombreux cratères d'un volcan en éruption soudaine, et un cri formidable, un cri qui n'avait plus rien d'humain, ébranla l'atmosphère de la salle.

Sous l'horrible douleur ressentie, la victime fit un tel haut-le-corps que les trois hommes qui la maintenaient faillirent être renversés et que son pied, glissant entre les tenailles humaines qui l'enserraient, s'éloigna brusquement du feu.

Profitant de ce moment de répit involontaire, Hadji Houglou s'écria à nouveau :

— Eh bien ! mon fils, parleras-tu maintenant ?

— Non !... non ! ! hurla encore une fois le malheureux.

— Crève donc ! s'écria le chef en sortant de son calme habituel.

Un second cri, plus déchirant et plus terrible que le premier, annonça que le bourreau venait de reprendre son œuvre de torture.

Une odeur nauséabonde de chair brûlée se répandit dans l'air, et le corps du supplicié se tordit comme celui d'un serpent que des flammes environnent.

— A l'autre pied ! ordonna le chef.

Mais la souffrance était cette fois plus forte que la volonté du malheureux.

L'esprit était vaincu par la matière.

La pensée agonisait, haletante et déséquilibrée, sous le choc cérébral que la victime venait d'éprouver.

L'idée d'un nouveau supplice avait annihilé tous les ressorts de cette énergie sauvage.

— Grâce ! Pitié ! cria en sanglotant l'infortuné... Délivrez-moi et je parlerai.

— Prends garde, lui dit Djélalédin bey ; si tu veux encore me tromper, le supplice recommencera jusqu'à ce que mort s'en suive.

— Grâce ! Excellence !... Grâce ! Je vous promets que je vous dirai tout... Je ne vous cacherai rien... mais promettez-moi de ne pas m'abandonner après.

— Tu as ma parole...

— Toi, fais-le détacher et panser, ajouta l'officier en se tournant du côté du roi des mendiants.

— Faites ce que vous entendez, dit ce dernier, aux hommes qui tenaient le patient.

Mais le contact de la chair vivante avec cette vie dévorante qui anime le feu avait été trop brusque et trop prolongé.

Au moment où les bourreaux défaisaient les liens du misérable, celui-ci jeta un cri qui s'éteignit dans un sanglot spasmodique; de grosses larmes jaillirent de ses yeux... et il s'évanouit : le voile de la mort couvrit son visage. Immédiatement des secours lui furent prodigués.

Le médecin de l'association, mendiant comme les autres, jusqu'ici témoin silencieux de la scène que nous venons de décrire, se leva, et, après avoir arrosé la plaie saignante avec un alcool aromatique, à base de mille-pertuis, — terrible pansement que peu d'Européens supporteraient, — l'enveloppa de ouate imbibée d'un liniment oléo-calcaire, qu'il recouvrit de plusieurs couches de ouate simple, maintenues par une large pièce de toile et une bande de même étoffe.

Ce pansement terminé, l'étrange médecin flagella le visage du patient avec une serviette

trempée dans de l'eau froide, fortement vinaigrée.

Le supplicié fut long à revenir de cet évanouissement, véritable antichambre obscure de la mort.

Quand il en sortit, sa face était couverte d'une sueur froide et visqueuse et son corps était secoué par de convulsifs tressaillements.

Ses yeux, grands ouverts, parurent d'abord ne rien voir : leurs prunelles, étrangement convulsées, semblaient regarder bien plus dans l'au delà que dans le présent.

Le malheureux faisait peine à voir.

Enfin la lucidité et la raison reconquirent leur influence cérébrale, et ce fut sous l'empire d'un violent spasme thoracique que l'ex-chef des mendiants grecs lança, au milieu d'un déchirant sanglot, le classique : « Où suis-je ? » des personnes ressaisissant l'existence.

— Apportez-moi une tasse de thé, dit le médecin en se relevant.

— Tout de suite, répondit un des mendiants en se levant et disparaissant.

Un soulagement manifeste s'empara alors de tous ces hommes, durs à la fatigue, habi-

tués aux violentes émotions de l'âme, puisant dans ces mêmes émotions les vertiges de l'ivresse, de cette ivresse psychique dont la répétition finit par blinder les cœurs les plus sensibles.

Ahmed Djélalédin lui-même, malgré son héroïque courage et sa force de caractère bien connue, voyait avec une satisfaction réelle la fin de ce supplice barbare, digne des tourmenteurs du Saint-Office, mais que les mœurs actuelles réprouvent et condamnent impitoyablement.

— A boire! murmura plaintivement l'infortuné, en s'agitant comme au réveil d'un long cauchemar.

La tasse de thé demandée étant arrivée, le médecin la prit, y versa quatre ou cinq gouttes d'un petit flacon, qu'il sortit d'un étui en bois de rose, et la présenta au malade en lui disant :

— Tiens, bois... cela achèvera de calmer tes douleurs et te rendra à la vie.

Démétri Papadapoulo saisit la tasse, qu'il porta d'une main tremblante à sa bouche, et en but avidement le contenu.

Dès que le torturé eut repris l'usage de ses sens, trois hommes le soulevèrent du parquet et le posèrent délicatement sur le sopha, comme ils l'eussent fait d'un enfant.

Le malheureux, installé aussi confortablement que possible, les reins, le dos et la tête soutenus par de nombreux coussins, l'interrogatoire commença :

— Te sens-tu assez bien pour me répondre? demanda Djélalédin bey.

— J'essaierai, Excellence... répondit l'accusé d'une voix encore plaintive.

— Combien as-tu touché pour faire assassiner l'Arménien?

— Dix livres.

— En quelle monnaie?

— En monnaie anglaise... Il y avait cinq pièces d'or et un billet de cinq livres sterling.

— Tes hommes ont-ils reçu quelque chose?

— Je l'ignore.

— Es-tu directement en relations avec les comités arméniens de Venise et de Londres?

— Non.

— Par qui donc as-tu reçu l'ordre de commettre ce crime?

— Par un Arménien... délégué d'un des comités que vous avez cités.

— Quel est son nom?

— Je vous jure, Excellence, que je l'ignore... Je ne le connaissais que de vue, quand il s'est présenté à moi avec un ordre du comité exécutif de Londres.

L'interrogatoire, ainsi commencé, continua, avec des intervalles de repos, pendant près d'une heure.

Quand le colonel eut tiré de Démétri Papadapoulo tous les renseignements qu'il crut pouvoir en obtenir, il s'arrêta et termina ainsi cette longue et pénible séance, pendant laquelle le patient avait vu plus d'une fois ses forces sur le point de défaillir :

— C'est assez... Mais souviens-toi qu'à partir d'aujourd'hui tu m'appartiens complètement... Tu vas rester ici, où l'on te soignera... je veillerai à ce que tu aies tout ton nécessaire... Quand tu seras remis, tu reprendras ta noble profession; tu te remettras en relation avec nos Arméniens... et tu me tiendras au courant de tout ce qui se passera chez eux.

Si tu cherches à me tromper, si tu ne me sers pas loyalement, ton cou fera connaissance avec certains cordons de soie... Si tu es fidèle, tu auras ma protection et rien ne te manquera.

— Reprendrai-je mon poste de chef des mendiants de ma communauté?

— Ça, non! Tu rentreras dans les rangs comme le dernier de mes hommes, interrompit lestement Hadji Houglou.

— J'obéirai, murmura sourdement l'ex-lieutenant du roi des mendiants . . . . . .

. . . .

. . . .

Quelques minutes plus tard, Ahmed Djélalédin bey quittait la salle du supplice et, trouvant à la porte du local son cheval, que lui avait conduit un soldat du poste voisin, l'enfourchait et se dirigeait au grand trot vers Stamboul.

Bientôt les mendiants sortirent à leur tour, et Hadji Houglou ne tarda pas à les suivre, toujours vêtu de son costume national vieux turc.

Démétri Papadapoulo, resté seul avec un

mendiant transformé en infirmier, se fit servir du café, alluma une de ces cigarettes qu'il avait bien cru un moment ne plus fumer, et se livra, sans contrainte, aux pensées de haine et de vengeance qu'éveillait en lui le souvenir si récent de sa torture.

— Oh! pensait-il, je me vengerai de l'affront que je viens de recevoir...

Je vous servirai, monsieur l'officier; mais je servirai encore mieux vos adversaires...... Heureusement que je n'ai livré aucun nom et que, tout en révélant des faits vrais, j'ai gardé mon secret presque intact.

Quant à toi, fit-il en s'adressant mentalement à Hadji Houglou, quant à toi... tu ne périras que de ma main.

En vérité, vous avez eu bien tort de ne pas m'achever, conclut-il en fermant les yeux et en cédant au singulier sommeil qui s'emparait irrésistiblement de lui!

A trompeur... trompeur et demi! comme disent les... Français... balbutia-t-il dans un suprême bâillement.

CHAPITRE V

L'ENLÈVEMENT DU FILS DE MOURAD

Laissons l'Europe.

Abandonnons-y la plupart de nos personnages, que nous retrouverons un jour, et retournons en Asie, cette terre privilégiée de l'islamisme, destinée peut-être à être témoin de la fin des Ottomans en tant que puissance asiatico-européenne.

Rendons-nous à Scutari, comme nous l'avons fait dans notre premier chapitre des *Mystères de Constantinople*.

Rien de saillant n'était survenu dans l'existence d'Héléna Churki depuis la soirée où

nous l'avons vue assister, toute joyeuse, au repas des fiançailles de la fille bien-aimée de son amie, Fatmé Chefikeh.

Son bébé continuait à se développer, plein de santé et de vie, de gentillesse et de grâce.

La bonne nourrice se prenait d'un tel amour pour cet enfant, qu'il lui semblait, par instant, qu'elle en était réellement la mère.

Quant à sa naissance, quant à son rang, elle continuait à l'ignorer.

Si des soupçons avaient effleuré son esprit pendant la visite de la kadine Marguerite, dont elle ignorait et le nom et la véritable situation, ces soupçons s'étaient vite effacés, sans laisser plus de traces que le vent n'en laisse sur son passage.

A l'heure où nous sommes parvenus, c'est-à-dire au moment du troisième coucher du soleil qui se produisait depuis le sélamlik, où nous avons montré la vie turco-levantine dans son monde le plus officiel et dans ses bas-fonds, rien n'avait encore altéré la quiétude et le bonheur relatif dont jouissait Héléna Churki.

Mais en cet instant, à l'heure où les ténèbres descendent du ciel pour envelopper la

terre, elle se sentait prise d'une certaine angoisse, angoisse qu'elle ne pouvait définir et contre laquelle elle luttait en vain.

La bonne, une coreligionnaire, qui était à son service depuis plusieurs années, avait reçu dans l'après-midi, vers le tard, un télégramme la demandant près de sa mère, tombée subitement malade.

Cette femme, habitant Stamboul, dans le quartier éloigné de Psamatia-Capou, il avait été convenu que la servante partirait dès son travail terminé, qu'elle passerait la nuit chez ses parents et ne reviendrait que le lendemain, le plus tôt possible.

Il y avait près d'une heure qu'Héléna se trouvait seule, quand, brusquement, le marteau de la porte d'entrée résonna dans le calme profond du logis.

Surprise, plus que de raison, par ce bruit annonçant un visiteur, elle quitta le berceau où elle venait de coucher le petit Azis, et descendit précipitamment voir quel était le visiteur qui lui arrivait.

Obéissant à une prudence peut-être exagérée, elle ouvrit le petit judas qu'elle avait fait

établir depuis peu, sur la recommandation de la sage-femme sanglante, et regarda à l'extérieur.

Ses yeux se furent à peine habitués à l'obscurité qui commençait à se répandre dans la rue, qu'elle poussa un petit cri de surprise joyeuse et retira vivement le lourd verrou qui, de concert avec une solide serrure turque, fermait la lourde porte.

Aussitôt deux hommes pénétrèrent dans le couloir.

Dès qu'elle eut refermé sa porte, Héléna se précipita sur un de ces hommes, baisa le pan de son long manteau bordé d'une fourrure en peau de renard, et, tout heureuse, s'écria :

— Soyez le bienvenu, ô père, dans mon humble demeure.

— Ne t'avais-je pas promis que je viendrais te voir et embrasser cet enfant, que tu soignes avec tant d'intérêt et d'amour ?

— Si, père. Mais je ne vous attendais pas sitôt.

— Regrettes-tu donc l'accomplissement de ma promesse ? répondit avec un bon et fin sourire le nouveau venu.

— Oh ! certes non ! Mais excusez-moi de vous retenir ainsi dans cette antichambre.

S'emparant d'une petite lampe à pétrole, placée sur un socle, elle pria notre vieille et bonne connaissance, le khôdja Omer Haleby, de la suivre dans le salon.

— Volontiers, dit celui-ci.

Et se tournant vers son domestique, un robuste tcherkesse qui l'accompagnait dans toutes ses courses, il lui fit signe de s'asseoir sur la banquette placée à la disposition des serviteurs, comme dans toutes les maisons turques.

Après avoir allumé la grande lampe du salon, dans lequel nous avons assisté à la première visite de la kadine Marguerite, Héléna revint apporter de la lumière dans l'antichambre et, après s'être excusée près du khôdja, s'en fut préparer rapidement de quoi recevoir dignement son hôte.

Un peu plus tard, elle revenait au salon, portant un large plateau sur lequel se trouvaient des confitures, des morceaux de rahtlakoum aux pistaches et aux grains de pommes de pin, du café, de l'eau fraîche et deux grands verres à pied.

Après avoir déposé le tout sur le guéridon, qu'elle plaça devant Omer Haleby, elle prit une tasse de café et la porta au serviteur qu'elle trouva en train d'égrener un long chapelet.

Ce devoir sacré d'hospitalité rempli, l'Arménienne rentra dans le salon, s'empara d'une chaise et s'assit près du fauteuil qu'elle avait offert à son visiteur.

Celui-ci, tout en humant son café, lui dit :

— Je ne devais venir te voir que dans deux ou trois jours, en compagnie de notre amie Fatmé ; mais obligé d'aller dans un riche conak des environs, j'ai cru bien faire en profitant de cette circonstance pour te consacrer ma soirée et voir ton nourrisson.

— Je bénis le ciel, cher père, de l'excellente idée que vous avez eue... Je regrette seulement que l'absence de ma servante me prive de la satisfaction de vous recevoir comme je le voudrais.

— Souviens-toi, ma fille, que le khôdja regarde plus le cœur de celui qui offre que la chose offerte... Ne t'excuse donc pas, et si tu veux toujours que ma science s'exerce sur ton enfant, va me le chercher.

— J'y vais... Avez-vous besoin de quelque chose?

— Non.

Héléna se leva, remonta l'escalier, entra dans sa chambre, prit l'enfant, qui ne dormait pas encore, le baisa longuement et, l'enveloppant de son long manteau ouaté, redescendit avec son cher fardeau.

— Etendez vos mains sur lui, père, dit-elle au khôdja, en lui présentant son Azis, encore souriant des caresses qu'il venait de recevoir.

— Qu'il soit fait suivant tes désirs, répondit Omer Haleby, après avoir attentivement considéré l'enfant.

Appliquant son pouce à la racine du nez du bébé, dont la gracieuse physionomie exprimait un curieux étonnement, le khôdja prononça à voix haute les paroles qui suivent :

— Enfant, je te bénis... et, au nom du Dieu vivant, le maître de ton âme et de tout ce qui existe, j'attire sur toi les saintes influences des bons esprits et des anges blancs.

Que l'étoile sacrée qui guida Abraham et tous les prophètes, que l'étoile de Jésus, le nazaréen, le fils de la Vierge Marie, que celle

de Mohamed, le plus grand des serviteurs de Dieu, guide également tes pas dans le chemin qui s'ouvre devant toi.

Que ta vie soit pour tes frères comme la source d'eau qui calme la soif ardente des voyageurs sahariens.

Puisse l'ange Gabriel t'éclairer et te guider comme il éclaira et guida notre saint Prophète.

Puissent les hommes... et tes serviteurs, ne trouver en toi qu'un maître éclairé, aimant la justice, généreux, brave comme le lion et d'une charité à toute épreuve.

Puissent les démons de la maladie, de la trahison, du mal et de toutes les œuvres maudites de Satan, être éloignés de toi par l'influence du pentagramme et du signe sacré que Gabriel révéla à Abraham, à Moïse, à Yacoub — Jacob, — au fils de Marie et à Mohamed.

Et de son index, le vieux savant traçait sur le front et la région cardiaque de l'enfant le signe symbolique dont il venait d'énumérer les propriétés magiques et l'origine.

Héléna avait écouté debout, les mains jointes, dans un naïf recueillement, l'étrange bénédiction que le khôdja avait prononcée

distinctement, en cette langue arabe si abondante en images gracieuses ou terribles, si riche dans ses formules religieuses, si bien faite pour élever l'esprit et développer le mysticisme des êtres vivant au sein de cette riche et mystérieuse nature asiatique.

Quand il eut terminé cette sorte d'évocation, elle s'empara de ses mains et les lui baisa longuement en murmurant :

— Merci, merci, pour ce que tu viens de faire... Puisse Dieu te récompenser comme tu le mérites.

Comme s'il avait été hypnotisé par l'action du khôdja, l'enfant avait fermé lentement les yeux, et sur ses lèvres purpurines, fraîches comme une cerise, apparaissait un sourire séraphique, digne de la légende arabe qui prétend que les babys conversent familièrement avec leur ange gardien.

— Porte ton enfant dans son berceau, dit le khôdja en dégageant ses mains.

Va, femme..., et que la bénédiction du Dieu puissant et miséricordieux repose également sur toi.

— Merci pour ta bénédiction... encore merci

pour ce que ta présence porte de bonne influence dans la maison de ta servante, s'écria, très émue la bonne Héléna, en allant exécuter l'ordre ou plutôt le conseil du khôdja.

Elle avait à peine disparu que plusieurs coups violents ébranlèrent la porte cochère.

A ce bruit, Omer Haleby, qui venait de s'asseoir, se releva brusquement etécouta avec une inquiétude non dissimulée.

— Maître, dois-je ouvrir ? demanda le serviteur en apparaissant sur le seuil de la porte.

— Non, attends que la maîtresse soit là.

Celle-ci, redescendant rapidement, montra à l'instant un visage aussi surpris qu'effrayé.

— Est-ce que tu attends quelqu'un ?

— Non, père. Je suis même très étonnée car, d'habitude, je ne reçois personne à ces heures-ci.

Le visiteur qui s'annonçait si bruyamment trouvait probablement le temps long, car le marteau de la porte recommença à frapper avec plus d'énergie.

Instinctivement, sans bien se rendre compte de ce qui se passait en elle, l'Arménienne se sentit pâlir, et ce fut sous le trouble d'une

réelle angoisse qu'elle se dirigea vers la porte, ouvrit le judas et regarda.

Ce qu'elle vit n'était probablement pas fait pour la rassurer, car elle referma vite le judas et accourut vers le khôdja, auquel elle dit à voix basse :

— C'est un effendi que je ne connais pas... Mais j'ai vu, un peu derrière lui, plusieurs hommes qui paraissaient se cacher.

— Tu es certaine de cela?

— Absolument.

— Tu parais tout émue... Craindrais-tu quelque chose?

— Je ne sais... Cette visite, à cette heure, ne laisse pas que de me surprendre.

— Calme-toi. Je vais t'accompagner : avant d'ouvrir, tu demanderas qui est là et ce que l'on te veut.

Décidément, le visiteur inconnu était moins qu'endurant, car le marteau recommençait à battre une générale endiablée.

— On y va, effendi! On y va! cria Héléna en se dirigeant rapidement vers la porte en compagnie du khôdja.

— Qui êtes-vous? demanda-t-elle par le judas qu'elle venait de rouvrir.

— Ouvrez, j'ai à vous parler.

— Mais je ne puis recevoir ainsi un homme chez moi... Ma servante est sortie et je suis seule... Si vous voulez me parler, repassez demain.

— Vous êtes bien Héléna Churki?

— Oui.

— Eh bien! il faut m'ouvrir sans plus tarder, car je suis un aide de camp de sa glorieuse majesté le Sultan.

— Comment vous nommez-vous? demanda Héléna, toute surprise, après avoir consulté du regard son compagnon.

— Je suis le colonel Ahmed Djélalédin.

— Ahmed Djélalédin!.......... murmura le khôdja.

Et, prenant Héléna par la main, il l'attira près de lui pour lui dire tout bas :

— Ne crains rien... Réponds que, même pour un envoyé du Sultan, il n'est pas convenable de vouloir pénétrer la nuit chez une femme seule.

Pendant qu'Héléna faisait textuellement

cette réponse, le khôdja chuchotait à son serviteur, qui, instinctivement, s'était placé derrière lui :

— Es-tu armé?

— Oui, maître.

— Bien... On va probablement vouloir enlever l'enfant qui est ici... l'enfant de notre maître... Quoi qu'il arrive, il ne faut pas que cela ait lieu.

Tu vas te cacher dans la cuisine, prêt à bondir à mon appel... Je t'enverrai Héléna, sous un prétexte quelconque, et tu lui diras de ma part de se mettre en mesure de fuir avec l'enfant par la petite porte du jardin, sans se préoccuper de ce qui se passera chez elle.

Il faut qu'à tout prix, même à celui de sa vie, elle nous aide à sauver son nourrisson.

Tu lui diras aussi de se réfugier chez Fatmé Chefikeh ou chez moi, et d'y attendre des nouvelles. Et, ôtant une bague d'un de ses doigts, il ajouta rapidement, en la remettant à son serviteur :

Si elle va chez moi, elle demandera Aïcha, et n'aura qu'à lui présenter cette bague pour être admise dans mon harem.

En ce moment, on entendit la voix impérieuse du colonel disant :

— Si tu étais turque, j'admettrais ce que tu me dis; mais tu es chrétienne, libre de recevoir qui bon te semble et, à ce titre, je te somme de m'ouvrir, si tu ne veux pas que je fasse enfoncer ta porte.

— Réponds-lui que tu vas chercher les clés, articula tout bas le khôdja, dont la bouche touchait presque l'oreille d'Héléna.

— C'est bien, Excellence, fit celle-ci, sous la suggestion du vieillard...... Je vais monter prendre les clefs pour vous ouvrir.

— Fais vite, car voici trop de temps perdu, répondit brusquement la même voix.

Héléna suivit le khôdja dans le salon, où celui-ci, après s'être assis tranquillement dans le fauteuil, lui dit :

— Tu vas ouvrir... Ne t'inquiète de rien, quoi qu'il arrive.

Si on te demande à voir l'enfant, refuse de le montrer.

Sous le prétexte de préparer la réception de ton hôte, tu te rendras à la cuisine où tu trouveras mon serviteur qui te dira le reste...

Ecoute-le comme tu m'écouterais moi-même.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Qu'est-ce que tout cela veut dire ?... Que me veut-on ? s'écria Héléna, prise d'un affolement subit.

— Chut ! calme-toi ! Aie confiance au Dieu qui a permis que je sois près de toi en cet instant.

Et, lui posant les deux mains sur les épaules, plongeant ses regards dans ses yeux, Omer Haleby ajouta :

— Je t'ordonne d'être calme et forte... Maintenant, va ouvrir.

Tremblante d'une émotion qu'elle cherchait en vain à comprimer, Héléna se dirigea vers la porte en criant :

— Me voici, Excellence.

Sans plus songer à regarder par le judas, elle tira le verrou et fit grincer la clé dans la serrure.

La porte n'était pas encore ouverte que Djélalédin bey, la poussant violemment, pénétra dans la maison, suivi par trois autres personnes.

Cette irruption fut si brusque, que la pauvre Héléna n'eut que le temps de se jeter de côté pour éviter d'être renversée.

Sans lui donner la faculté de s'opposer à quoi que ce soit, l'envoyé du Sultan la prit par le bras et lui dit :

— Ne crie pas... tu n'as rien à craindre de nous... Conduis-moi dans ton sélamlik.

Quant à vous, dit-il à ses hommes, vous allez rester là... Vous veillerez à ce que personne n'entre.

Plus émue que jamais, la physionomie horriblement pâle, Héléna précéda l'officier au sélamlik ou salon.

Sur le seuil, elle s'effaça, pour laisser passer son nouvel hôte, en murmurant :

— Entrez, Excellence, vous êtes ici chez vous, et je suis votre humble servante.

Le colonel n'avait pas fait deux pas dans la pièce, qu'apercevant le khôdja, égrenant méthodiquement son chapelet de la Mecque, il se tourna vers l'Arménienne et lui dit sévèrement :

— Que me disais-tu que tu étais seule?

— Elle ne parlait ainsi que sur mon ordre, interrompit le khôdja.

— Et qui donc es-tu, toi, pour parler ainsi?

— Je suis un homme, un médecin de l'âme

et du corps, auquel on a l'habitude de parler avec plus de respect que tu ne le fais, Djélalédin bey, répondit notre vieux savant en faisant pirouetter son fauteuil, ce qui le plaça en face du nouvel arrivant.

— Le cheik Omer Haleby ! s'écria l'envoyé du Sultan avec une surprise dans laquelle perçait un réel mécontentement.

— Lui-même, fit un peu narquoisement le vieux savant.

Et s'adressant à Héléna Churki, il continua :

— Offre donc un siège au brillant envoyé de Sa Majesté... Est-ce donc ainsi, femme, que l'on reçoit les messagers de notre puissant maître, à qui Dieu fasse miséricorde !

Héléna prenant une chaise s'empressa de l'offrir à l'Excellence, à laquelle elle demanda la permission de se retirer un instant, pour aller préparer le café.

Djélalédin bey allait répondre par un refus, mais la présence du khôdja, présence constituant pour lui une véritable surprise — et une surprise désagréable — le ramena à d'autres pensées.

C'était maintenant plus par la ruse que par

l'intimidation et la violence, qu'il fallait agir pour tenir la promesse qu'il avait faite à son maître.

Il savait combien Omer Haleby était populaire ; combien il était utile de le ménager pour ne pas exciter davantage le mécontentement, sans cesse grandissant, des nombreux softas qui suivaient ses enseignements et professaient pour lui la plus grande vénération.

Et puis, n'était-il pas toujours temps de recourir à la force ?

Ces réflexions, faites en bien moins de temps que nous n'en avons mis à les écrire, le décidèrent à accepter le siège qui lui était présenté et l'offre hospitalière de la maîtresse du logis.

Quand cette dernière se fut retirée, le colonel s'adressant à Omer Haleby lui dit :

— Excusez-moi, khôdja, si je ne vous ai pas reconnu dès mon entrée ici.

Je comptais si peu vous y trouver, et je croyais notre hôtesse si bien seule, qu'instinctivement..... influence de la profession probablement...... fit-il en souriant, j'ai cru à une trahison.

— Une trahison, Excellence? Dans quel but, par Allah!

— Que sait-on? Je suis si exposé aux embûches des coquins et des conspirateurs, dont le nombre me paraît aller en augmentant, que je suis porté à devenir plus méfiant qu'il ne le faudrait.

— La méfiance, mon fils, est toujours une prudente chose.

— Oui, sans doute, mais encore faut-il qu'elle ne vous pousse pas à commettre l'irrévérence dont je m'accuse... car,... nous sommes amis, n'est-ce pas?

— Pourquoi ne le serions-nous pas?... Quel motif d'animosité peut-il y avoir entre un brillant officier comme vous, un officier jouissant de toute la confiance de notre magnanime maître, et un pauvre vieux savant comme moi?

— Les savants de votre race et de votre savoir ont droit, ainsi que vous me le disiez tout à l'heure, à toute notre considération et à tous nos hommages..... Du reste, nous ne répondrions pas au désir de Sa Majesté, dont Dieu bénisse la gloire! si nous n'agissions pas ainsi.

Et, à ce sujet, qu'il me soit permis, ô mon père, de vous dire combien notre vénéré Sultan est peiné en voyant ses bonnes intentions si mal interprétées par beaucoup des vôtres.

Comment se fait-il que tant d'imans, de softas, de khôdjas et de cheiks se montrent si hostiles aux bienfaits que notre généreux maître répand sur toutes nos institutions religieuses et scientifiques ?

— Vous me paraissez, colonel, juger bien sévèrement toute une catégorie d'hommes respectables...

Faut-il donc, si une brebis est galeuse, accuser tout le troupeau ?

— Certes non... Mais quand, au lieu d'une brebis, il s'en trouve plusieurs, et que la contagion va chaque jour se répandant davantage, que doit-on penser des chefs de ce troupeau ?

— Qu'ils sont incapables, ou subissent un entraînement, une fatalité plus forte que leur volonté... Il y a certainement, parmi nous, des esprits turbulents, inquiets, croyant que le progrès marche par bonds, alors qu'il n'est que la conséquence d'une longue observation

et d'une marche en avant aussi pénible que douloureuse;... ces esprits ont peut-être une tendance à verser dans les songes creux de la révolution... Ce sont des perturbateurs de l'ordre naturel des choses... des adeptes de l'impossible... des ennemis, en réalité, de la civilisation...

Je dis des ennemis et, volontiers, j'ajouterai des ennemis dangereux par leur inconscience, car leurs agissements amènent fatalement une réaction que le sang seul peut apaiser... Mais s'ensuit-il que l'on doive détruire tout le troupeau dans lequel se trouvent de tels individus ?

— Eh ! qui parle de détruire ?... Notre maître, dont le zèle et la bonté sont inépuisables, veut le repentir et non la mort du coupable... Et... pour cela, il compte beaucoup sur la prudence et la sagesse d'hommes tels que vous, ô mon père !

— Je suis, comme tous les musulmans, dévoué à la personne et au caractère de notre Padischah... Mais, pour Dieu ! qu'il cesse de ne voir partout que des conspirateurs... Il n'est pas bon, disent les *Roumis*, de trop par-

ler de cordes dans la maison d'un pendu, ajouta un peu narquoisement le vieux savant.

— Ainsi, si je vous comprends bien... malgré l'allusion que vous venez de faire... notre bien-aimé souverain, peut compter sur votre loyalisme et votre dévouement ?

— Dans tout ce qui est conforme à la loi, à la justice, à la vérité et à la miséricorde.

— Voilà plus d'une réticence à l'obéissance parfaite que nous devons tous au Commandeur des croyants, seul juge suprême de ce qui est et de ce qui doit être !

Omer Haleby voyait bien où voulait en venir le colonel. Il sentait combien était brûlant le terrain sur lequel son adversaire cherchait à l'entraîner. Ce que ce dernier voulait, se dessinait trop pour que le doute fût permis... il fallait rompre les chiens en portant la conversation sur un sujet moins dangereux.

Le retour d'Héléna, vint, à point, favoriser la tactique du khôdja, en coupant le cercle intellectuel dans lequel il se sentait de plus en plus enserré par l'habileté bien connue de Djélalédin bey.

— Daignez agréer ces rafraîchissements et

cette tasse de café, dit Héléna en posant un nouveau plateau sur une petite table carrée, qu'elle plaça près du colonel.

— Merci, répondit celui-ci, je prendrai seulement un verre d'eau fraîche.

— A votre aise, Excellence. Vous êtes ici chez vous, faites donc suivant votre bon plaisir, dit l'Arménienne, en s'inclinant, autant pour faire acte de déférence vis-à-vis d'un aide de camp de Sa Majesté, que pour cacher l'éclat fiévreux de ses yeux, rendus encore plus fulgurants par l'extrême pâleur mate du visage.

— Eh bien! puisque je suis ici chez moi, s'empressa de dire Djélalédin bey, en donnant immédiatement une véritable valeur à cette simple formule de politesse orientale, l'équivalent de l'offre courtoise que l'Espagnol vous fait de la chose ou de l'objet dont vous célébrez les louanges devant lui... puisque je suis ici chez moi, je te demanderai de répondre franchement aux questions que je vais te poser.

— Je suis tout à votre service.

— Assieds-toi donc et causons... aussi bien,

suis-je heureux d'avoir comme témoin l'illustre savant, dont le dévouement à notre victorieux Padischah est aussi grand que l'est sa science.

Sur un coup d'œil du khôdja, Héléna prit un siège et se plaça de l'autre côté de la petite table carrée, faisant ainsi face à ses deux visiteurs.

— Tu es veuve et tu as accouché peu de temps après le décès de ton mari?

— Oui, Excellence.

— Aucun accident n'est arrivé à ton enfant?

— Aucun.

— Il n'a jamais été malade?

— Jamais... jusqu'à ce jour.

— Et dans ce moment-ci?

— Il est un peu souffrant... Mais le khôdja Omer Haleby, à qui Dieu accorde toutes ses bénédictions! m'a affirmé tout à l'heure que ce ne serait rien.

— C'est donc comme médecin que vous êtes ici? demanda l'officier en s'adressant au vieux savant.

— Oui et non, se hâta de répondre celui-ci. J'étais venu pour voir une des femmes de

Fouas pacha, assez gravement malade, et comme la nuit venait, que je me sentais fatigué, car à mon âge on ne peut impunément faire de longues courses en voiture, je me suis rappelé que je n'avais pas vu la femme de mon vieil ami, feu Churki, à qui Dieu fasse miséricorde! depuis la naissance de son enfant et je suis venu lui demander l'hospitalité pour cette nuit...

— Et... interrompit Djélalédin bey, en voyant que le khôdja paraissait hésiter.

— Et... Il s'est trouvé, précisément, que l'enfant étant fatigué, par une dentition trop énergique, Héléna m'a prié de l'examiner.

Comme il avait peu dormi depuis quarante-huit heures, j'ai calmé ses larmes et provoqué un sommeil qui durera jusqu'après le lever du soleil...

A cette heure-là, l'enfant ne souffrira plus... et sera guéri, s'il plaît à Dieu.

— Alors, vous allez passer la nuit ici? demanda l'officier, avec une rapide nuance de mécontentement.

— Sans doute, intervint Héléna, le père est trop fatigué et la soirée trop avancée pour que

je le laisse regagner l'embarcadère, traverser le Bosphore et rentrer dans sa demeure à une heure où il ne trouverait plus ni voiture ni chevaux.

— Qu'à cela ne tienne, s'écria Djélalédin bey, je serai trop heureux de mettre à la disposition de notre père un bon cheval et mon caïque.

— Merci, ô mon fils, mais à mon âge, et avec la faiblesse qui est en moi depuis quelque temps, on ne chevauche pas à ces heures-ci.

— Comme il vous plaira, ô mon père, mais j'eusse été heureux de vous rendre service.

— Je considère l'intention autant que le fait, et vous en remercie bien sincèrement.

Voyant que le vieillard ne céderait pas, le colonel changea de tactique et reprit son interrogatoire avec plus de brusquerie.

— Il résulte de ce que tu m'as dit, que tout a été normal dans l'existence de ton enfant ? dit-il à l'Arménienne.

— Tout, Excellence... Mais, ne serai-je pas trop indiscrète, en vous priant de me faire connaître les motifs qui vous ont amené chez moi

et qui vous font me poser toutes ces questions... Pardonnez-moi... je ne suis qu'une pauvre femme, bien ignorante, et je me demande, depuis que vous êtes là, ce qui me vaut l'honneur de votre présence?

— Rien de plus simple... répondit résolument le chef si redouté du cabinet secret de Sa Majesté, des personnes,... de très mauvaises langues, j'aime à le croire, prétendent que cet enfant n'est pas à toi.

— Qu'il n'est pas à moi, grand Dieu! Et qui ose soutenir un tel mensonge?

— Ceci, je n'ai pas à te le dire... Il me suffira, je pense, de t'affirmer qu'il en est ainsi.

Et fixant attentivement Héléna avec un grand point d'interrogation dans le regard, il ajouta sèchement :

— Depuis la naissance de ton enfant, t'es-tu séparée de lui?

— Jamais.

— Es-tu certaine que pendant une de tes absences, personne ne s'est introduit chez toi, à ton insu?

— Absolument certaine, mon seigneur.

— Ainsi, cet enfant est bien à toi?... Et tu

ne crois pas qu'une substitution ait pu s'accomplir?

— Une substitution?... Je ne comprends pas.

— Je vais mieux m'expliquer. Crois-tu qu'il n'aurait pas été possible que quelqu'un ait pris ton enfant... ton garçon... car c'est bien un garçon, n'est-ce pas?

— Oui, Excellence, interrompit fébrilement la pauvre Héléna, dont l'émotion débordait malgré elle...

— Et l'ait remplacé par un autre enfant? Ceci pendant une de tes absences et sans que tu le saches? continua le colonel.

— Croyez-vous donc que l'on puisse ainsi tromper l'œil d'une mère?... Pensez-vous que, si une semblable chose s'était passée, je ne m'en serais pas aperçue?... Non, non, Excellence... Cet enfant est bien à moi ; c'est bien mon garçon, mon fils bien-aimé, la chair de ma chair et l'os de mes os.

— Tu m'attesterais sur la Panaghia la scrupuleuse vérité de ce que tu me dis?

Chrétienne et croyante comme elle l'était, Héléna eut une lueur d'hésitation. Cette lueur, pour si rapide qu'elle eût été, n'échappa point

au regard investigateur de celui qui l'interrogeait.

— Pourquoi ne le ferai-je pas? répondit-elle, espérant par cette interrogation se dispenser de commettre ce qu'elle considérait comme un parjure.

— Eh bien! jure donc sur la Panaghia que tout ce que tu viens de me dire est la vérité?

Omer Haleby qui s'était également aperçu de l'hésitation existant chez son hôtesse, dirigea sur elle les énergiques effluves de son regard et lui commanda, mentalement, de répondre sans trouble.

Celle-ci, soit ardent désir de sauver à tout prix son Azis bien-aimé, soit qu'elle ait subi l'action hypnotisante du vieux savant, étendit la main sur l'icone greco-russe placée contre le mur, au-dessus du canapé, et s'écria :

— Je... Je jure que ce que je viens de vous dire est la vérité.

— C'est bien, femme... Mais pourquoi as-tu paru hésiter à me faire ce serment pourtant si naturel?

— Je n'ai pas hésité, seigneur, mais tout ce que vous me demandez, tout ce que vous

me dites me paraît tellement étrange, que je sens mon esprit se troubler malgré moi.

— Allons, je ne prolongerai pas plus longuement mon interrogatoire et ma présence ici... Mais je suis chargé de faire un rapport sur cet enfant et je désire le voir avant de me retirer.

Ici, Héléna lança un regard angoissé au khôdja ; ce regard, dans sa rapide expression, disait éloquemment toute la terreur et l'effroi qui étaient en son âme.

Celui-ci y répondit par un coup d'œil protecteur et rassurant ; puis, sentant qu'il était urgent d'intervenir avec toute l'autorité de son caractère, il dit :

— Rien ne serait plus facile, en un tout autre moment, que de te donner l'étrange satisfaction que tu demandes ; mais, ainsi qu'on te l'a dit, l'enfant dort et l'éveiller serait dangereux pour sa santé.

— Qu'est-il besoin de l'éveiller ? Ne puis-je le voir couché ? Ou sa mère ne peut-elle aller le prendre et me l'apporter sans troubler son sommeil ? répondit Djélalédin bey, en s'adressant directement à l'interrupteur.

— Cela est impossible !

— Voilà un mot qui est de trop, khôdja !... Il n'y a pas d'impossibilité quand il s'agit d'un ordre du Sultan.

— Si le maître était ici, consentirait-il à assumer la responsabilité d'une action pouvant altérer profondément la santé d'une pauvre créature ?

— Le Sultan ferait ce que lui dicterait sa haute raison... Moi, je n'ai pas à discuter : j'ai à obéir à son ordre, comme vous devez le faire vous-même, sous peine de vous voir traiter en révolté.

En disant ces mots, le colonel se leva.

Comprenant qu'il n'y avait plus à tergiverser ; qu'il fallait obéir, sous peine de passer pour des réfractaires et encourir les terribles conséquences du mécontentement du chef de la police secrète, Omer Haleby, se levant également, dit à Héléna :

— Allons, femme, il faut nous incliner devant les ordres de son Excellence.

Va prendre ton enfant..... en évitant de le réveiller ;... enveloppe-le bien,... et viens le montrer à sa seigneurie.

En parlant ainsi,le khôdja avait fixé la pauvre Héléna et donné à sa voix une singulière intonation.

L'Arménienne, hésitante malgré ce qu'avait dit le khôdja, ne put s'empêcher de murmurer, en regardant tristement l'officier.

— Mais c'est une cruauté que vous m'obligez à commettre ?... Je vous demande un peu, me faire réveiller ce pauvre chéri dans un tel moment, acheva-t-elle, en grommelant.

— Va, femme, hâte-toi, ajouta avec énergie le khôdja.

— C'est bien, père, j'y vais... mais vous me promettez qu'il n'arrivera rien de fâcheux à mon enfant ?

— Sois en paix ! répondit celui-ci.

A peine la nourrice était-elle sortie du salon, qu'Omer Haleby, posant sa main sur l'épaule du colonel, lui dit, en dardant ses regards dans les siens :

— Qu'est-ce que cette histoire de substitution d'enfant?

— Un faux rapport comme il en existe tant.

— Et c'est pour cela, que notre puissant maître vous a envoyé ici?

— Pas pour autre chose.

— Cet enfant, qu'en ferez-vous? demanda le vieux savant en retirant sa main.

— Ma foi... j'aime autant vous dire toute la vérité, prononça lentement Djélalédin bey, j'ai ordre de m'emparer de l'enfant et de le porter au Palais.

— Au Palais? Et pour quoi faire, par Allah?

— Pour satisfaire un caprice du maître, qui, j'ignore dans quel but, veut absolument le voir.

— Et après... Cet enfant sera-t-il rendu à sa mère ?

— Khôdja, vous m'en demandez trop... Mes ordres ne vont pas au delà de ce que je viens de vous dire.

— Alors, si, dans un but purement humanitaire, je m'opposais à l'enlèvement de cet enfant, emploieriez-vous la force, ô Djélalédin ! pour exécuter votre mission?

— Comment pouvez-vous me parler ainsi, ô mon père! Ne suis-je pas soldat, et mon premier devoir n'est-il pas l'obéissance?

— C'est bien! Je n'ai plus rien à dire... Que la volonté d'Allah s'accomplisse!

A ce moment, Héléna entra, portant précieusement le petit Azis, qu'enveloppait complètement un épais châle de cachemire.

— Oh ! oh ! murmura le colonel en indiquant le châle qui couvrait l'enfant, pour une modeste lingère, tu as là un bien beau châle... Sur ma tête, les fils de pachas n'en ont pas de plus riche.

— Ce châle n'est pas à moi, s'empressa de répondre l'Arménienne, comprenant trop tard l'imprudence qu'elle venait de commettre en entourant son nourrisson avec le riche cadeau offert par la kadine. Il m'a été donné en garantie par une de mes clientes.

— Ah !... murmura Djélalédin bey, en écartant doucement les langes qui entouraient l'enfant, pour mieux en distinguer les traits.

Une minute s'écoula, pleine d'anxiété pour Héléna, et peut-être pour le khôdja.

L'officier semblait avoir mis toute son âme et toute sa force de pénétration dans les grands yeux que lui avait donnés la nature.

Ces yeux, tour à tour rieurs, caressants, enjôleurs, perdus dans le vague ou fulgurants comme l'éclair, terribles alors comme ceux

des grands fauves, avaient, en regardant l'enfant, une telle expression de volonté investigatrice, que la pauvre nourrice se sentit tressaillir jusqu'au fond de ses moelles.

Il est probable que la physionomie de l'enfant ne rappelait rien au chef du cabinet d'Yildiz, ou, s'il en était autrement, que des raisons d'une haute importance devaient le porter à cacher ses impressions, car il haussa les épaules et resta quelques secondes dans l'immobilité de l'homme dont l'esprit hésite à prendre un parti.

— Eh bien! fit le khôdja en mettant un terme au silence qui régnait dans la pièce, que décidez-vous, Excellence?

— L'accomplissement de mon devoir.

Et, faisant deux pas vers la porte, le colonel appela deux de ses hommes.

— Qu'un de vous prenne cet enfant et le porte avec le plus grand soin dans le coupé.

Puis, s'adressant à Héléna :

— Toi, ne crains rien, je te ramènerai...

Il n'acheva pas; il lui parut, soudain, que toute la pièce et son mobilier tournaient autour de lui.... Ses jambes chancelèrent; il lui

sembla que son cerveau venait de recevoir un choc violent, allant de bas en haut, comparable à celui qui résulte d'une forte lame venant se briser au pied du rocher, qu'elle ébranle dans sa base, en le recouvrant des mille éclats de sa violence de projection subitement brisée.

Djélalédin bey trébucha et n'eut que le temps de saisir, instinctivement, le bras du fauteuil, dans lequel il s'affaissa lourdement, comme une masse inerte.

Chose étrange, les deux agents, qui avaient pénétré dans le salon à l'appel de leur chef, semblèrent avoir éprouvé le même choc, car tous deux se laissèrent choir sur le sol, en portant vivement les mains à leur tête.

Que s'était-il donc passé?

Une chose des plus simples, mais pouvant paraître surnaturelle pour ceux qui ne sont pas initiés aux terribles secrets que possèdent certains khôdjas orientaux.

A l'instant précis où le chef de la police secrète avait appelé deux de ses hommes par leur nom, le vieux savant s'était subitement reculé de quelques pas, et avait entraîné Hé-

léna et l'enfant dans cette sorte de retraite.

Ceci fait, il avait dit rapidement à la nourrice de s'envelopper la face, ainsi que celle de l'enfant, avec un foulard étrangement parfumé qu'il lui avait tendu; puis, se couvrant lui-même la bouche et les fosses nasales avec un semblable foulard, il avait pris dans la poche de son gilet trois globules, ayant la forme et la dimension de ces grosses billes en agate dont se servent les enfants dans leurs jeux.

Ces trois globules, jetés avec force aux pieds de Djélalédin bey et de ses deux agents, s'étaient brisés avec un bruit sourd... et avaient laissé échapper le gaz particulier qu'ils contenaient.

Ce gaz, en se projetant du côté des trois hommes, leur avait produit, instantanément, les effets asphyxiants qui résulteraient de la décharge d'une puissante dose d'acide carbonique.

Bien entendu, tout cela s'était passé en moins d'une minute.

— Sauve-toi... dit le khôdja en poussant Héléna, toujours isolée par son foulard, passe par la petite porte de ton jardin; prends au

plus tôt une voiture et fais-toi conduire à l'embarcadère de Haïdar pacha... tu trouveras là des caïques pour traverser le Bosphore.

Va, ma fille, et que Dieu te protège!

Mais souviens-toi qu'il faut à tout prix, tu entends, à tout prix, sauver l'enfant qui t'a été confié par Fatmé Chefikeh.

— Soyez tranquille, père, on ne me l'arrachera qu'avec ma vie.

Héléna sortit, portant avec tendresse son précieux fardeau, qu'elle serrait, avec une sauvage énergie, contre sa poitrine.

Au moment où elle allait franchir la porte, faisant communiquer le fond du couloir avec le jardin, elle se heurta au troisième agent qui, inquiet de ne plus rien entendre, se disposait à glisser un regard furtif vers le salon.

Sans se rendre compte de ce qui s'était passé, notre homme comprit que l'Arménienne allait se sauver et, plus brusque que la pensée, il la saisit par l'épaule, la forçant brutalement à se retourner.

— Où vas-tu donc ainsi avec cet enfant? lui demanda-t-il sévèrement.

— Laisse-moi, répondit-elle, en cherchant à se soustraire à la poigne qui s'était appesantie sur elle.

— Ni toi, ni cet enfant ne devaient sortir sans l'ordre de mon supérieur.

— A moi!... Au secours! cria Héléna en se débattant et en cherchant à se dégager des deux mains qui s'étaient abattues sur elle.

— Tais-toi! chienne de chrétienne! tais-toi... ou je t'étrangle!

— A moi! Au secours! au sec...

Elle n'acheva pas.

L'agent venait de lui appliquer brusquement une main sur la bouche et, de l'autre, cherchait à s'emparer de l'enfant.

Au même instant, rapide comme la foudre qui sillonne le noir de la nuit de son éclair aveuglant, une lame brilla devant les yeux affolés d'Héléna et disparut dans le sein gauche du policier.

Celui-ci, poussant un cri suprême, lâcha Héléna et l'enfant et s'affaissa sur le sol, en portant une de ses mains au long poignard qui était resté dans sa gaîne humaine.

Instinctivement, cette main, déjà crispée,

arracha le poignard et le jeta contre le mur.

Aussitôt un flot de sang jaillit de l'horrible blessure; une écume sanguinolente frangea les lèvres du malheureux ; son corps éprouva trois rapides et fulgurantes convulsions... puis il se détendit; et resta là, comme une chose inerte, dont la vie s'est à tout jamais retirée.

Héléna n'était pas encore revenue de la violente émotion qui s'était emparée d'elle, et sa respiration commençait à peine à reprendre son libre cours, quand elle aperçut le serviteur d'Omer Haleby essuyant à une des basques de la capote de l'agent le poignard encore chaud et humide du sang de sa victime.

En même temps le khôdja arrivait, attiré par le cri poussé par l'agent et par le bruit de sa chute.

En voyant ce dernier ainsi traité, il tança vertement le tcherkesse auquel il reprocha d'avoir répandu du sang inutilement.

— Qu'avais-tu besoin d'un coup de poignard ? Avec ta force herculéenne ?... Ne pouvais-tu pas l'assommer en partie d'un coup de poing sur le crâne ?

— Excusez-moi, maître, répondit celui-ci en remettant froidement son poignard dans sa riche gaîne de velours et d'argent, j'ai cru qu'il allait étrangler la dame et j'ai bondi sur lui, sans plus réfléchir.

— Dis-tu bien vrai ? demanda sévèrement le maître en faisant peser ses regards sur ceux de son serviteur.

— Je... Eh bien ! non, maître !... la vérité, c'est que j'ai eu dans le temps une discussion avec cet homme, un renégat de notre tribu, et je m'étais promis à la première occasion de lui payer sa trahison avec du sang.

Aujourd'hui, c'est Allah qui l'a placé sous ma main.

— Hélas ! murmura en lui-même le vieux savant, l'espèce humaine ne changera donc jamais : indulgente pour elle-même, sera-t-elle toujours sans pitié pour les autres ?

O Dieu ! ajouta-t-il en levant les yeux, quand donc permettras-tu que tous les hommes soient éclairés pour être bons et miséricordieux ?

Puis, s'adressant à son serviteur, il lui dit :

— Je te pardonne à cause de ta franchise. Mais ne recommence plus à verser le sang, comme le font les bêtes féroces, si tu ne veux pas qu'à mon tour je sois inexorable !... Quand Dieu a mis dans un homme une force telle que celle que tu as, c'est pour qu'il s'en serve pour le bien... pour le bien seulement... sans esprit de haine ou de vengeance.

Se tournant alors vers Héléna, plus pâle que la neige immaculée qui tombe du ciel, il lui fit respirer les sels d'un flacon de cristal, et lui dit :

— Pars, maintenant, sans aucune crainte,... mon serviteur t'accompagnera jusqu'à Haïdar pacha... Quand il t'aura embarquée dans un bon caïque, il reviendra me rejoindre.

— Mais, vous père, allez-vous donc rester ici ? Au milieu de ces misérables ?... Près de ce cadavre ?

— Ne t'inquiète pas de moi, ô femme ! J'ai maintenant œuvre de miséricorde et de médecin à accomplir.

Et comme l'enfant pleurait, cachant sa blonde tête séraphique sur le sein d'Héléna, il lui retourna le visage, le baisa sur le front et,

lui appliquant ses deux pouces à la racine du nez, lui dit :

— Dors, mon enfant, dors en paix... Que la grâce et la puissance d'Allah soient sur toi et veillent sur tes jours !

CHAPITRE VI

DU MARIAGE DE MARIAM ET DE CE QUI S'EN SUIVIT

Plusieurs semaines se sont écoulées.

Le ramazan ou ramadan s'est terminé par la cérémonie si connue du Baïram ou baisement de la botte et des pans de la redingote du Sultan.

Encore une fois, Constantinople s'est livrée à une orgie étincelante de lumières, de feux d'artifice et de gueuletonnages.

Les tapis sacrés et les riches présents de Sa Majesté ottomane sont partis pour la Mecque avec la grande et célèbre caravane.

Comme d'habitude, de nombreux mariages se sont célébrés entre pèlerins et pèleri-

nes en vue et pour la durée du voyage sacré.

Maintenant la vie turco-levantine a repris sa marche ordinaire.

Arméniens et Grecs continuent à exploiter les Turcs; et ceux-ci persistent à se laisser exploiter par indifférence, par mollesse et par le dégoût que leur inspirent les questions commerciales, industrielles et économiques.

Ils se savent volés, mais ils se contentent de se venger par le profond mépris qu'ils professent pour ces chrétiens orientaux, qu'ils ont traités en esclaves et dont ils se croient toujours les maîtres par droit de conquête.

Pendant ces semaines, bien des événements d'une importance relative se sont produits.

Nos braves mendiants, la poche assez bien garnie, se permettent des journées de farniente et de doux repos sur les bords européens et asiatiques du Bosphore.

Ceux qui appartiennent à l'Islamisme, se livrent béatement au kief le plus décidé.

Les Grecs, les Arméniens et les Levantins cultivent avec amour les chansons de leur pays, le raki ou mastic, les petits poissons secs des îles de l'Archipel, le vin rosé de Chio, les

pistaches de l'Asie, les oranges de Syrie, les crevettes de Smyrne et tous ces mille riens que l'on mange et que l'on boit pendant et en dehors des repas levantins.

Le roi des mendiants, le brave et honnête Hadji Houglou, après avoir réglé les comptes de la corporation avec notre plus brave et plus honnête banquier : le sieur Joachim Dicran, se prépare à aller jouir béatement de sa villégiature habituelle.

Quant au respectable Démétri Papadapoulo, il vient de faire sa première sortie, boitant davantage, mais avec la satisfaction de remplacer ses deux mauvaises jambes par une paire de bonnes et solides béquilles.

Il n'est pas jusqu'à notre protégé français, le brave cafedji, Ali ben Mohamed, qui, satisfait des recettes procurées par le ramazan, ne songe au plaisir qu'il aura sous peu en quittant Constantinople, pour revoir sa blanche ville d'Alger, la bien gardée.

Si maintenant nos lecteurs sont curieux de savoir ce qui s'est passé dans la demeure d'Héléna Churki, après les événements que nous avons racontés dans notre précédent

chapitre, nous leur dirons qu'Ahmed Djélalédin bey, après avoir repris connaissance, grâce aux bons soins de notre ami le khôdja, eut avec ce dernier un très long entretien, d'où il résulta un rapport à Yildiz annonçant au maître de l'Empire Ottoman qu'Héléna Churki avait quitté Constantinople, sans qu'il fût possible de connaître la direction qu'elle avait prise.

Quant au pauvre agent, dont la poitrine avait fait si malencontreusement connaissance avec le poignard du serviteur d'Omer Haleby, il fut enterré dans le jardin d'Héléna Churki, sans autre oraison funèbre que le bruit de la pelle et de la pioche maniées par ses deux ex-collègues, transformés en fossoyeurs pour la circonstance.

Depuis cette nuit mémorable, la petite maison de la rue de Tchamlidja est restée déserte, portes et fenêtres hermétiquement fermées, et nul pas profanateur n'est venu troubler le dernier sommeil de l'infortuné policier.

Enfin ! Avec la vie constantinopolitaine, les intrigues politiques, sociales, financières et amoureuses s'élancent à nouveau à la con-

quête de la fortune, de la position en viéeet de la femme aimée.

Pendant que toutes ces choses, qui, en somme, constituent la vie vécue, se déroulaient autour de nos principaux personnages, un événement des plus importants dans l'existence des jeunes filles se préparait chez la hanoum sanglante :

Le mariage de la belle et charmante Mariam allait avoir lieu à la grande satisfaction des braves et honnêtes chiens du quartier, chez lesquels le souvenir de la bombance du repas des fiançailles était d'autant plus vivace que bien des journées de maigre et d'abstinence l'avaient suivi.

C'est donc à nouveau chez l'héroïne de ce récit que nous allons conduire nos lecteurs.

La maison de Fatmé Chefikeh, ne présentait pas ce jour-là l'aspect mouvementé et joyeux que nous lui avons vu lors du repas des fiançailles.

Seuls, les chiens, attirés par leur flair, formaient la haie, sous le haut commandement de leur *Capitan pacha*.

De nos braves mendiants, point de trace.

Il semblait, en vérité, qu'une atmosphère de vague tristesse régnait sur cette demeure, jadis si gaie et si animée.

Ce jour-là, la porte avait été fermée aux consultantes et aux visiteuses babillardes de la sage-femme.

Dès la veille, l'ordre avait été donné, formel et absolu, de ne laisser pénétrer au logis que les invités.

A l'heure où nous sommes arrivés, c'est-à-dire à quatre heures à la franque, cinq personnages sont réunis dans le petit salon où, pour la première fois, nous avons vu Mariam faire à sa mère le récit émouvant de son sauvetage par Djélalédin.

Ces cinq personnages sont :

Fatmé Chefikeh, Mariam, Aïcha, l'aimable et douce femme du khôdja, la kadine Marguerite et la brave Héléna Churki, vêtue en turque asiatique, c'est-à-dire de l'ancien costume national, mille fois plus pittoresque et charmant que les costumes européens dont s'affublent, si maladroitement, par passion du progrès européen, les turques constantinopolitaines.

Les cinq femmes sont assises négligemment autour d'un large guéridon viennois, sur lequel la jeune servante que nous connaissons a servi un thé franco-levantin.

Elles causent d'une partie des événements que nous connaissons.

La kadine Marguerite, plus mélancolique que d'habitude, des perles humides dans les yeux, parle du cher prisonnier d'Etat et de la suppression de la pension à laquelle elle avait pourtant des droits imprescriptibles.

Elle a congédié tout ce qu'elle a pu de sa maison ; mais beaucoup de ses servantes et de ses serviteurs ont refusé de la quitter, préférant la servir pour rien que d'abandonner une maîtresse si bonne, si digne de respect et de dévouement.

De ses aides de camp, un seul lui est resté :

C'est le fiancé, l'époux de Mariam.

Celle-ci, tout heureuse qu'elle soit dans son âme, subit l'influence de la tristesse qui domine, malgré tout, l'esprit des amies ainsi réunies.

Aïcha, toujours bonne, toujours douce et affectueuse, cherche à faire reluire l'espérance

dans ces cœurs éprouvés et angoissés ; initiée maintenant au secret de la naissance de son nourrisson, mais encore mal remise des terribles émotions qu'elle a ressenties, Héléna Churki voit toujours devant elle la sanglante scène du meurtre.

Quant à notre héroïne, elle est, comme d'habitude, hautaine, mélancolique et préoccupée, mais toujours bienveillante.

Ses beaux yeux se perdent facilement dans le vague des horizons lointains.

Elle est heureuse et triste en même temps. Heureuse de l'union qui va s'accomplir ; heureuse à la pensée que sa fille, quoi qu'il arrive, aura pour compagnon de route terrestre un cœur chevaleresque et dévoué, une âme aimante et loyale ; triste, parce qu'elle songe au passé, et que ce passé lui montre un avenir hanté par plus d'un remords et plus d'une tristesse !

Mais au fond de son âme se trouve comme une angoisse qu'elle ne peut définir et dont elle cherche en vain à saisir la cause.

— Vous aurez pour vous soutenir, chère maîtresse, disait-elle à la kadine, au moment

12

où nous reprenons le cours de notre récit, le cœur et la bourse de vos servantes et de vos amis.

Vous avez bien fait de refuser l'existence qui vous était offerte à Yildiz... la femme du sultan Mourad doit rester libre et indépendante.

— Je vous en prie, ma chère Fatmé, laissez de côté ces expressions de servantes et de serviteurs. Je ne veux voir que des amis en vous tous et chez le petit nombre des personnes restées fidèles à mon bien-aimé maître, à mon cher époux.

Il n'y a d'esclaves, de servantes et de serviteurs que pour ceux qui sont riches et au pouvoir ; or, me voici pauvre, et sous le coup de persécutions que nul ne peut encore prévoir.

Que Dieu daigne me conserver mon fils et son père... Qu'il permette que nous soyons tous réunis ici ou à l'étranger... Voilà maintenant mon seul souhait !

La puissance n'est rien pour moi ;...... les honneurs me tentent encore moins, car ils ne donnent ni la paix, ni le bonheur. La seule

chose que je réclame, c'est la possibilité de vivre avec les miens, comme la plus humble des familles de l'Empire ottoman.

— Dieu vous écoutera, chère maîtresse, dit la bonne Aïcha.

— Hélas ! puisse-t-il vous entendre toutes... Mais, ne causons plus de ces choses... Oublions-les pour ne penser qu'à notre chère et bonne Mariam.

— Pourquoi ne penser qu'à moi, ô notre dame ! Croyez-vous que mon cœur ne ressente pas le contre-coup de tout ce qu'éprouvent les vôtres ?

— Si, ma chère enfant, répondit la kadine, en se levant pour presser la gracieuse fiancée sur sa poitrine, mais c'est un grand jour pour toi aujourd'hui, et nous ne devons pas l'attrister en étalant nos peines et nos chagrins.

— Que penserait donc de moi Djélalédin, lui qui vous est si dévoué, si je ne participais pas à vos douleurs ?

— Il penserait, comme nous, ma chère enfant, que tu es une brave et honnête fille..... bien digne du plus grand des dévouements ;

mais qu'il faut consacrer cette journée au plaisir de vous voir unis, car vous êtes bien dignes l'un de l'autre.

Et caressant les blonds cheveux de Mariam de sa douce main, elle ajouta :

— Aime-le bien, mon enfant ; sois pour lui une douce et fidèle compagne... Qu'il puisse toujours trouver près de toi, surtout dans les jours sombres de la vie, ces douces consolations et ces affectueux encouragements, qui sont au cœur meurtri et fatigué ce que les baumes sont aux blessures.

Sois toujours pour lui l'amie qui soutient par les caresses de son âme, par l'énergie de sa vaillance et par la douceur et la droiture de son dévouement.

Fais, ma chère Mariam, qu'il n'y ait entre vous ni esclave, ni maître. Soyez deux êtres n'en formant qu'un par l'union de leur âme, tout en ayant chacun sa sphère d'action particulière.

— Merci, chère maîtresse, pour toutes les bonnes et sages paroles que vous venez de prononcer... s'écria Fatmé, profondément émue par l'accent plein de tendresse que la ka-

dine avait mis dans ses maternels conseils.

— Ne trouvez-vous pas que notre cher khôdja tarde bien à venir? interrompit Héléna, dont l'émotion était visible.

— En effet! dit la kadine en reprenant sa place, après avoir reçu les deux bons et tendres baisers dans lesquels Mariam avait mis le meilleur de son cœur.

— Ne soyez pas étonnées de son retard, intervint Aïcha, il s'est enfermé hier soir dans son cabinet pour travailler à une chose mystérieuse, et je crois bien qu'il y a passé une grande partie de la nuit... Mais, tenez.... il arrive... je le sens et le vois gravir la petite rue qu'il prend pour venir ici...

Il sera là dans moins de dix minutes.

— Comment, tu sens et vois à cette distance? dit en souriant la kadine.

— Certainement, maîtresse.

— Il exerce donc un grand pouvoir sur toi, ce terrible khôdja?

— Sans doute... Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Il est si bon, si juste et si puissant... Ainsi, tenez, quand il est dans son cabinet, ou dans son sélamlik, il n'a qu'à pen-

ser à moi pour que je comprenne ce qu'il me veut et l'exécute immédiatement.

— Il t'endort donc?

— M'endormir ?... Je ne le sais... en tout cas, je ne m'en suis jamais aperçue, fit naïvement la bonne Aïcha.

Les minutes, indiquées par la voyante inconsciente d'Omer Haleby, n'avaient pas fini de s'égrener dans le passé de l'existence que l'esclave de Fatmé annonçait l'arrivée du khôdja.

— Ne vous l'avais-je pas dit? s'écria triomphalement Aïcha.

— En effet, dit en souriant la kadine.

— Et moi ne vous avais-je pas affirmé qu'Aïcha était une véritable sorcière? fit en riant l'aimable Mariam.

Et poussant celle-ci, elle ajouta, en riant encore plus fort :

— Mets vite ton yachmak....Voilà ton terrible seigneur.

— Folle, répondit joyeusement Aïcha. Est-ce que je suis une étrangère pour mettre mon yachmak quand mon mari arrive... C'est à toi qu'incombe ce devoir, puisque te voilà à moitié musulmane par ton mariage.

Mariam allait répondre quand le khôdja fit son entrée.

Notre ami apparut, le visage moins soucieux que d'habitude.

Un paternel et bon sourire éclairait heureusement sa belle tête de penseur; ses yeux avaient une expression qui les illuminait encore plus ardemment que d'habitude.

— Que la bénédiction d'Allah soit sur vous toutes! dit-il en s'avançant vers la kadine, à laquelle il prit la main qu'il appuya sur son front pendant qu'elle lui disait en souriant :

— Bonjour, méchant homme!

— Bonjour monsieur le retardataire, s'écria Aïcha, en tendant son front que le khôdja baisa affectueusement.

— Mais, voyez donc Aïcha! éclata joyeusement Mariam, ne dirait-on pas qu'elle veut accaparer notre bon ami pour elle seule?... Eh bien! et nous? Est-ce-que nous n'aurons pas droit aussi à ses caresses?

Et repoussant gaiement Aïcha, elle saisit le manteau du vieux savant, qu'elle porta respectueusement à ses lèvres, malgré le mouvement

que celui-ci avait fait pour empêcher ce signe de respect, prodigué par les Orientales aux savants et aux grands personnages.

— Que le bonheur soit sur toi, ma fille, et que ton union soit toujours prospère et heureuse ! murmura Omer Haleby en prenant la tête de la jeune fille et en y déposant un baiser patriarcal.

Dégagé de Mariam et de Aïcha, il s'approcha de Fatmé et d'Héléna auxquelles il serra affectueusement les mains.

— Et Djélalédin ?... n'est-il pas encore là ?... Je n'ai vu dans le sélamlik que votre prêtre et un des imans de Sainte-Sophie.

— Djélalédin va venir, père... Il était ici il y a une heure, quand il s'est rappelé qu'il avait oublié quelque chose.

— Hum ! hum ! fit le khôdja, en souriant, je n'aime pas ces fiancés qui quittent leur femme, en une telle journée... A moins... ajouta-t-il malicieusement, que ce soit pour leur faire... une heureuse surprise.

— Précisément, père ! s'écria d'une voix vibrante le bel officier, en entrant brusquement dans le petit salon.

— Bonjour, mon fils..... qu'Allah veille sur toi et te protège !

— Bonjour, père..... Merci. Que la bénédiction d'Allah soit toujours sur vos œuvres et sur votre personne !

S'adressant alors à Mariam, le commandant, tirant de sa poche un écrin en cuir de Russie, en sortit un très beau bracelet en or massif, sans aucune pierrerie, mais dans l'intérieur duquel étaient gravés, en lettres diamantées, ces mots :

Hommage à ma seule et unique femme !

A ma bien-aimée Mariam !

18 zilcadé ou mois du repos, année 1307.

— Voici, ô la bien-aimée de mon cœur ! la réalisation de ma promesse. En te donnant ce bracelet, c'est mon cœur même que je prie notre ami Omer Haleby d'attacher à ton poignet....... Il sera, ainsi, le témoin solennel de mes serments.

Tendant alors le bijou au vieux savant, il le pria de le mettre au bras de Mariam ; ce que celui-ci exécuta, avec la bienveillante gravité qu'il apportait dans l'accomplissement de tout ce qu'il faisait.

— Voilà donc la cause de ton absence et de ta préoccupation ? demanda Fatmé en prenant les deux mains de son gendre, qu'elle serra avec effusion.

— Oui, chère mère. Le joaillier m'avait promis d'apporter son travail avant deux heures........ Ne le voyant pas venir, j'ai eu peur qu'il ne tînt pas sa parole et je suis allé chez lui.

— Eh bien ! khôdja, accuserez-vous encore mon cher maître d'indifférence ? disait Mariam avec un ravissant sourire espiègle, pendant qu'Omer Haleby lui attachait son bracelet.

— Ce sont mes « hum ! hum ! » qui me valent ce reproche, n'est-ce pas ? Méchante espiègle !

— Tout juste !

— Eh bien ! embrasse-moi bien fort, si tu veux que je te pardonne.

— Volontiers ! dit en souriant Mariam en s'exécutant.

Décidément la tristesse qui avait paru régner dans l'atmosphère du logis de la hanoum sanglante se dissolvaits ous la bienfaisante influence de Mariam et de son fiancé.

L'idylle dominait les graves préoccupations de nos principaux personnages.

Les premières lueurs du printemps repoussaient, dans les limbes du passé, les froidures de l'hiver. Radieuse,dans ses espérances de bonheur, la griserie de la jeunesse faisait taire les soucis angoissés du présent.

Nos deux amoureux ne parlaient plus ; mais que de choses ils se disaient avec leurs doux regards !

— Excusez-moi, dit à ce moment Fatmé ; je vais aller voir si tout est prêt pour la cérémonie et faire mes dernières recommandations.

— Faites, lui dit la kadine à qui Fatmé s'était plus particulièrement adressée.

Leur mère sortie, nos amoureux, se réfugiant sur un des coins du sopha, reprirent la conversation interrompue par l'absence de Djélalédin.

Pendant que nos deux heureux augmentent leurs félicités présentes par les rêves ensoleillés de leurs cerveaux surexcités, la kadine cause sérieusement avec le khôdja.

Voici ce qu'ils disent :

— Tu as fait ce dont je t'ai prié ?

— Oui, madame.

— Et le résultat ?

— Le voilà en toute sincérité :

J'ai consulté pour vous tout ce que la science divinatoire m'a enseigné et révélé.

J'ai contrôlé chacun des résultats par les procédés les plus rationnels et les plus véridiques.

Je me suis adressé aux quatre éléments ; j'ai fait jouer, sous leur influence directe, les plaques de la haute science des anciens sages...... puis, j'ai eu recours à la voyance humaine : à ce monde du cerveau qui porte en lui les germes, les traces et les frissonnements de tout ce qui a été, de tout ce qui est et de tout ce qui sera......

Partout le résultat a été identique....

— Achève, intervint la kadine en voyant l'hésitation du narrateur.

— Eh bien! madame, il faudra encore de longues années, pour que sonne l'heure de la délivrance de notre maître... D'ici là, bien des événements se produiront :

Le pays se démembrera de plus en plus, et les étrangers en convoiteront les débris ;

La justice, le droit et l'ordre seront la proie du plus riche, ou du plus offrant;

Le peuple commencera alors à gravir le calvaire de la misère et de la souffrance.

Plus d'un malheureux sera forcé pour vivre de disputer sa nourriture aux chiens de nos rues.

Le glorieux drapeau de nos pères sera forcé de s'incliner devant les loques de princes naguère esclaves de l'empire.

Il n'y aura de luxe et de bien-être que pour les créatures de l'usurpateur.

Les Ottomans arriveront à ne plus être maîtres que de nom; ils n'auront plus ni navires ni soldats.... en réalité, le pays appartiendra aux étrangers..... et l'Angleterre, toujours néfaste pour nous, se préparera, d'abord dans l'ombre, puis ouvertement, à s'emparer des plus beaux fleurons de notre couronne.

Notre crédit perdu ; notre vieille réputation d'honnêteté en dérive, il ne nous restera plus pour nous sauver qu'à imiter les janissaires dans leur révolte : à *renverser notre marmite.*

Alors, dans un jour de suprême colère, dans un jour où il lui sera impossible de digérer

sa honte, où, las des accusations de barbarie que les étrangers formuleront contre lui, préférant mourir d'un seul coup qu'à petit feu, le peuple, fatigué de tant de hontes et de misères, se précipitera, comme une terrible avalanche, sur le château fort de l'usurpateur et de ses créatures, qu'il détruira et dispersera dans les eaux du Bosphore, ainsi que peut le faire un grand et terrible vent des feuilles mortes qu'il trouve sur son passage,

A cette époque seulement, l'étoile de notre véritable Padischah s'élèvera sur le noir de l'horizon pour briller d'un éclat supérieur.

Il trouvera son pays sans flotte, sans marin, sans armée, sans argent, sans crédit ; en proie à mille révolutions ; inondé du sang de ses plus fidèles sujets ; dans un désordre inexprimable,... au sein de l'anarchie la plus épouvantable.

Pour tout relever, pour reconstituer, pour ramener l'indépendance dans nos foyers, la liberté dans nos cités et la gloire sous nos étendards ; pour chasser l'étranger de nos possessions, rendre le bien-être à son peuple, notre pauvre maître n'aura que sa haute

intelligence, raffinée par vingt années de captivité........

Je me trompe, ajouta le vieux prophète d'une voix frémissante, les regards plongés droit devant lui, *dans le devenir des choses*........ Je me trompe, car il aura en lui et sur lui la puissance qui les contient toutes ; la force qui brise tous les obstacles, l'intelligence qui dissout tous les malentendus, la lumière qui dissipe toutes les ténèbres, le chant qui adoucit toutes les angoisses...... il aura pour lui le Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui ne veut pas qu'avec la chute de Constantinople et de l'Empire, s'effondrent la puissance et la croyance musulmane.

Il aura aussi pour lui, les conseils et la sagesse du disciple de Jésus qui doit venir de l'Ouest, pour soutenir celui dont il aura pris la défense au jour terrible de l'abandon, de la défaillance et de l'emprisonnement.

— Et mon fils ? demanda anxieusement la kadine, que les paroles inspirées du prophète avaient plongée dans un état de trouble facile à comprendre par nos lecteurs.

— Ton fils vivra.

— Régnera-t-il ?

— Oui... Parce qu'alors la loi de succession sera pour l'Empire ce qu'elle est pour l'Egypte.

— Et ces jours de sang, de honte, et de réhabilitation, quand viendront-ils ?

— Pas avant les années 1313-1314.

C'est ce cycle, c'est la fin de cette année 1314, qui a été fixée par la fatalité pour être la conclusion d'un règne et le commencement d'un autre.

— Et d'ici là ?

— D'ici là, ô femme ! Il faut attendre, souffrir, pleurer et prier !

— Ainsi, nul ne pourra accélérer les choses ?

— Non !...

— Rien ne pourra briser la captivité de mon maître ?

— Rien ! Il faut qu'il souffre, et que, pour tout le monde, il continue à être fou !...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la kadine, dont l'esprit, presque affolé, cherchait à lutter encore contre les paroles du khôdja.

— Tout est prêt : on n'attend plus que vous, mes enfants, s'écria la hanoum sanglante, en apparaissant subitement.

— Nous voici, mère, s'écrièrent spontanément nos amoureux en se levant.

— Dépêche-toi, mets ton yachmak ! cria Mariam à Aïcha.

— Aïcha restera avec notre maîtresse, objecta Fatmé.

— Non, non, fit celle-ci, laissez-moi seule ; je ne veux pas priver ma gentille Mariam du plaisir d'avoir son amie près d'elle... N'est-ce pas, khôdja ? dit-elle en se tournant vers notre vieil ami.

— Qu'il soit fait ainsi que vous le désirez. répondit celui-ci en s'inclinant.

— Vite, vite ! fit Mariam, en enveloppant la tête d'Aïcha dans son yachmak.

— Folle, tu m'étouffes... tu m'étouffes ! dit gaiement celle-ci en se débattant.

— Eh bien ! Mariam. Est-ce ainsi que tu es sérieuse ? s'écria Fatmé en cherchant, en vain, à imprimer un accent de sévérité à sa voix.

— Pardonne-moi, mère... je suis à toi.

Prenant sa fille par la taille, Fatmé fit son entrée dans le grand salon suivie du khôdja, de Djélalédin et d'Aïcha.

La kadine Marguerite restait seule, ainsi qu'elle l'avait demandé.

Mariam portait, avec peut-être plus de grâce et de distinction, la toilette que nous lui avons vue le jour de ses fiançailles; quant à Djélalédin, il était vêtu de son éclatant uniforme, avec cette différence, qu'il avait des gants blancs glacés et de fines bottines vernies, d'où étaient bannis les éperons, à la place des gants de daim et des bottes à l'écuyère réglementaires.

De leurs physionomies, nous ne dirons rien.

L'extrême joie et l'extrême douleur n'ont pas encore de termes suffisants pour être dépeints.

Les sensations paradisiaques ou infernales se vivent en une seconde, mais ne peuvent se traduire de même.

Dans le grand salon ou sélamlik, le prêtre arménien, maintenant revêtu de ses ornements sacerdotaux, attendait, entouré de ses vicaires, les nouveaux mariés.

Gravement assis sur le sopha, l'iman et les quelques invités de Fatmé, achevaient leurs tasses de café et leurs cigarettes.

Lorsque Fatmé, Mariam, Djélalédin et leur

suite pénétrèrent dans la salle, le prêtre se leva, et après avoir tracé sur lui-même le signe de la croix avec son pouce, le répéta dans l'air, devant les jeunes époux.

Ceux-ci s'étant approchés, il leur demanda, suivant le rituel arménien, s'ils consentaient mutuellement à s'unir par les liens du mariage.

Sur la réponse affirmative des jeunes gens, il prit les deux bagues qu'un des vicaires portait sur un petit plateau d'argent, en passa une à l'annulaire de Mariam et l'autre à celui de Djélalédin.

Pendant cette courte cérémonie, l'iman prononçait les prières du soir et préludait, sans en avoir conscience, à cette alliance de l'Islamisme et du Christianisme, qu'un de nos orateurs, des plus autorisés, prêche en ce moment en Algérie et en Tunisie[1].

La cérémonie religieuse terminée; les jeunes époux ayant été suffisamment parfumés par l'odeur de l'encens s'échappant de l'encensoir que dirigeait sur eux un des vicaires, Fatmé, désireuse de ne pas prolonger la céré-

1. Ces pages ont été écrites en septembre 1895.

monië chrétienne dans l'accomplissement de son méticuleux rituel, annonça que le repas attendait les nouveaux mariés et les invités.

Ceci dit, elle glissa délicatement dans la main du prêtre le montant de la cérémonie; alors que Djélalédin déposait également son cadeau dans les mains de l'iman et des vicaires.

On passa dans la salle à manger que nous connaissons, et l'on se mit à table : les deux époux présidant, ayant, à leur droite, Fatmé; à leur gauche, le khôdja, et devant eux, les prêtres qui, en un tour de main, s'étaient débarrassés de leurs vêtements sacerdotaux.

Aïcha, dès la cérémonie terminée, s'était retirée avec trois autres dames turques dans le petit salon où attendat la kadine.

Là, les yachmaks tombèrent, et quatre paires de lèvres charmantes, laissant apercevoir de superbes râteliers, pour lesquels dame nature n'avait pas eu besoin de recourir à l'art dentaire, laissèrent, toutes en même temps, échapper les joyeuses paroles ayant pour but d'expliquer à la kadine ce qui venait de se passer.

Aïcha, en particulier, ne tarissait pas

d'éloges sur la beauté de la longue barbe du prêtre, sur l'éclat de ses habits sacerdotaux et sur la façon dont il avait uni les jeunes époux.

— Quel malheur ! conclut-elle, que je ne sois pas arménienne... J'aurais eu une cérémonie aussi belle, quand le khôdja a bien voulu me prendre pour femme !

Pendant que nos quatre turques babillaient comme des oiseaux en liberté : l'une vantant la beauté virile et gracieuse de l'époux ; l'autre, s'extasiant sur la toilette européenne de Mariam ; une troisième, se récriant sur sa blonde chevelure, aux tons ensoleillés, qu'illuminait si superbement le diadème posé sur son front, la petite esclave préparait le couvert et commençait à apporter de nombreux plats, plus ou moins analogues à ceux que nous avons décrits dans le repas des fiançailles.

Tout en répondant par un mot aimable au babil des turques, la kadine Marguerite pensait encore aux singulières prophéties du khôdja.

Elle songeait, malgré elle, à ces longues an-

nées de souffrances qui allaient lui incomber.

Et sous le coup de cette hantise de son esprit, elle répondit évasivement, vaguement, aux questions indiscrètes, aux demandes puériles des trois jeunes femmes, qui eussent été probablement tout autres si elles avaient su devant quelle haute personnalité féminine elles se trouvaient.

Laissons nos cinq femmes faire plus ou moins honneur à leur copieux repas ; assaisonner chaque plat de leur rire argentin, courir d'un sujet à l'autre, bondir à travers les méandres de leur brillante imagination, faire plus de bruit à elles seules que n'en ferait un bataillon de la garde fêtant la diffa du Baïram, et revenons aux nouveaux mariés et à leurs invités.

Le champagne avait été servi dans des coupes de Bohême, et les convives allaient attaquer le pilaff traditionnel, quand l'esclave commis à la porte pénétra tout effaré dans la salle du banquet, annonçant que de nombreux agents de police avaient envahi la rue et paraissaient vouloir cerner la maison.

A cette nouvelle, Fatmé, sans paraître très

impressionnée, pria son gendre d'aller voir ce qui se passait.

Celui-ci se leva et sortit.

Si cette nouvelle avait paru faire peu d'effet sur Fatmé, il n'en avait pas été de même de ses convives.

Ceux-ci, sachant combien la liberté individuelle était devenue un vain mot sous ce règne plus qu'autoritaire, se regardèrent mutuellement et, sans s'être consultés, cessèrent de faire honneur au plantureux repas.

Seuls, le khôdja et l'iman continuèrent, comme si rien d'anormal ne se passait, à diriger le contenu de leur assiette dans leur excellent estomac.

Djélalédin revint, plus pâle qu'il ne l'était à sa sortie.

— Mère, dit-il à haute voix, vous êtes ici au milieu d'amis dévoués, prêts à tous les sacrifices pour votre salut. Je puis donc parler librement. Ainsi que vient de vous le dire votre gardien, la maison est cernée, réellement cernée, par une troupe d'agents, commandés par un chef dont je n'ai pu reconnaître les traits.

Dans ces conditions, j'estime qu'il n'y a pas à hésiter...... Il faut vite vous couvrir du féridjé et du yachmak d'une de vos femmes, et vous tenir prête à fuir par la petite porte qui se trouve au fond du jardin et donne sur la rue el Moudara.

— Moi, fuir ! s'écria Fatmé...... Pourquoi ? En quoi suis-je coupable ?

— Eh ! Qu'est-il besoin d'être coupable pour craindre d'être arrêté ?.... Peut-on compter sur quoi que ce soit sous un tel gouvernement ?

— Chut ! Vous oubliez, mon fils, que ce gouvernement a pour chef suprême notre glorieux Padischah, fit Fatmé en soulignant sa phrase d'un regard expressif.

— C'est juste, mais en parlant du gouvernement, je ne voulais pas faire allusion à notre glorieux maître, à qui Dieu accorde toutes les louanges !.... Mais, croyez-moi, chère mère, n'hésitez pas, préparez-vous à fuir.

— Non. Je ne fuirai pas. J'ai servi mon seigneur en fidèle et dévouée servante...... j'obéirai encore, quoi qu'il arrive, à ses ordres.

— Il a raison, Fatmé, s'écria le prêtre, sauvez-vous. La prudence n'est jamais un mal.

— Et vous, khôdja, que pensez-vous? demanda Fatmé.

— Moi, je pense.......... que nul ne peut aller contre sa destinée... Que vous restiez, que vous partiez, il n'en arrivera que ce qui est écrit...... Restez donc. Du reste, tenez, j'entends des bruits de pas...... il serait maintenant trop tard pour partir.

En effet, ces derniers mots étaient à peine prononcés, que la porte, s'ouvrant brusquement, laissa apercevoir un officier encadré par deux serviteurs de Fatmé, dont les regards, effarés et inquiets, auraient prêté à rire en toute autre circonstance.

L'officier, faisant quelques pas, s'arrêta net et, portant militairement le revers de sa main à son fez, demanda, après les salutations d'usage :

— Où est la hanoum, Fatmé Chefikeh ?

— C'est moi. Que me voulez-vous?... Depuis quand un officier, même du Palais, entre-t-il ainsi chez moi ?

— Depuis que cet officier a été chargé d'une mission, qu'il déplore, mais qu'il est forcé d'exécuter.

— Une mission! Un ordre! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie, madame, que j'ai ordre de vous arrêter et de vous conduire au palais d'Yildiz.

— Au Palais même ?

— Oui, madame.

— Qu'avait donc besoin notre maître de m'envoyer ainsi quérir? Ne pouvait-il pas, comme il l'a fait si souvent, à toutes les heures et par tous les temps, m'adresser un de ses messagers ou un de ses tufekdjis ?

— Je ne puis vous répondre. Je suis chargé de vous conduire sous bonne escorte au Palais...... Le reste ne me regarde pas.

— C'est bien.... dit Fatmé en se levant, donnez-moi dix minutes pour passer dans ma chambre mettre un autre vêtement et je suis à vous.

— Malheureusement, j'ai l'ordre formel de ne pas vous quitter un instant et de ne vous perdre de vue sous aucun prétexte.

— Même, si je vous donne ma parole d'être à vous dans quelques minutes ?

— Oui, madame...... Il faut me suivre telle

que vous êtes ; tout ce que je puis vous accorder, c'est d'envoyer chercher votre manteau et ce dont vous pouvez avoir besoin.

— Et si je me portais garant de l'obéissance de ma belle-mère ? s'écria Djélalédin, vibrant d'indignation.

— Mes ordres sont formels, mon commandant, répondit l'officier, en saluant courtoisement son supérieur.

— Mais cet ordre est inique ? inexécutable dans ce détail odieux ?

— Mon commandant, vous oubliez que cet ordre est un iradé impérial et que nous sommes soldats avant d'être hommes !... Si vous étiez à ma place, je suis convaincu que vous exécuteriez votre mandat comme je le fais moi-même.

Voyant la tournure que prenaient les choses, le khôdja se leva et faisant deux pas au devant de l'officier s'écria :

— Osman bey, tu me dois la vie de ta femme et celle de ton enfant... Un jour que tu me parlais de ta reconnaissance, je te dis que, lorsque le moment serait venu, je la mettrais peut-être à l'épreuve... Ce moment

est venu : Au nom de Dieu et de la dette que tu as à me payer, je te prie d'accorder à mon amie Fatmé ce qu'elle te demande.

Tous, ici présents, nous nous portons garants pour elle... et te jurons de garder le silence sur la façon dont tu auras exécuté l'ordre rigoureux de ton maître.

A ces paroles, prononcées avec une véritable grandeur, l'officier, qui ne paraissait pas encore avoir vu Omer Haleby, se précipita vers lui, le salua très respectueusement et, lui baisant un pan de son manteau, lui dit :

— Qu'il soit fait ainsi que l'exige ta volonté, ô mon père...

Je ne demanderai qu'une chose, c'est que mon supérieur, le commandant Djélalédin, veuille bien oublier la faiblesse que je mets dans l'exécution de ma mission.

— Non seulement, je l'oublierai; mais je vous en garderai encore une reconnaissance personnelle.

— Merci, mon commandant.

Et se tournant vers Fatmé, qui tenait embrassée sa fille, dont l'émotion faisait peine à voir, il ajouta :

— Vous êtes libre, madame !... Je vous attendrai ici.

Fatmé se retira immédiatement en compagnie de Mariam, et se dirigea vers le petit salon où étaient réunies la kadine et les quatre turques.

Après avoir demandé à ses invitées si rien ne leur manquait et si elles étaient satisfaites du service, elle se pencha vers la kadine et lui murmura tout bas :

— Suivez-moi dans ma chambre à coucher.

Parvenue dans ce lieu sacré, où aucun homme ne doit pénétrer, suivant la loi musulmane, s'il n'est l'époux, le père ou le frère de la femme, Fatmé se laissa tomber dans un fauteuil, prit entre ses mains la tête de sa fille, dont le premier mouvement avait été de s'agenouiller devant elle, et, après l'avoir longuement et follement embrassée, lui dit :

— Ne crains rien, ma fille... le Sultan veut probablement m'effrayer pour obtenir de moi la vérité sur l'accouchement de notre chère et bonne kadine; je parviendrai à me soustraire

à son pouvoir, comme je suis parvenue jusqu'à ce jour à détourner une partie de ses soupçons...

Si pourtant il m'arrivait malheur, souviens-toi que je saurais toujours garder notre secret et rester digne de cette réhabilitation morale dont tu as été, ma chère Mariam, la cause première... Maintenant, écoute-moi bien, mon enfant : si dans huit jours je ne suis pas revenue, si je ne t'ai pas fait parvenir de mes nouvelles, tu prendras tout ce qu'il y a ici d'or et de papier-monnaie, et, prétextant une promenade sur le Bosphore, tu t'embarqueras avec Djélalédin sur un des paquebots russes ou français faisant escale à Odessa.

De cette ville, vous vous rendrez à Budapest, où vous retirerez de la banque autrichienne la fortune que j'y ai déposée progressivement depuis de longues années.

Là, dans cette ville hongroise, vous attendrez encore pendant six mois soit de mes nouvelles, soit des nouvelles de notre ami Omer Haleby.

Il faudra partir en prenant bien garde d'éveiller les soupçons de la police; servez-vous

dans ce but de la bonne Aïcha, à qui, au moment de votre départ, vous remettrez les clés de la maison.

Guidée par son mari, à qui j'ai confié mes projets, comme au seul homme ayant toute ma confiance, elle congédiera les gens de notre maison et réglera nos petites affaires personnelles.

Tiens, voici la clé du coffre dans lequel se trouvent l'argent et les papiers que vous aurez à emporter.

Il est également un objet dont tu ne devras jamais te dessaisir quoi qu'il arrive : cet objet, c'est la canne que je porte au cours de mes visites...

Cette phrase était à peine achevée, que la kadine et Héléna Churki apparaissaient, chacune par une porte : l'une se rendant à l'appel de Fatmé ; l'autre ayant quitté la table, tout affolée, pour venir embrasser sa vieille amie et prendre ses ordres.

En les voyant entrer, Fatmé, qui pressait sa fille sur son cœur, fit signe à la kadine de venir près d'elle.

Se dégageant alors de l'étreinte de Mariam,

elle dit, rapidement, avec des sanglots étouffés dans la voix :

— On vient m'arrêter par ordre de notre Padischah...

Comme la kadine allait s'écrier, elle continua précipitamment :

— Ne dites rien, madame... Rassurez-vous. Ma sécurité tient à la vôtre... et jamais, jamais, quoi qu'il arrive, je ne révélerai notre secret; si ma captivité se change en prison éternelle, si l'on m'envoie dans les pays d'où l'on ne revient pas, je recommanderai à votre cœur et ma fille et son mari.

Quant à vous, madame, ne craignez pas de mettre toute votre confiance dans notre brave ami le khôdja : il sera pour vous plus qu'un serviteur et un père : il sera l'homme dont la vue est juste, les conseils toujours prudents et le dévouement au-dessus de toute expression.

— Pour ce qui te concerne, ma pauvre Héléna, je n'ai qu'un mot à te dire : obéis au khôdja, comme à moi-même. S'il m'arrive malheur, c'est lui qui veillera sur l'enfant dont tu connais maintenant la noble origine.

Tu auras aussi à faire ce que te dira madame, car elle est, autant que le khôdja, chargée de veiller sur l'avenir de l'enfant qui doit encore rester ton fils pour tout le monde.

Et portant rapidement son mouchoir à ses yeux, la sage-femme sanglante, dont les regards, disait-on, n'avaient jamais eu de larmes, dont le cœur était plus dur que les marbres de la Marmara, s'écria :

— En attendant que le maître ait décidé de mon sort, je vous confie ma fille. Restez toutes deux près d'elle... Consolez-la, fortifiez-la dans sa détresse... Qu'elle trouve en vous les consolations que mérite l'injuste malheur qui la frappe, et qui la frappe, ajouta-t-elle, au moment où son âme devrait être tout au bonheur et à l'amour !

— Mais tout cela est impossible ! s'écria la kadine dont les beaux yeux bleus se remplissaient de larmes. Abdul a une trop grande confiance en toi, tu lui as rendu trop de services, tu lui es encore trop nécessaire pour qu'il puisse se passer de toi.

— Hélas ! ma chère maîtresse, si vous connaissiez comme moi cette nature soupçon-

neuse, égoïste, vindicative, qui ne rêve que complots et attentats à sa personne, dont le fanatisme est aussi grand que la pusillanimité, vous ne parleriez pas ainsi.

Du reste... Je me suis aperçue depuis plus d'un mois combien sa méfiance était éveillée à mon égard.

A certaines phrases, à certains regards, parfois aigus et tranchants comme l'acier, j'ai compris qu'il n'avait plus en moi la confiance du passé.

Evidemment, quelqu'un nous a trahies, quelqu'un a parlé... Qu'a-t-il dit ?... Jusqu'à quel point le maître est-il au courant de ce qui s'est passé ? Voilà ce que j'ignore encore ! Voilà ce que je cherche à savoir...

Le tufekdji ou Firouz agha a-t-il pu dire quelque chose avant de mourir ? Ce sont là autant de questions qui se heurtent dans mon cerveau, sans que je puisse leur trouver une solution rationnelle.

Encore un mot :

Je désire que la soirée se continue comme si rien ne m'était arrivé ; il est inutile que les trois dames turques qui sont avec vous,

chère maîtresse, soient mises au courant de mon arrestation.

Je donnerai du reste des ordres avant de partir pour que mon personnel se conduise comme si j'étais là... au besoin, s'il le faut absolument, on dira que j'ai été appelée au Palais pour une chose urgente.

Et maintenant, laissez-moi... Le temps s'écoule et je ne veux pas faire attendre l'exécuteur des ordres de sa glorieuse et magnanime Majesté, acheva Fatmé avec une mordante raillerie dans la voix.

Alors, ce furent, chez Mariam, chez Héléna et même chez la kadine une véritable explosion de larmes et de sanglots.

Mariam, éplorée, ne cessait d'embrasser sa mère, alors que la kadine et Héléna usaient de tous les mots de consolation et d'espérance que pouvait leur dicter leur cœur.

Enfin ! la hanoum sanglante, se dégageant des bras de sa fille, porta une dernière fois son mouchoir à ses yeux, et essuyant deux grosses larmes qui perlaient au bord de ses longs cils, s'écria :

— Adieu ! si ce n'est pas au revoir.

N'oubliez pas mes recommandations et comptez sur mon dévouement, comme je compte sur le vôtre.

Et, grave et hautaine, portant la tête haute, faisant disparaître à force de volonté les traces des violentes émotions qu'elle venait d'éprouver, Fatmé, après avoir déposé un suprême baiser sur le front de son enfant, sortit de la chambre, pour rejoindre ses convives et l'officier qui devait la conduire à Yildiz.

La kadine, après avoir également embrassé tendrement Mariam, se rendit dans le petit salon, accompagnée d'Héléna, qu'elle avait jugé prudent de ne pas laisser retourner dans la salle à manger, où sa toilette, plus turque qu'européenne, ne pouvait qu'éveiller les soupçons de l'officier.

Demeurée seule, Mariam, qui avait cherché à cacher son profond désespoir pour ne pas augmenter celui de sa mère, se laissa tomber dans le fauteuil que celle-ci venait de quitter et s'abandonna, sans contrainte, aux agitations tumultueuses de son âme.

Le retour de Fatmé parmi ses convives,

dissipa le malaise angoissant qui existait parmi eux.

Elle apparaissait maintenant recouverte d'un féridjé analogue à celui que nous lui avons vu au début de ce récit, lorsqu'elle traversait le Bosphore pour aller exécuter l'ordre du despotique maître.

Mais le yachmak, qu'elle avait vivement appliqué, laissait son visage à découvert.

En entrant dans la salle à manger, elle tendit la main au khôdja, avec lequel elle échangea un rapide et significatif regard, serra également la main de tous ses convives et, prenant le bras de Djélalédin, elle lui dit, à haute voix :

— Accompagne-moi jusqu'au seuil de ma demeure.

Tu reviendras ensuite m'excuser près de mes hôtes, car je veux que pendant mon absence tout se passe ici comme si rien ne m'était arrivé.

Cet incident ne doit pas troubler davantage la satisfaction de nos invités et de nos amis.

Et se tournant vers l'officier que cette scène impressionnait malgré lui, elle ajouta :

— Mon officier, je vous remercie du court délai que vous m'avez accordé... Veuillez passer devant... nous vous suivons.

— Qu'Allah t'accompagne, ô ma fille ! Qu'il veille sur toi et te protège... Tes amis feront leur devoir... Femme, je te bénis !

Et debout, les mains étendues, le khôdja murmura des paroles inintelligibles pour tous ceux qui étaient là, mais qui furent probablement entendues de celui qui tient nos destinées entre ses mains, car, au même instant, la porte s'ouvrit et Ahmed Djélalédin bey apparut, encore essoufflé par la rapidité avec laquelle il avait gravi les marches de l'escalier.

— Iradé de Sa Majesté Impériale, dit-il en s'adressant à son subalterne et en embrassant toute la scène d'un seul regard.

Retournez avec vos hommes au conak de Béchiktache... Quant à vous, madame, il vous suffira de vous présenter demain au Palais, à l'heure habituelle de vos visites.

Notre glorieux maître, mieux éclairé... a renoncé aux ordres qu'il m'avait fait donner... Vous êtes libre !

L'officier se retira après avoir salué son supérieur et les personnes présentes.

Après son départ, Ahmed Djélalédin bey s'écria, en souriant et en s'adressant plus particulièrement à Fatmé :

— Maintenant que le représentant de Sa Majesté a exécuté son ordre, voulez-vous permettre au colonel Djélalédin bey de s'asseoir à votre table pour unir ses félicitations à celles de vos amis?

— De grand cœur, répondit la hanoum sanglante, encore sous le coup de la surprise que lui causait ce dénouement imprévu.

Alors, tendant la main à son cousin, qui s'était vivement approché, le chef du cabinet secret d'Yildiz lui dit :

— A aucun prix, je n'eusse voulu qu'une si belle soirée pour toi fût troublée par l'arrestation de ta belle-mère.

Si notre Padischah ne s'était pas rendu à mes explications et à ma prière, je lui eusse, séance tenante, offert ma démission.

— Amen ! fit le khôdja. . . . .

Il était écrit que Fatmé nous resterait et

que nous continuerions à faire honneur à son succulent repas.

Maintenant, va, femme, consoler ta fille et tes autres invitées !

CHAPITRE VII

DE L'UTILITÉ DU MOKA DANS LA POLITIQUE OTTOMANE

Ainsi qu'il en avait été convenu, Djélalédin occupait avec Mariam, maintenant sa femme, le petit appartement qui lui avait été préparé, momentanément, dans la vaste demeure de sa belle-mère.

La soirée, dont nous avons vu les différentes péripéties se dérouler sous nos yeux, s'était terminée assez tard, mais il avait été décidé que la kadine et Héléna resteraient chez Fatmé jusqu'au retour de celle-ci du palais d'Yildiz.

Quant au khôdja et à sa femme, ils s'étaient retirés bien après le départ des autres invités.

Nous ne parlerons pas de ce que fut pour Djélalédin et Mariam cette première nuit d'amour : ils s'aimaient ; ils avaient l'un pour l'autre un dévouement sans bornes et une tendresse infinie...... n'est-ce pas dire que leur félicité eût été parfaite, sans les tristes préoccupations qui hantaient leur esprit, en dépit des assurances que leur avait données Ahmed Djélalédin bey un peu avant son départ.

Comme s'il participait à la tristesse qui, malgré tout, pesait d'un poids écrasant sur la demeure de la sage-femme sanglante, le ciel était ce matin-là couvert d'épais et sombres nuages.

La journée s'annonçait pluvieuse et sombre.

Le vent, soufflant du nord-ouest, faisait rider les eaux du Bosphore, dont les petites lames commençaient à clapoter sinistrement sur les deux rives.

A dix heures du matin, Fatmé, levée depuis longtemps, donnait l'ordre d'atteler son coupé.

Nous ne surprendrons pas nos lecteurs en leur disant que notre héroïne avait passé la

nuit presque blanche, enveloppée dans un long manteau de fourrure.

Elle avait brûlé quelques-uns des papiers qui se trouvaient dans le coffre dont elle avait donné la clé à sa fille ; mis de l'ordre dans ses affaires d'intérieur et, quand le jour était venu, elle s'était allongée sur une sorte de chaise longue où, au lieu de dormir, elle avait fumé coup sur coup plusieurs cigarettes.

Elle ne devait être au Palais qu'à midi ; mais elle voulait passer chez le khôdja et s'arrêter chez deux clientes, dont les maisons étaient situées sur la route qu'elle prenait d'habitude pour aller à Yildiz.

Dès neuf heures, Djélalédin avait inspecté les environs, où il n'avait trouvé que les nombreux chiens des rues, encore joyeux de la bombance de la veille.

Avant le départ de Fatmé, une longue conversation avait eu lieu entre les principaux personnages de cette histoire. Revenant sur ses instructions de la veille, Fatmé, en vue d'une détention encore possible, renouvela toutes ses recommandations et acheva de donner à son gendre les instructions que lui

avaient dictées sa prudence et son esprit pratique.

Rassurée du côté des siens, notre héroïne embrassa longuement et tendrement, avec tout l'élan d'un cœur de mère dont l'amour maternel avait été l'unique passion, l'enfant à la fortune de laquelle elle avait tout sacrifié; et, serrant son gendre sur son cœur, donnant le reste de ses tendresses à la kadine et à Hélèna, elle quitta cette maison dans laquelle ses pressentiments lui disaient qu'elle ne reviendrait plus.

Son gendre avait offert de l'accompagner jusqu'à la porte du Palais, mais elle avait refusé, car elle comprenait, instinctivement, qu'il était inutile d'exposer ce dernier aux commentaires des nombreux espions du Palais.

N'était-il pas déjà suffisamment compromis par son dévouement à l'infortuné prisonnier d'Etat et à sa femme : la kadine Marguerite ?...

Le khôdja était dans le cabinet où nous l'avons vu endormir Mariam, quand son fidèle tcherkesse vint lui annoncer l'arrivée au haremlik de la sage-femme du Palais.

Interrompant le travail auquel il se livrait, Omer Haleby dit à son serviteur :

— Retourne au haremlik et fais dire à Aïcha de garder la hanoum près d'elle. J'y serai dans un instant.

Le serviteur parti, le khôdja écrivit rapidement quelques mots sur un morceau de parchemin avec une plume en roseau, paraissant ne pas encore avoir servi, et souffla en différentes fois sur les signes qu'il venait de tracer avec une encre d'un bleu turquoise.

Son opération terminée, il plia le parchemin en deux, l'introduisit dans un petit sachet de soie rose, serra le tout dans sa ceinture et, fermant la porte faisant communiquer son cabinet avec le sélamlik, disparut par la porte opposée, que cachait, ainsi que nous l'avons déjà dit, une large et épaisse portière en tapisserie.

En entrant dans le boudoir oriental, servant à Aïcha de pièce de réception, il trouva celle-ci assise près de Fatmé, sur le petit sopha où elle se tenait seule d'habitude.

— Sois comme toujours la bienvenue dans cette demeure ! dit-il à Fatmé en lui prenant

affectueusement les deux mains... Si tu avais tardé un peu plus à venir, j'aurais envoyé chez toi, car je ne voulais pas que tu partisses sans m'avoir vu.

— Tu vois que j'avais la même pensée, puisque je suis venue sans que nous ayons arrêté cette visite.

— Tout s'est bien passé chez toi après notre départ ?

— Oui.

— Ce matin, en sortant, tu n'as rien vu d'extraordinaire ?

— Non.

— Bien....... Ecoute; j'ai consulté pour toi le livre du destin, et ce livre m'a répondu que, dès le milieu du jour, tu marcherais dans le sentier de la mort...

— Hélas ! mon père ! interrompit Fatmé, ce que tu me dis là ne fait que de confirmer les pressentiments dont mon âme est accablée.

— Pourquoi m'interrompre ?..... Marcher dans le chemin de la mort, cela signifie, incontestablement, que tu vas à un danger..... un danger peut-être mortel; mais cela ne dit pas que ce danger amènera fatalement la mort.

Tu reviendras chez toi, près des tiens...... Reviendras-tu aujourd'hui, demain, après-demain? c'est ce que je ne puis préciser ; mais ce dont je suis certain, c'est que tu ne seras pas mise en prison et que tu reviendras pleine de vie. Or, le danger de mort commençant là-bas,.. te suivant en chemin, pour continuer chez toi, j'en ai conclu que, sous une forme ou sous une autre, tu emporterais la mort du lieu où tu vas... Eh bien! sous quelle forme peut-elle t'atteindre? Le cordon de soie n'est pas de mise ici.. La violence, quelle qu'elle soit, encore moins... Reste la tasse de café. Oui, la tasse de café, c'est là, ô ma fille! où réside le véritable danger.

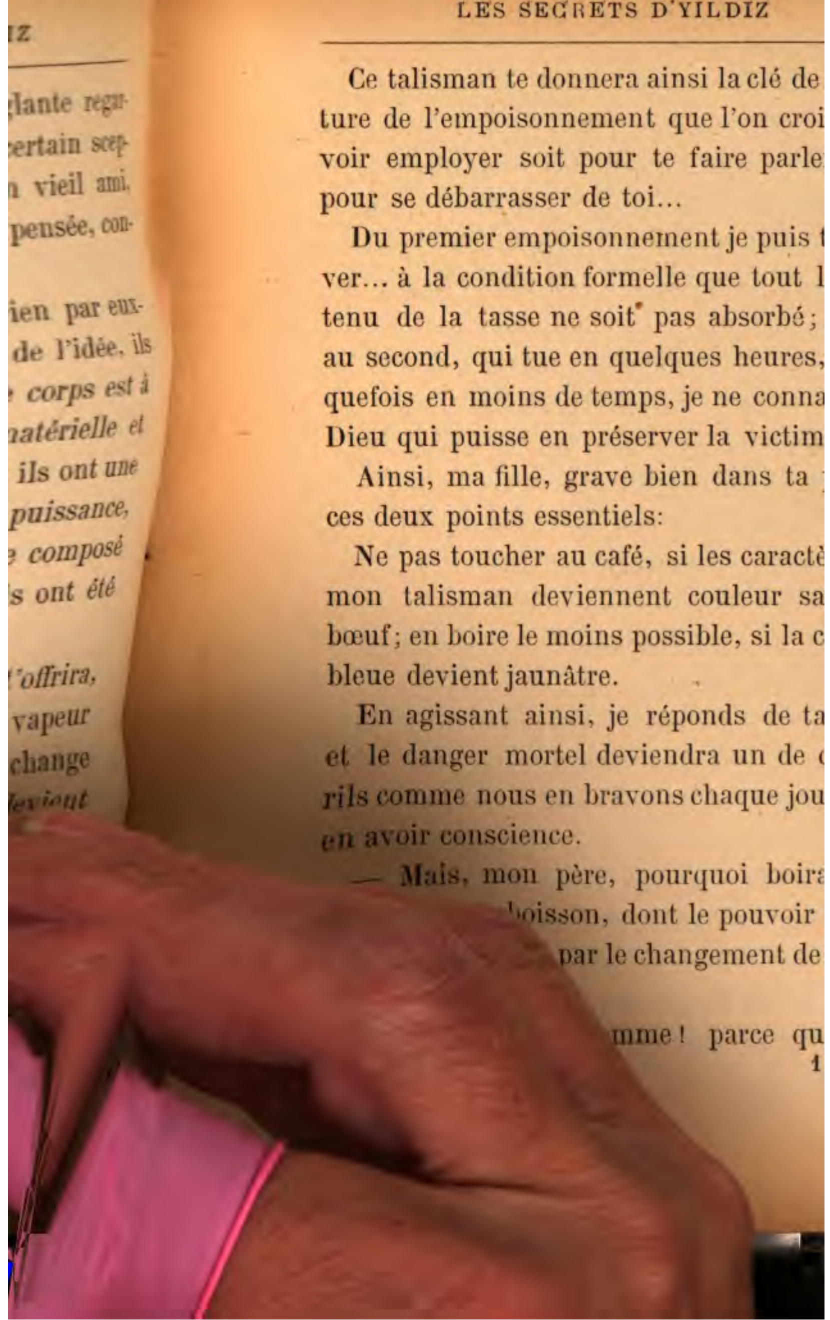
Pour le conjurer, voici un sachet contenant un parchemin sur lequel je viens de tracer les dessins que tu vois : ce parchemin est, en réalité, un porte-bonheur, car il doit te révéler, à l'instant même, la tentative d'empoisonnement.

En disant ces mots, le khôdja remit à Fatmé le morceau de parchemin, sur lequel nous lui avons vu tracer des lignes avec cette encre couleur turquoise.

Pendant que la hanoum sanglante regardait curieusement, non sans un certain scepticisme, les signes tracés par son vieil ami, celui-ci comme s'il eût lu dans sa pensée, continua :

— Certes, les signes ne sont rien par eux-mêmes ; mais, sous l'influence de l'idée, ils deviennent à la pensée ce que le corps est à l'esprit : c'est-à-dire, une force matérielle et véhiculaire. Ici, sur ce parchemin, ils ont une autre puissance organique... Cette puissance, c'est celle qui est contenue dans le composé chimique de l'encre avec laquelle ils ont été tracés.

Avant de prendre le café que l'on t'offrira, place le côté écrit du parchemin sur la vapeur de la tasse : si la couleur de l'encre ne change pas, bois sans crainte ; si la couleur devient jaunâtre, bois avec méfiance, et ne termine pas la tasse de café ; si tous ces caractères deviennent rouges comme du sang de bœuf, ne bois à aucun prix... A l'extrême rigueur, tu pourrais en prendre une gorgée ;... mais à la condition de ne pas l'avaler et de la rejeter le plus vivement possible...



lante regu-
ertain scep-
n vieil ami,
pensée, con-

ien par eux-
de l'idée, ils
corps est à
natérielle et
ils ont une
puissance,
composé
s ont été

t'offrira,
vapeur
change
levient

Ce talisman te donnera ainsi la clé de
ture de l'empoisonnement que l'on croi
voir employer soit pour te faire parle
pour se débarrasser de toi...

Du premier empoisonnement je puis
ver... à la condition formelle que tout l
tenu de la tasse ne soit pas absorbé ;
au second, qui tue en quelques heures,
quefois en moins de temps, je ne conna
Dieu qui puisse en préserver la victim

Ainsi, ma fille, grave bien dans ta
ces deux points essentiels:

Ne pas toucher au café, si les caractè
mon talisman deviennent couleur sa
bœuf; en boire le moins possible, si la c
bleue devient jaunâtre.

En agissant ainsi, je réponds de ta
et le danger mortel deviendra un de
rils comme nous en bravons chaque jou
en avoir conscience.

— Mais, mon père, pourquoi boira
boisson, dont le pouvoir
par le changement de

mme ! parce qu

peut-être bon de laisser croire pour ton salut et celui des tiens, que tu as bu le poison qui tue, lentement, mais inexorablement, et que seul, ici, j'ai le pouvoir d'annihiler... Si tu bois, on te croira perdue et on ne songera plus à te faire espionner... Me comprends-tu ?

— Oui, oui, père, s'écria Fatmé en tombant comme malgré elle aux genoux du khôdja... Je comprends, et je t'obéirai point par point... car je veux vivre encore pour mes enfants et pour être un jour le témoin vivant du *lionceau*, à la naissance duquel j'ai assisté.

— C'est bien, ma fille ! Je vois que tu m'as compris.... encore une dernière et importante recommandation.

Si je ne suis pas chez toi quand tu rentreras, tu m'enverras chercher sans perdre une seconde ; ne te trouble pas... ne perds pas la confiance que tu as toujours eue en moi. — Dieu aidant, le khôdja te sauvera !

Comme la servante préférée d'Aicha apportait le café et ses accessoires obligés, Omer Haleby prit le parchemin des mains de Fatmé, le passa sur la fumée du moka et lui fit voir

le résultat de son expérience : la couleur des caractères était intacte.

— Tu peux donc boire sans crainte, fit-il avec ce bon et patriarcal sourire qui donnait tant de prix à ses paroles, mais comme on ne saurait être trop prudent, que rien n'est insignifiant dans la partie que nous allons jouer, je vais, d'avance, te faire prendre quelques gouttes de mon contre-poison...

Et ce disant, il tira de la poche de son gilet un petit flacon en verre bleu foncé, bouché à l'émeri, l'ouvrit et, lentement, d'une main sûre, en laissa tomber trois gouttes dans la tasse que tenait Fatmé.

Au contact de ces trois gouttes, le liquide, encore fumant, sembla bouillonner ; mais ce phénomène fut rapide comme la pensée, et il aurait certainement échappé à des regards moins observateurs que ceux de la sage-femme.

— Bois, ô ma fille !... qu'Allah, le savant, le miséricordieux et le tout-puissant, continue à étendre sur nous sa haute et sainte protection !

Et maintenant, va, ô femme ! où le devoir t'appelle...

Moi, je vais à mes malades, à mes pauvres et à mes affligés.

A bientôt !

Et serrant affectueusement les mains de son amie, qu'il empêcha de se lever, mais dont il ne put éviter l'application des lèvres ardentes sur ses mains, il partit après avoir embrassé Aïcha sur le front.

Celle-ci qui, en femme bien élevée, sachant la déférence que l'on doit avoir pour son mari, avait gardé un profond silence pendant la scène que nous venons de décrire, se leva et, avec le respect joyeux qu'une lionne peut avoir pour son seigneur à la grosse tête [1] l'accompagna jusqu'au seuil de son boudoir.

En revenant, elle bondit plutôt qu'elle ne courut sur Fatmé et, lui posant ses bras autour du cou, lui murmura, dans une caresse :

— Aie confiance en mon doux seigneur, ô mon amie !

Et passant soudainement à un autre ordre

1. C'est ainsi que les Arabes désignent le lion adulte, à la longue et soyeuse crinière.

d'idées, suscité par le mot confiance, elle ajouta avec un naïf et charmant orgueil :

— Si tu savais comme il est savant ! Comme il est bon et juste ! et combien je bénis Dieu tous les jours d'avoir uni ma vie à la sienne.

— Oui, tu as raison, ma chère Aïcha, car le khôdja est plus qu'un savant : c'est un prophète, aux regards d'aigle, comme en ont eu nos pères.

Prie Dieu qu'il le laisse encore longtemps sur la terre pour ton bonheur, pour celui de tes amis et pour la consolation des malheureux !

— C'est ce que je fais tous les jours, ma chère Fatmé.

La conversation entre les deux femmes continua encore pendant quelques minutes, puis elles s'embrassèrent, se dirent au revoir, et Fatmé partit de cette maison, si hospitalière, pour se rendre où l'attendait sa destinée, destinée toujours implacable pour les aveugles et les passionnés, mais pouvant se modifier et en tous cas s'estomper devant la clairvoyance et la sagesse de ceux qui, suivant les paroles de l'Evangile, ont des oreilles pour entendre et des yeux pour voir.

Laissons la hanoum sanglante faire ses visites à ses deux clientes et précédons-la au Palais.

Conduisons nos lecteurs dans le splendide kiosque de la sultane validé, chef suprême du haremlik impérial.

Ce jour-là, la validé avait reçu l'auguste visite de son impérial nourrisson. De cette visite accomplie avec un peu moins de cérémonie que d'habitude, était résultée une longue conversation entre ces deux grandes puissances ottomane et musulmane qui s'appellent :

Le Sultan ;

La validé sultane.

Dans le courant de cette conversation, tenue avec le cérémonial dont on ne s'écarte au Palais que les jours de sanglante révolution, le nom de Fatmé avait été souvent prononcé, ainsi que celui d'une ikbal ou favorite, dont la haute influence commençait à baisser.

A ces deux noms avait été également mêlé celui de la kadine Marguerite.

Après le départ du Sultan, qui s'était opéré comme son arrivée, au milieu d'une charmante rangée de jeunes et belles *alaïkes* ou élèves,

représentant les types les plus remarquables des provinces européennes et asiatiques de l'Empire, la validé était restée seule, préoccupée et songeuse.

Sa rêverie se serait peut-être prolongée encore longtemps, car certains passages de la conversation impériale avaient évoqué dans son esprit le souvenir, déjà lointain, du jour où, après avoir donné naissance à un fils, aujourd'hui le sosie remarquable du maître, elle avait été appelée à partager son sein au profit du prince, délicat et faible, qui devait un jour régner sur ce vaste empire en décadence, donner à son fils le poste envié de maître de la garde-robe impériale, et, à elle, la simple et l'obscure, la plus haute dignité à laquelle puisse atteindre une musulmane :

La dignité de TATCH-UL-MESTOURAT ou *Couronne des têtes voilées.*

Et ici que nos lecteurs n'aillent pas s'en prendre à l'imagination de l'auteur, car la dignité de la sultane validé est telle, qu'il y a tout un cérémonial, aussi méticuleux que respectueux, pour les personnes qui sont appe-

lées à lui rendre hommage, sous une forme quelconque.

C'est ainsi que, nulle femme du haremlik, pas même la plus grande favorite du Sultan, n'oserait se présenter devant elle sans en avoir fait la demande.

De même, il n'est pas permis de s'asseoir en sa présence; il faut se tenir debout devant elle, les mains croisées sur la poitrine, la tête plus ou moins inclinée, et attendre qu'elle veuille bien vous interroger ou vous autoriser à parler. Chaque réponse doit être accompagnée d'une profonde révérence et des mots sacramentels : « Oui, notre dame » ou : « Non, notre dame ».

Enfin, nulle ne peut se présenter devant elle qu'en *antari* ou costume de cérémonie, équivalant à la toilette décolletée en usage dans les cours européennes.

Mais le prestige de la validé sultane n'existe pas seulement dans le ***Mabein***, ou maison particulière du Sultan, il existe dans tout le monde musulman. Quand elle sort, quand elle passe devant un poste elle a droit aux honneurs que l'on n'accorde qu'aux têtes couronnées.

La rêverie de la validé sultane se serait donc prolongée encore longtemps, si une des kalfas, ou maîtresses de sa *daïra* ou cour, n'était venue lui annoncer la présence de la *hasnadar ousta,* la grande maîtresse du trésor et intendante générale du harem, qu'elle avait fait demander un peu avant l'arrivée du Maître des maîtres, du Seigneur des seigneurs, l'empereur et roi de toute la terre, le glorieux Sultan régnant, dont les lieutenants gouvernent les villes de Paris, de Berlin, de Vienne, de Rome, de Londres et autres lieux [1].

— Qu'elle entre, dit nonchalamment la validé sultane.

Aussitôt, comme sur une scène admirablement machinée, apparut, dans le cérémonial dont nous venons de parler, la seconde puissance de ce monde féminin, aux manifestations régies par la plus méticuleuse des étiquettes.

Debout, les bras croisés, la tête un peu inclinée, la *hasnadar ousta* attendait.

— Comment se porte la douzième ikbal-favorite ?

1. Absolument historique.

— Elle est dans le même état, notre dame.

— Fatmé n'est pas encore arrivée?

— Non, notre dame.

— Dès, qu'elle arrivera, elle sera conduite près de votre personne et vous lui transmettrez les ordres que je vous ai donnés... N'oubliez pas qu'il est écrit que cette *ikbal* ne doit pas enfanter.

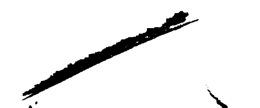
Quand la doctoresse aura accompli son devoir, vous lui ferez donner les présents qui lui sont destinés et l'interrogerez sur tout ce qui a trait à cet accouchement mystérieux de la kadine Marguerite.

Si ses réponses ne vous paraissent pas dans le droit chemin...... si elles confirment nos soupçons et si l'infidèle continue à ne pas vouloir dire la vérité sur ce secret, qui touche à la sécurité de l'Etat, vous lui ferez prendre le café que votre troisième esclave aura préparé.

— Et, si elle avoue ? interrogea anxieusement la *husnadar ousta.*

— Si elle avoue, ce sera une raison de plus pour lui faire prendre le café.

De deux choses l'une : ou elle est coupable



d'un crime d'Etat, ou elle est coupable d'un mauvais service;

D'une manière comme d'une autre il faut que sa langue, sa tête et son cœur se taisent à tout jamais...........

Allez !... tel est le bon plaisir et l'ordre de notre glorieux Padischah.

— Il sera fait suivant vos ordres sacrés, ô notre dame, dit la *hasnadur ousta*, en se retirant à reculons, les bras toujours croisés, la tête un peu plus inclinée.

Quelques minutes plus tard, la sage-femme sanglante pénétrait au Palais par la porte *Coltouk Kapou.*

Dès qu'elle eut traversé la première enceinte, elle rencontra un *tufekdji* de service, qui la conduisit jusqu'au poste réservé aux eunuques de la daïra de la *hasnadar ousta.*

Là, le tufekdji se retira, après avoir salué suivant l'usage, et l'eunuque de service l'ayant remplacé la conduisit au kiosque de la première *kalfa* de la surintendante du Palais.

Celle-ci reçut notre héroïne dans la pièce retirée de son appartement, comme elle en avait l'habitude.

Une *alaïke* ayant apporté le café traditionnel, les confitures du Palais, l'eau fraîche de Beïcos et les cigarettes parfumées, la *kalfa* ou maîtresse, indiqua un siège à la hanoum et commença ainsi la conversation :

— Je vous attendais depuis un moment, ma chère Fatmé.

— Suis-je donc en retard ?

— Non. Mais je pensais que vous seriez venue un peu plus tôt que d'habitude.

— J'en avais effectivement le désir ; mais j'ai dû m'arrêter plus longtemps que je ne le voulais chez une de mes nouvelles accouchées, dont la santé m'inquiète un peu.

Mais, me voici à vos ordres, madame, comme à ceux de notre illustre et bien-aimée maîtresse.

— Bien, ma chère Fatmé.......... En attendant que vous commenciez vos consultations, et il en est une qui vous prendra, je crois, un peu de temps, savourons ce fin moka, nouvellement arrivé, dont l'arome est réellement délicieux et fumons une de ces cigarettes au parfum si pénétrant.

En s'exprimant ainsi, la *kalfa* s'emparait

d'une des deux tasses de café, d'une cigarette, et invitait Fatmé à l'imiter.

Celle-ci, sans aucun trouble apparent, avec un sourire stéréotypé, mais les regards rivés sur son hôtesse, suivit son exemple et porta le café à ses lèvres.

Elle en huma longuement une très petite gorgée ; puis, portant soudain son mouchoir à sa bouche, comme pour éviter la toux spasmodique qui paraissait prête à se produire, elle le retira vite en y jetant un coup d'œil indifférent.

Accolé au mouchoir, le morceau de parchemin du khôdja apparaissait avec ses lettres et ses signes intacts.

Toujours souriante, sans qu'une fibre de sa physionomie ait bougé, Fatmé prit une cigarette, l'alluma à la petite flamme que lui tendait l'alaïke, et se remit à humer longuement, comme une personne qui se délecte, le savoureux nectar d'Yildiz.

Les deux femmes paraissaient maintenant ne s'occuper que de la délicate et importante fonction à laquelle elles se livraient.

Quand le café eut été absorbé, et que l'a-

laïke se fut retirée en emportant le plateau, la *kalfa* prit une poignée de cigarettes, pria la hanoum de la mettre dans la poche de son féridjé, et, après l'avoir interrogée comme elle avait l'habitude de le faire sur les mille potins de Péra, elle termina la réception en lui disant qu'elle allait la conduire chez la *hasnadar ousta*, désireuse de lui parler avant qu'elle ne commençât ses consultations.

— Allons, chère madame; vous savez que je suis tout à la disposition de notre illustre maîtresse, à qui Dieu, j'espère, continue à accorder la grâce d'une bonne et heureuse santé.

Les deux femmes se levèrent.

Précédées d'un eunuque noir, elles traversèrent un délicieux jardin, ombragé par de beaux arbres, au milieu desquels serpentait et chantait un clair ruisseau.

Elles arrivèrent bientôt au somptueux kiosque où réside la grande surintendante du Palais.

Prévenue par les eunuques de service, celle-ci attendait dans son gracieux et confortable

sélamlik, et sa première *kalfa* et la terrible sage-femme sanglante.

Dès qu'elles furent introduites, et après les salutations d'usage, la grande maîtresse fit signe à sa kalfa de se retirer dans la pièce voisine, et dit à Fatmé, qui se tenait debout devant elle, comme elle l'eût fait devant la validé sultane :

— Tu donneras rapidement tes consultations, du reste peu nombreuses aujourd'hui.... il n'y a que des indispositions légères, sans importance.... et tu te rendras chez la douzième ikbal qui, paraît-il, s'imagine avoir l'honneur d'être enceinte...... tu l'examineras...... si son orgueilleuse prétention est exacte, tu feras ce que tu dois pour qu'il n'en soit plus ainsi.

L'ordre est formel.

Et comme après s'être inclinée sans répondre Fatmé allait se retirer, la surintendante ajouta :

— Tu resteras au Palais, jusqu'à ce que ton œuvre soit accomplie...... Ceci fait, tu viendras m'en rendre compte.

Alors, relevant la tête, un grand point d'interrogation dans le regard, Fatmé demanda froidement :

— Et, s'il y avait danger de mort pour l'ikbal?

— Il ne doit pas y avoir danger de mort pour cette favorite........ Mais, s'il en était autrement, c'est qu'Allah seul aurait prononcé.

Maintenant va à tes consultations et à ta mission.

Fatmé salua, se retira à reculons et, trouvant dans la première pièce la *kalfa*, attendant là avec d'autres femmes, elle lui serra la main, salua amicalement les autres, et droite, impassible, grave et altière dans sa démarche comme la Junon antique, s'appuyant sur la fameuse canne que nous avons décrite dans notre premier chapitre, elle s'en fut à ses occupations ordinaires.

Nul en la voyant ainsi passer, n'aurait pu soupçonner l'angoisse qui étreignait son cœur et les pensées qui, en ce moment, si solennel pour elle, entraînaient son âme vers sa fille bien-aimée, son gendre et ce vieux savant de Stamboul, auquel elle devait tant et à qui elle allait peut-être devoir la vie...

Une heure plus tard, la hanoum ou sage-

femme sanglante arrivait chez la douzième ikbal.

Pendant le temps qui s'était écoulé entre son départ de chez la *hasnadar ousta* et son arrivée dans le gracieux et élégant pavillon où demeurait l'ikbal, Fatmé avait eu à répondre aux mille questions oiseuses de ses consultantes habituelles :

L'une s'était plainte de ce qu'une petite ride commençait à se montrer à l'angle externe d'un de ses yeux ; l'autre, de la diminution de son appétit, sans mentionner, bien entendu, le nombre incalculable de bonbons et de sucreries diverses qu'elle croquait entre ses repas ; une troisième lui avait tendu son joli bras, sans rien dire, mais en la priant du regard de constater l'état de son pouls ; une quatrième lui avait parlé de ses cheveux, qui, depuis quelques jours, semblaient tomber avec plus d'abondance ; une cinquième lui avait demandé une pâte pour rendre ses ongles plus roses ; et toutes, riantes et joyeuses, l'avaient questionnée sur le mariage de Mariam, sur sa toilette, sur ce qu'avait dit et fait le beau Djélalédin, sur les modes nouvelles, et sur les nouveaux

jouets que le « Bon Marché, » de Péra venait de recevoir, disait-on, directement de Paris, etc... etc...

Et tous ces babils, proférés par de jolies lèvres, rendues encore plus roses par la pommade carminée ; tous ces jolis regards de filles d'Eve, curieuses de tout ce qui se passait en dehors du Palais, tous ces éclats de rires argentins et si franchement insouciants, avaient, pendant un instant, dissipé, ou tout au moins estompé fortement les sombres pensers de la sage-femme.

Fatmé trouva l'ikbal, dont on se préoccupait tant, languissamment allongée sur d'épais tapis du Turkestan, de Smyrne et de Brousse, sur lesquels était étendue une superbe peau de tigre, dont la puissante tête semblait illuminée par des yeux grands ouverts, qu'animaient et faisaient étinceler les émeraudes, les perles noires, les rubis et les diamants dont ils étaient formés.

L'artiste, qui avait préparé cette tête du roi des jungles, était parvenu, grâce à un véritable talent, à imiter à ce point les yeux du félin, qu'on les eût dits animés par la vie,

surtout quand on les regardait à travers le noir de la nuit.

Caprice du moment ou habitude, la belle et jolie tête de l'ikbal, une Géorgienne du type le plus pur, s'appuyait sur celle du tigre, transformée ainsi en véritable coussin.

Elle était négligemment vêtue d'un large pantalon de soie bleu tendre, retenu à la taille par une ceinture de cachemire dans laquelle venait se perdre une légère chemisette en tulle de soie rosée, parsemé d'étoiles d'or et d'argent ; son cou, entièrement libre, sans lien, sans ruban, ressortait, superbe de modelé efféminé, dans une blancheur de nacre, qu'auraient légèrement striée des filets d'un rose et d'un bleu indécis.

Tout le corps était enveloppé dans une sorte de large burnous vert, tissé avec la soie la plus souple et la plus riche de Brousse.

Un cercle en or, placé à la base du cerveau, retenait son abondante chevelure d'un blond qui aurait fait rêver un Raphaël.

Suffisamment intelligente pour ne pas gâter les charmes que lui avait donnés la nature par l'usage de ces horribles cosmétiques, qui

rendent laides les plus jolies femmes, rugueux et sales les épidermes les plus veloutés, la douzième ikbal s'était contentée de passer — et avec quelle légèreté! — un peu de koheul sur l'ovale allongé de ses grands yeux d'un bleu sombre.

Quant à ses pieds, nus comme les jambes, ils tenaient, suspendus par l'extrémité de leurs orteils, de fines mules en satin bleu, broché d'arabesques vieil or, qu'on eût dites brodées et montées par des fées pour une de leurs semblables.

Que dirons-nous du visage ?

Qu'il était tel que celui prêté par l'imagination mystique des peintres de la renaissance italienne à la Vénus grecque, devenue, de par leur génie, la sainte Madone romaine.

Quand la jeune alaïke, de service dans l'antichambre du salon oriental, eut écarté l'épaisse portière en damas bleu qui séparait les deux pièces pour annoncer Fatmé, la nonchalante ikbal se contenta de faire un geste et de se soulever légèrement.

Nous passerons rapidement sur la conver-

sation qui eut lieu entre les deux femmes et de laquelle résulta un examen, d'où la sage-femme, très experte en son art, tira la conclusion qu'il pouvait y avoir certains retards, comme il lui était arrivé fréquemment d'en constater chez ces femmes à la vie si sédentaire, mais qu'il n'y avait pas lieu d'admettre la grossesse dont on lui avait parlé.

Si cette constatation fut satisfaisante pour notre héroïne, se voyant ainsi débarrassée d'une opération devenue odieuse pour elle, nous devons reconnaître qu'il n'en fut pas de même chez la belle ikbal, dont les rêves de puissance et d'autorité disparaissaient sous la froide déclaration de la femme, dont nulle, au Palais, n'eût osé mettre la science en doute.

A l'idée qu'elle n'allait pas être mère, la favorite versa d'abondantes larmes de dépit; accusant, dans la froide colère qui montait en elle, et la fatalité et ses rivales et tous les saints prophètes de l'Islam.

Ce fut sous ces impressions que Fatmé se retira, sans oser avouer à la belle enfant qu'il était préférable qu'il en fût ainsi pour sa beauté et pour son existence.

Comme on le pense bien, notre héroïne refit le chemin qu'elle venait de parcourir avec des sentiments tout autres que ceux qui hantaient son cerveau à son arrivée chez la belle ikbal.

Elle pensait, non sans joie, que, plus rien d'important ne la retenant au Palais, elle pourrait rentrer chez elle, embrasser sa fille et calmer l'anxiété des siens.

Mais elle n'avait vu ni la validé sultane, ni le redoutable maître de céans et, malgré sa volonté, un reste d'angoisse venait contrebalancer la joie qu'elle éprouvait.

Conformément à l'ordre qu'elle avait reçu, Fatmé se rendit directement chez la *hasnadar ousta.*

— Eh bien ! lui dit celle-ci, dès qu'elle se trouva en sa présence... Cette grossesse ?

— Pur effet d'une imagination enfiévrée... Je n'ai constaté qu'un simple retard, comme il m'arrive si souvent d'en trouver chez ces dames, répondit Fatmé en s'inclinant.

— Alors, il n'y a rien ?

— Non, madame, rien.

— Tu en réponds ?

— Autant qu'il est possible de le faire, oui, madame.

— Si tu te trompais?

— Avez-vous déjà eu ce reproche à me faire ?..

— Cela est vrai... Et chacun ici reconnaît la sagesse de tes jugements et la grandeur de ta science... Mais, assieds-toi, car j'ai à te parler, très sérieusement...Il y va peut-être de ta liberté et de ta place !.......

— Je vous écoute, ô notre dame !... Vous savez bien que votre humble servante vous est tout acquise...... et que son dévouement n'est pas un vain mot, répondit Fatmé, prenant la place qui lui était indiquée sur une pile de coussins, presque aux pieds de la *hasnadar ousta*.

— Je désire, ma chère Fatmé, avoir des renseignements que toi seule peux me donner... Ces renseignements, il me les faut précis, vrais ; sans que les détours habitent ta langue.

— Je vous le répète, madame, je suis à vos ordres... parlez.

— Je ne feindrai pas avec toi... j'irai droit au but... Voici trop longtemps que nous nous

connaissons, pour qu'il me soit nécessaire de chercher à ouvrir ton cœur par la ruse... ou par la crainte.

Ce préambule achevé dans une intonation de voix à la fois affectueuse et autoritaire, la gardienne du trésor et surintendante du Palais continua.

— Plusieurs rapports, les uns anonymes, les autres signés, et, par une singulière coïncidence, signés des noms d'un tufekdji et d'un eunuque disparus depuis, mais que l'on suppose avoir été assassinés et peut-être jetés dans le Bosphore, te dénoncent commme ayant trahi la haute confiance de notre glorieux et victorieux Padischah.

— Moi ! s'écria Fatmé en jouant fort bien la surprise et l'indignation, moi !... trahir un maître si bon... à qui j'ai donné tant de preuves de dévouement absolu !... Quels sont donc les misérables, les chiens, les giaours qui ont pu proférer une telle calomnie ?

— Je suis heureuse de cette vibrante indignation, car elle ne fait que de me confirmer dans la bonne opinion que j'ai toujours eue de ton caractère... mais les dénonciations sont

précises, et notre Padischah, tourmenté par elles, exige que tu me dises la vérité, sans détours.

— Et de quoi donc m'accuse-t-on ?

— On affirme, dit sèchement la *hasnadar ousta*, que l'enfant né de la kadine Marguerite est vivant, et que c'est le cadavre d'un autre enfant qui a été mis dans la fosse préparée d'avance, en exécution des ordres formels que tu avais reçus.

— Eh! c'est pour un semblable conte? Pour une telle folie, que notre bien-aimé maître a voulu me faire arrêter hier soir, à l'heure même de la célébration du mariage de ma fille?

— Oui, pour cela même.

— Mais c'est insensé! c'est de la folie!

— Peut-être!... Seulement, reconnaissons ensemble qu'il s'est passé des choses bien extraordinaires depuis cette maudite nuit de Tchamlidja.

— Comment cela?

— Eh! sans doute!... Juge par toi-même : deux hommes, pouvant seuls témoigner de la vérité, contre toi ou pour toi, ont disparu et disparu après que l'un d'eux, l'eunuque Fi-

rouz agha, eut déclaré qu'il se faisait fort de reconnaître l'endroit où l'on a enterré l'enfant de la kadine.

Ces deux hommes ont été recherchés en vain... Tout ce que l'on a pu constater, c'est que le tufekdji, qui avait creusé la fosse, a dû être assassiné le surlendemain de son opération.

— Et sur quoi s'est-on basé pour affirmer un tel fait ? interrompit Fatmé, sans que rien dans sa voix pût indiquer la profonde émotion qui était en elle.

— Sur ce que des traces de lutte et de sang ont été trouvées près du café de la source du mont Tchamlidja, juste à l'endroit où plusieurs témoins déclarent avoir vu le tufekdji pour la dernière fois...

— Après? fit Fatmé, dont l'anxiété, cette fois, fit vibrer la voix.

— Après ?... Ne trouves-tu pas étrange que cet homme ait disparu au moment où on allait lui donner l'ordre de déterrer le cadavre ? Ne trouves-tu pas également étrange qu'il en ait été de même de Firouz agha ?

— Il y a là, certainement, une curieuse coïn-

cidence... Mais en quoi cette coïncidence peut-elle laisser supposer que je n'ai pas exécuté les ordres sacrés qui m'ont été donnés ?

— En ceci... C'est que, peu de temps après la disparition de ces deux hommes, on a vu la kadine Marguerite se rendre chez toi et y retourner plusieurs fois, alors que, jamais, avant ses couches, elle n'était allée te voir... On sait aussi que, depuis ces visites, une sorte d'intimité règne entre vous...

— Mais...

— Ne m'interromps pas... Quand j'aurai tout dit; quand je t'aurai montré la gravité des charges qui pèsent sur toi, tu me répondras suivant ta conscience.

En même temps que s'établissait cette intimité entre une femme, dont toutes les pensées sont hostiles à notre maître, et la servante qui lui doit tout, on a remarqué tes visites, assez fréquentes, à une certaine Héléna Churki... dont l'enfant, d'abord très malade, est redevenu subitement bien portant... et à tel point changé, qu'il paraissait n'avoir que quelques jours d'existence, alors que, antérieurement à sa maladie, il présentait toutes

les apparences d'un enfant de plusieurs mois... Plus tard, la kadine s'est rendue dans cette maison, où elle a passé, une fois, toute une longue soirée.

Enfin ! Quand, sur des soupçons dont je n'ai pas à te dévoiler la source, notre glorieux maître a donné des ordres pour que cet enfant lui soit amené, il est arrivé que, à la suite d'une lutte, d'où Ahmed Djélalédin bey est sorti comme fou, sans avoir jamais pu expliquer ce qui s'était passé... lutte, dans laquelle, un de ses hommes a été tué, il est arrivé, dis-je, qu'Héléna Churki a disparu avec son enfant... sans laisser la plus petite trace.

Or, s'il faut en croire un des limiers de Djélalédin bey, cette femme serait venue chez toi, après cette disparition, en compagnie du fameux khôdja Omer Haleby.

Et maintenant, veux-tu me dire comment il se fait que tu sois, toi, si intimement mêlée à tous ces événements?... et à bien d'autres choses de moindre importance... dont je veux bien te faire grâce !

— Rien de plus simple et de plus facile, ô

madame, répondit lentement notre héroïne en pesant pour ainsi dire chacune de ses paroles, vous savez que ma fille Mariam a épousé le commandant Djélalédin, le fidèle serviteur de notre bien-aimé Padischah et le premier aide de camp de la daïra de la kadine Marguerite.

Comme j'étais très hostile à cette union, la kadine est venue me voir afin de dissiper mes appréhensions et insister en faveur de son aide de camp, pour lequel elle semble avoir l'affection d'une véritable mère...

Dès ce moment, je l'avoue, des relations, sinon intimes, du moins un peu suivies, se sont établies entre nous... Mais, qu'est-ce que ces relations peuvent avoir de commun avec l'horrible trame dans les filets de laquelle mes ennemis veulent me perdre?

Hélas! le proverbe qui prétend qu'on ne jette des pierres qu'aux arbres qui ont des fruits, m'est encore applicable. Les fruits de bienveillance, de confiance et de fortune que vous avez toutes, ô notre dame! posés sur ma tête, ont suscité plus d'une envieuse et plus d'un vil calomniateur.

Je sais que plusieurs de ces nouvelles sages-

femmes venues des facultés de Berlin et de Paris, envient le poste que j'occupe, grâce à la haute justice de notre victorieux Padischah et, permettez-moi de le dire, aux nombreux services que j'ai rendus depuis que j'occupe ce poste, objet de tant de convoitises et de haines.

Quant à ce que vous m'avez dit sur les sentiments de révolte que professerait la kadine Marguerite contre notre illustre Maître, je vous assure que je les ignore... Jamais je ne lui ai entendu proférer des plaintes ou des paroles indignes d'une sultane.

— Cela se peut... Il eût été étrange, en effet, qu'elle se fût plainte à toi, notre sage-femme, et, je puis bien le dire, notre confidente... Mais, continue...

— Enfin! que vous dirai-je au sujet de ce conte des « Mille et une nuits » relatif à ma vieille amie, Héléna Churki... Je l'ai vue plusieurs fois pendant la maladie de son enfant, mais n'est-ce pas moi qui l'ai accouchée de ce fils et de la fille qu'elle a perdue il y a un an?

Il est vrai que ma pauvre amie a disparu...

Pourquoi ? Que s'est-il passé ? Je le sais tellement peu, que je vous prie de demander à Ahmed Djélalédin bey, s'il n'est pas vrai que je l'ai supplié de faire une enquête à ce sujet et de me renseigner sur son issue...

Si j'avais été coupable, ainsi que vous voulez bien le dire, aurais-je eu l'audace d'adresser cette demande au chef redouté du cabinet secret de sa Majesté ?

Quant à avoir revu ma pauvre amie, c'est faux, archifaux !

Que vous dire de plus ? S'il faut que je cesse de voir la kadine Marguerite, je suis prête à le faire, et si mon concours peut vous être utile pour que la lumière se fasse sur tout ce tissu d'infamies, disposez de moi et de ma vie.

Je n'ai pas à demander grâce pour des fautes que je n'ai pas commises ; mais j'ai le droit et le devoir de demander justice contre mes calomniatrices et les langues empoisonnées qui ont osé troubler la confiance dont on m'a honorée jusqu'à ce jour.

Cette justice ...... je la demande à notre sublime validé sultane, au glorieux fils que son

sein a nourri..; et je la demande par votre haute et puissante intercession,

En disant ces mots, prononcés avec cet accent de sincérité et d'indignation que les levantines savent mettre dans leur plus grand mensonge, Fatmé tomba aux genoux de la *hasnadar ousta*.

Celle-ci avait écouté l'habile défense de la hanoum avec un sourire dans lequel perçait une nuance de doute ironique, qui n'avait pas échappé à cette dernière.

En la voyant tomber à ses genoux, elle s'empressa de la relever et de lui dire:

— Il y a un moyen bien simple et tout-puissant pour te disculper aux yeux du maître.... Promets-moi que tu feras ce que n'ont pu faire ces deux hommes disparus; c'est-à-dire que tu indiqueras, dès demain, l'endroit précis où a été enterré l'enfant de la kadine Marguerite.

— Mais cet endroit, je ne le connais pas; je n'étais pas là quand le tufekdji a creusé la fosse. Mon rôle, comme toujours, s'est borné à envelopper le petit cadavre et à le remettre à l'eunuque de service.

— Soit, répondit la *hasnadar ousta* en fixant

durement Fatmé, soit!....... Eh bien! pour tout concilier...... et en finir, promets-moi d'assister aux fouilles qui seront faites dès demain.

— Comment, vous voulez m'astreindre, moi la maîtresse sage-femme du Palais, à un rôle d'obscure esclave ?

Sans répondre à cette adroite question, la gardienne du trésor s'écria sèchement:

— Plus de paroles inutiles!.... Promets-tu, oui ou non?

— Hélas! madame, ne suis-je pas votre humble servante, disposez donc de moi.

— C'est bien!....... Tu vas jurer sur la Panaghia...... Je te délivrerai après les cadeaux que j'ai été chargée par la validé sultane de t'offrir pour les fêtes du baïram, et, au lieu de rester ici, tu pourras te retirer chez toi.... Seulement, quoi qu'il puisse t'arriver, malade ou bien portante, tu seras demain au conak du mont Tchamlidja pour assister aux fouilles dont je t'ai parlé.

— Pourquoi me faire jurer sur la Panaghia?..... En suis-je arrivée à ce point que mon simple serment ne puisse plus vous suffire?

— Et pourquoi hésiterais-tu à me faire un

serment, qui n'est rien si ta conscience est tranquille?

— Parce qu'il me répugne de mêler les choses divines à de telles matières! s'écria Fatmé, dont le parti était déjà pris, car elle voulait rentrer chez elle pour mettre ses amis au courant de la situation exacte des choses, mais qui voulait faire croire à l'importance d'un serment qui, au fond, la préoccupait peu.

— Trève de tes répugnances... que je n'accepte pas... Lève-toi, et jure.

— Eh bien! puisque vous le voulez, dit Fatmé en se levant, avec un accent de doux reproche, je jure sur la Panaghia d'être demain, comme toujours, dévouée aux ordres qu'il vous plaira de me transmettre.

— Bien, ma chère Fatmé..... Je rendrai fidèlement compte de notre entretien à la validé sultane.

Oublie maintenant ce que j'ai pu te dire de désagréable et accepte de partager ma collation.

Et se levant du sopha, sur lequel elle était restée à moitié étendue pendant la durée de cet entretien, la *hasnadar ousta* frappa trois fois dans ses mains.

A ce signal une maîtresse ou kalfa s'empressa d'accourir et, les bras croisés sur la poitrine, la tête inclinée, attendit les ordres de la supérieure.

— Fais-moi porter ma collation et les cadeaux réservés à notre chère Fatmé.

La kalfa s'inclina davantage et se retira pour faire exécuter les ordres qu'elle venait de recevoir . . . .

. . . .

A la nuit tombante, alors que la première étoile apparaissait, incertaine et tremblotante, au sud-est d'Yildiz, Fatmé sortait de ce Palais aux murs cachant tant de mystères, d'intrigues souvent mortelles et de jalousies, dont l'acuité laisse bien loin derrière elle tout ce que peuvent concevoir nos froids cerveaux d'occidentaux.

La malheureuse avait collationné au milieu de transes que nos lecteurs comprendront facilement quand ils sauront qu'elle avait bu une partie de la tasse contenant le café maudit.

Le talisman du vieux khôdja avait parlé, et, dans sa brutale éloquence, convaincu Fatmé

qu'elle venait d'absorber le poison dont Omer Haleby prétendait avoir seul l'antidote!

Et maintenant le vieux savant tiendrait-il sa promesse de salut?

Dieu ne détournerait-il pas sa face de son vieux serviteur?

Telles étaient les terribles questions que se posait notre héroïne, en montant dans le coupé de place qu'un eunuque était allé lui chercher.

CHAPITRE VIII

SURSUM CORDA!

Sept fois le soleil s'était levé et avait disparu dans l'immense embrasement de l'horizon de la Propontide, depuis la dernière visite de Fatmé au palais d'Yildiz.

En rentrant chez elle, elle avait trouvé réunis la kadine, Mariam, son mari, Héléna Churki et Omer Haleby, auquel elle s'était empressée de remettre le parchemin, dont les lettres et les signes n'apparaissaient plus que vaguement dessinés en jaune.

A la vue de son pentacle, le vieux savant avait rapidement froncé les sourcils et, sans perdre une seconde, avait administré quelques gouttes de son contre-poison à l'infortunée vic-

qui avaient présidé au trajet dans lequel nous l'avons présentée pour la première fois à nos lecteurs.

Mais, ce jour-là, le vent ne soufflait pas du nord-ouest ; le temps était radieux et le Bosphore, calme, uni, caressait amoureusement ses deux rives enchanteresses.

Il avait même des soupirs de tendresse pour cette rude pointe du vieux sérail, que ses eaux rapides menacent toujours et heurtent souvent violemment.

Les fouilles, faites dans la partie nord-ouest du conak du mont Tchamlidja, n'avaient donné aucun des résultats si anxieusement attendus. Différents squelettes d'enfants avaient été ramenés à la lumière, ainsi que le corps assez bien conservé d'une vieille hanoum, décédée il y avait près d'une année... mais c'était tout.

Le doute continuait à planer sur cette mystérieuse affaire de l'accouchement de la kadine Marguerite !

Pendant l'exécution de ces recherches profanatrices, Fatmé avait dû s'asseoir en deux fois différentes, et demander à l'eunuque qui l'accompagnait d'aller lui quérir un peu d'eau.

Un feu secret, qu'elle n'avait jamais éprouvé, disait-elle aux deux hanoums qui étaient avec elle, lui brûlait les entrailles.

Et celles-ci, se regardant à la dérobée, sentaient comme une pâleur de mort monter à leur face.

Son devoir accompli, Fatmé pria une de ces deux hanoums de l'excuser près de la *hasnadar ousta* et, montant dans la voiture qui avait été mise à sa disposition par le gouverneur du conak, se fit conduire à l'embarcadère de Scutari, où elle trouva son caïque et ses fidèles caïquedjis.

Deux heures plus tard, elle rentrait chez elle, fatiguée, brisée physiquement, mais le moral satisfait et le cœur allégé.

Bien d'autres faits s'étaient passés pendant ces sept courses du soleil autour de Constantinople.

La kadine Marguerite, réduite à vivre aussi modestement que possible, avait pris une petite maison près d'Orta Keuy, ne conservant pour tous serviteurs que sa petite esclave, sa vieille cuisinière, son eunuque Ali, et le vieux cocher qui, désormais sans chevaux et sans

équipage, s'était transformé en fidèle et intelligent factotum.

Nos mendiants, renonçant, non sans regret, à leur vie de sybarites, avaient repris le cours de leurs occupations ordinaires, sous la haute et savante direction de leur illustre roi.

Le successeur de Démétri Papadapoulo étant entré en fonctions, ce dernier avait repris dans les rangs son poste de simple mendiant, sans renoncer à ses projets de trahison et de vengeance.

Nos braves chiens venaient d'avoir leur existence assurée par le legs d'une distribution journalière de 5 kilos de pain que leur avait fait un honnête musulman, décédé depuis peu de jours.

L'étoile de nos bons toutous montait au ciel de la prospérité, pendant que celle des principaux personnages de ce récit semblait en descendre.

Quant aux autres personnes, dont les physionomies ont apparu plus ou moins souvent dans le cours de cet ouvrage, elles continuaient à subir les manifestations de cette vie, dont il semble qu'un Dieu noir se plaît à enchevê-

trer tous les fils; confondant, dans son immuable indifférence, le bien et le mal, le beau et le laid, le juste et l'injuste, l'honnête homme et le fripon, le maître et l'esclave, la lumière et les ténèbres.

Depuis les fouilles opérées avec si peu de succès à Tchamlidja, Fatmé avait dû se faire excuser au Palais, car l'indisposition dont elle avait éprouvé les premières atteintes ce jour-là n'avait fait que de s'aggraver.

D'Yildiz, des ordres étaient venus, lui enjoignant de ne pas s'inquiéter et de se soigner sans rien négliger.

Un médecin, puis un second, étaient arrivés sur l'ordre formel du médecin particulier de Sa Majesté, offrir leur science et se mettre à la disposition de la malade.

Toutes ces visites, sans en excepter celle d'Ahmed Djélalédin bey, avaient été aussi bien accueillies qu'il était possible de le faire.

Rien n'aurait donc pu laisser supposer le drame intime qui se jouait en ce moment, ayant pour principaux personnages le khôdja, la kadine Marguerite, Mariam et son excellent mari.

Parfois, quand la sage-femme réfléchissait à

l'aggravation de la gastro-entérite qui, suivant les médecins visiteurs, s'était emparée de son être, elle éprouvait une angoisse profonde, que traduisait bien cette question formulée par son cerveau :

Le khôdja pourra-t-il tenir sa promesso ?... Me guérira-t-il ?

Et à ces interrogations, il lui semblait entendre le ricanement de la puissante déesse des tombeaux, dont le long doigt décharné s'était posé sur son front en un moment de court délire.

Avouons-le, à l'heure où nous sommes parvenus, la confiance de Mariam et de la kadine dans le savoir du vieux savant, paraissait seule surnager au naufrage des espérances de Fatmé.

Quand celle-ci parlait de ses dernières dispositions devant Omer Haleby, ce dernier se taisait, ou répondait invariablement :

— Il est toujours bon, ô ma fille, de se mettre en règle avec sa conscience et de songer que nous ne sommes ici-bas que de simples voyageurs, pouvant être, d'un moment à l'au tre, entraînés vers d'autres mondes par la fatalité.

Et quand, inquiète, réellement effrayée, notre héroïne lui demandait :

— Quand donc cesserai-je de souffrir ?

Il répondait, avec le même calme, avec le même sourire paternel :

— Bientôt !

Mais ce « bientôt » ne venait jamais.

Les heures avaient succédé aux heures, les jours aux nuits, sans qu'une amélioration se fût produite dans l'état de la victime de cette épouvantable raison d'Etat et de sa fille aînée : la tasse légendaire du fameux café des Sultans.

Les vomissements avaient cessé ; les selles, d'abord sanguinolentes, puis glaireuses, étaient presque revenues à leur état normal ; mais l'appétit était nul, les forces diminuaient dans des proportions sensibles, la face se crispait, s'émaciait....... et du sein de la pâleur terreuse de la physionomie, surgissaient de grands yeux brillant d'un feu sombre, que la fièvre agrandissait encore davantage.

On eût dit que toute la vie, que toute l'intelligente volonté de la malade tendait à se localiser dans ces étranges et lumineux regards.

Pendant que Fatmé semblait ainsi succomber lentement sous l'action du poison qui la minait chaque jour davantage, Héléna Churki, toujours vêtue en vieille turque, était partie avec son nourrisson pour le village anatolien où elle devait vivre, sous un nom d'emprunt, à l'abri de tous soupçons et de toutes persécutions.

Avant son départ, on avait convenu des termes dans lesquels elle devait, une fois par mois, donner de ses nouvelles ; et la kadine Marguerite avait obtenu du khôdja l'autorisation d'aller passer deux ou trois jours chez la bonne arménienne, en compagnie de sa femme Aïcha.

Disons de suite qu'il n'avait pas moins fallu que cette promesse d'Omer Haleby pour décider la kadine à se séparer de son « lionceau. »

Pour plus de prudence, Djélalédin resterait près de sa femme, et l'on prendrait le serviteur du khôdja, le tcherkesse, pour accompagner les deux dames dans leur long voyage.

Ainsi qu'on doit bien le penser, Fatmé s'était empressée de raconter tout au long l'entretien qu'elle avait eu avec la *hasnadar ousta*

et c'est de cet entretien qu'était né le projet dont nous assistons à l'exécution.

Omer Haleby, d'abord inquiet à la vue du pentacle en parchemin que lui avait rendu Fatmé, s'était complètement repris et paraissait marcher sans broncher vers le but final qu'il s'était proposé.

Ce but, quel était-il ?

C'est ce que nous ne tarderons pas à savoir.

Au moment où nous reprenons la marche des événements de notre récit, c'est-à-dire au début de la septième soirée qui s'était écoulée depuis que Fatmé avait fait sa dernière visite à Yildiz, un aide de camp de sa majesté ottomane, était venu annoncer que le célèbre docteur Ali bey arriverait dans le courant de la nuit, pour se mettre à la disposition de la famille et prodiguer ses bons soins à la malade.

Djélalédin, chargé de recevoir l'envoyé, l'avait prié de remercier leur victorieux maître et l'avait assuré en même temps que le célèbre docteur serait le bienvenu.

L'aide de camp parti, Djélalédin retourna dans le petit salon, dont nous avons souvent

parlé, où se trouvaient la kadine, Mariam et le khôdja.

Quant à Fatmé, elle venait de se retirer pour se mettre au lit.

— Savez-vous, khôdja, quel est le médecin que le Sultan nous envoie ce soir?

— Et qui serait-ce?....... Si ce n'était cette âme damnée d'Ali bey; ce vil agent de la préfecture de police, toujours prêt à accomplir la plus sale des besognes, moyennant quelques medjidiés.

— Vous avez deviné, ô père!

— Parbleu! j'aurais vraiment un beau mérite si, sachant ce que je sais, je n'avais pu deviner le nom de ce renégat, aujourd'hui musulman et, qui, demain, redeviendrait arménien ou se ferait catholique romain si son intérêt l'exigeait.

— Je ne sais en vérité ce qui me retient, dit Djélalédin, dont une pâleur de mauvais augure commençait à envahir la physionomie, d'envoyer ce drôle où j'ai envoyé ce pauvre Firouz agha.... Ce serait un véritable service à rendre à l'humanité.

Par Allah! calme-toi, mon fils. Je saurai,

sans rien compromettre, annihiler les agissements de ce drôle... Pour cela, je ne te demande que de bien te conformer à mes conseils.

L'arrivée de ce fils du diable, me décide à brusquer les choses... Il faut que nous en finissions avec l'ennemi d'Yildiz et ses nombreux espions... Il faut que, dans trois jours, il ne soit plus question de la sage-femme sanglante !

— Comment l'entendez-vous, ô père !

— Quand l'ennemi est plus fort que vous, quand la lutte est devenue impossible, il n'y a, n'est-ce pas, qu'à fuir ou à se rendre?...

— Ou à mourir ! murmura Djélalédin.

— Ceci, mon fils, est l'œuvre seule de Dieu ! Si la mort vient à nous, sachons la recevoir le cœur haut et l'esprit soumis..... Mais là n'est pas la question pour le moment.

Quand Ali bey se présentera, tu iras toi-même le recevoir, et le recevoir avec tous les égards dus à son rang, c'est-à-dire en lui offrant ce que les Arabes appellent la *diffa* et ce que vous appelez, vous, messieurs les Turcs de la décadence, la bonne venue qui prépare le backchiche.

S'il te demande à voir la malade, tu lui répondras qu'elle vient de s'endormir après de terribles souffrances, et qu'il est utile de ne pas troubler son sommeil.

— Et... s'il insistait ?

— Ne crains rien ; sachant qu'il a toute la nuit devant lui, et au besoin la journée de demain, il n'insistera pas.

— Soit... après ?

— Après? Eh bien! tu causeras avec lui de choses et d'autres; tu mettras en activité sa gourmandise,...... au besoin, tu lui offriras à souper... bref, tu feras tout le nécessaire pour gagner le plus de temps possible.

— Singulière et vilaine besogne que vous me donnez là!

— C'est possible, répondit sévèrement le vieillard, mais il serait encore plus singulier et plus vilain que tu ne m'obéisses pas.

— Bien, père, ne soyez pas aussi sévère ; vous savez qu'ici chacun est prêt à vous obéir en tout et pour tout...... Constater qu'une besogne est désagréable ne signifie pas qu'on se refuse à l'accomplir.

Vos ordres seront donc scrupuleusement exécutés.

— C'est bien, mon fils !

Quant à vous, madame, continua le khôdja en s'adressant cette fois à la kadine Marguerite, il faudra que vous quittiez cette maison un peu après l'arrivée d'Aïcha. Après vous être enveloppée de son féridjé vous vous rendrez chez elle accompagnée par mon tcherkesse.

Là, vous serez chez vous; notre personnel à vos ordres.

En prévision de ce qui arrive, Aïcha vous a fait préparer la chambre qui communique avec la sienne. Couchez-y sans crainte..... et demeurez en paix jusqu'à ce que je vous aie fait donner de nos nouvelles.

— Mais pourquoi ne me retirerai-je pas chez moi?

— Parce qu'il n'est pas bon que la kadine Marguerite aille seule, à ces heures-ci, par les rues de Stamboul, et qu'il est impossible que le commandant Djélalédin vous accompagne.

— C'est bien, khôdja.... Je ferai suivant votre volonté.

— Et Dieu vous bénira, madame.

— Pour toi, ma chère Mariam, il faut t'armer de courage et de résignation, fit le khôdja prenant les deux mains de la jeune femme qu'il attira sur ses genoux.

Il faut me promettre de ne jamais oublier la confiance que tu as eue en moi, quoi qu'il puisse arriver et quoi que tu puisses entendre.

— En vérité, khôdja, vous m'effrayez, fit celle-ci en regardant bien attentivement son vieil ami.

Que croyez-vous donc qu'il va se passer?

Et de suite, la pensée que sa mère pouvait mourir traversant son esprit, elle s'écria :

— Est-ce que ma mère serait plus mal?

— Non, rassure-toi, enfant. La maladie de ta mère ne s'aggrave pas.... mais nul ne peut savoir quels sont les desseins d'Allah.

— Nul, dites-vous?... Voilà des paroles bien graves dans votre bouche, ô notre vieil ami!

— La gravité n'est jamais un mal...

Le khôdja allait continuer, quand la vieille servante de Fatmé, vint annoncer que le colonel Ali bey arrivait.

— C'est bien, dit Djélalédin, fais prévenir

qu'on le conduise dans le salon et qu'on lui dise de bien vouloir m'attendre un instant.

La servante n'était pas encore partie, qu'Aïcha, faisant irruption, annonça, encore toute haletante, qu'elle s'était hâtée de monter l'escalier, sans prévenir, parce qu'elle avait entrevu le colonel Ali bey au moment où celui-ci pénétrait dans la maison.

— Tu es certaine qu'il ne t'a pas vue?

— Je le crois...... En tout cas, tout ce qu'il aurait pu voir de moi se résumerait dans le bas de mon féridjé, car j'étais déjà sur la dernière marche de l'escalier quand le portier lui a ouvert.

En prononçant ces mots, Aïcha retira vivement son yachmak et son féridjé et, après avoir tendu son front aux lèvres de son vieil époux, embrassa respectueusement les mains de la kadine et tomba entre les bras de Mariam, à laquelle elle prodigua tout un stock de caresses.

Un peu plus tard, Djélalédin, en exécution de la promesse qu'il avait faite au khôdja, recevait avec le plus d'égards possibles l'envoyé du Palais, le colonel Ali bey, médecin en chef de

la préfecture de police, décoré de plusieurs ordres ottomans et étrangers.

Pendant ce temps, un entretien suprême avait lieu entre Fatmé et Omer Haleby.

Quant aux deux jeunes femmes et à la kadine, elles causaient, assez tristement, tout en prenant le café qu'on venait de leur servir et en fumant leurs cigarettes parfumées.

L'entretien d'Omer Haleby et de Fatmé avait dû être émouvant, s'il fallait en juger par l'expression que révéla la physionomie de ce dernier au moment où il entra au salon.

— Va près de ta mère...... Elle a besoin de toi, dit-il en s'adressant à Mariam.

— Elle n'est pas plus mal? demanda celle-ci, encore sous le coup des graves préoccupations qu'avaient fait naître dans son esprit les dernières paroles du khôdja.

— Non, rassure-toi.

Mariam partie, le vieux savant dit à la kadine :

— Il faut vous retirer, madame.

— Quoi!........ déjà?

—La soirée s'avance....... et avec le mécontentement général qui règne depuis quelques

mois ; avec la misère qui va toujours en augmentant, il n'est pas prudent de parcourir nos rues à certaines heures de la nuit.

Croyez-moi, madame, enveloppez-vous du féridjé d'Aïcha et partez.

— C'est bien, mon père..... J'obéis.... mais ne tardez pas à me faire donner des nouvelles

— Soyez en paix, madame, et qu'Allah vous accompagne !

Vous trouverez mon tcherkesse au bas de l'escalier.

La kadine, s'enveloppant soigneusement du manteau d'Aïcha, dont la taille était à peu près la sienne, embrassa cette dernière, qu'elle chargea de ses affections pour Mariam et sa mère, tendit la main au khôdja, qui la lui baisa avec le plus grand respect, et sortit par le couloir secret faisant communiquer le petit salon au palier du rez-de-chaussée, sans qu'il fût besoin de passer par les autres pièces.

Resté seul avec sa femme, le khôdja lui dit :

— Quand le soleil écartera le manteau de la nuit pour apparaître à l'horizon, notre bonne amie Fatmé s'en ira nous attendre au pays où

tous, musulmans ou chrétiens, idolâtres ou bouddhistes, nous nous réunirons un jour sous l'œil vigilant et paternel d'Allah!

— Quoi? s'écria Aïcha, notre amie va mourir!

— Oui.

— Mourir! elle? Quand tu es là? Quand tu lui as promis de la sauver?... Non, cela n'est pas possible!

— Cela sera, pourtant.

— Voyons, mon cher seigneur, laissez-moi regarder vos yeux...... dit Aïcha, avec des larmes dans la voix et en saisissant les deux mains de son mari.

Ce qu'elle vit dans ces yeux, aux effluves magnétiques si puissants, la rassura probablement, car, son charmant corps ayant éprouvé comme une légère secousse électrique, elle s'écria:

— Oh! Je savais bien que le khôdja Omer Haleby ne pouvait manquer à sa promesse!

— Tais-toi, femme, fit impérieusement ce dernier, mais avec un bon sourire paternel;

Tais-toi, et grave bien dans ton cœur ce que je vais te dire:

Quand Fatmé sera morte; quand les sanglots et les cris de ses servantes porteront au dehors l'annonce de la visite de la déesse des tombeaux, tu remplaceras notre amie près de Mariam, tu la consoleras, tu adouciras ses larmes et son désespoir.

Mais, quoi que puisse te dire ton intuition, tu garderas le silence et tu laisseras, s'il le faut, sa douleur accuser le khôdja d'imprévoyance et d'incapacité.

Il faut, pour tout le monde, sans exception, que l'ange de la mort ne soit pas venu en vain dans cette maison.

— J'obéirai, j'obéirai, s'écria Aïcha avec la joie orgueilleuse d'une enfant dont l'esprit est déchargé d'un lourd fardeau; mais je savais bien que le khôdja ne pouvait ni mentir, ni se tromper! . . . .

. . . .

La nuit va s'achever :

Dans la chambre où Fatmé est étendue sur son lit de douleur, Mariam et Aïcha, les yeux battus par la veillée, sont assises l'une près de l'autre, sur le canapé qui fait face au lit.

Le khôdja, dont le rôle a été si considérable dans cette histoire, est debout comme un vieux chêne, les bras croisés sur sa robuste poitrine, les regards ardemment fixés sur la face amaigrie de la patiente.

Le café a accompli ses mystérieux ravages ; Fatmé n'est plus que l'ombre de ce que nous l'avons connue.

Elle dort.

Mais ce sommeil est, en vérité, comme la nuit qui précède le réveil de l'âme.

Parfois les yeux de la malade s'entr'ouvrent légèrement, laissant apercevoir un peu leur sclérotique.

Parfois, aussi, les lèvres frémissent et les muscles de la face tressaillent.

On dirait que Fatmé est sous le coup d'un rêve, dans lequel passent, comme des ombres, des sensations de douleurs.

Et toujours, ardents, volontaires et profondément scrutateurs, les regards du khôdja semblent fouiller en elle.

Pendant ce temps, Djélalédin, exécutant les ordres du khôdja, a tenu le docteur Ali bey

dans le salon, où au café habituel a succédé un plantureux repas.

Et les heures se sont écoulées rapidement, amenant avec elles la satiété et le sommeil.

Maintenant l'illustre docteur digère.... en dormant, comme un honnête homme.

Djélalédin se lève doucement; il se retire sur la pointe des pieds.

Il donne à l'esclave l'ordre de ne pas troubler le précieux sommeil du savant docteur et se dirige vers la chambre à coucher de sa belle-mère.

Celle-ci est toujours dans le même état.

Djélalédin serre les mains d'Aïcha et de sa femme; regarde anxieusement Fatmé et le khôdja; prend une chaise et s'assied près du lit.

Tout à coup le corps de Fatmé tressaille fortement; un soupir douloureux s'échappe de sa poitrine convulsée, ses yeux se dilatent, hagards et comme déjà perdus dans le vague des choses de l'inconnu.

Elle regarde autour d'elle, mais ne paraît reconnaître personne.

Sa pâleur, terreuse, s'idéalise, diaphane et surnaturelle; son nez s'allonge, s'amincit;

un cercle bleuâtre cerne ses beaux yeux ; des gouttelettes de sueur perlent sur son front.

Sa bouche s'ouvre ; ses lèvres s'agitent... et on l'entend murmurer tout bas, mais d'une voix encore distincte :

Mariam !... Djélalédin !... mes amis !...

Les jeunes époux se lèvent et chacun saisit une des mains de la moribonde.

Celle-ci presse tendrement ces deux mains chéries ; de grosses larmes s'échappent lentement de ses yeux ; un sourire paradisiaque effleure ses lèvres, et sa voix, qui paraît toute changée, qui vibre comme si elle venait de l'au delà, ainsi qu'on le constate dans certains cas de somnambulisme magnétique, articule faiblement, comme dans un rêve :

— Ne pleurez pas..... Je suis heureuse !..... khôdja !... mon ami, tenez... tenez... votre... serment...

Et toujours, les regards du khôdja, implacables et hypnotisants, semblent ordonner à la vie de continuer son œuvre terrestre.

Aux dernières paroles de Fatmé, le khôdja avait fait un pas vers sa vieille amie, et, posant sa main gauche sur son cœur, le pouce de sa

main droite aux doigts écartés sur la racine du nez, alors que les autres contournaient le crâne, il dit, la tête haute, les yeux brillant d'un éclat prodigieux :

— Dors du sommeil qui n'a point de trêve ; dors au nom du Dieu tout-puissant et miséricordieux ! Dors au nom de tous les saints prophètes, et que l'ange Azariel, qui prit l'âme de Mohamed, s'empare de ce corps, voué à la mort comme tout ce qui se meut et palpite ici-bas !

Alors, il se passa une chose étrange !

Fatmé ferma les yeux ; ses traits s'harmonisèrent dans une beauté idéale ; son sourire paradisiaque se stéréotypa ; ses muscles se détendirent, sa poitrine cessa de se soulever, son cœur sembla entrer dans l'éternel silence... et ce fut tout.

Mariam jeta un cri terrible et tomba à la renverse, entre les bras d'Aïcha.

Et le khôdja, grand et superbe comme un hiérophante du passé, dit à Djélalédin, que cette scène avait paru paralyser :

— Va dire maintenant à l'envoyé de Sa Ma-

jesté, l'Empereur des Ottomans, qu'il peut entrer et faire sa constatation officielle.

Fatmé dort son éternel sommeil !

. . . .

La sage-femme sanglante dormait-elle son dernier sommeil, ainsi que l'avait dit Omer Haleby, ou était-elle en léthargie? C'est ce que l'avenir nous apprendra.

CHAPITRE IX

UNE VENTE SUPRÊME

Des années se sont écoulées depuis la nuit où l'illustre docteur Ali bey, l'émissaire du palais d'Yildiz, est venu constater le décès de la sage-femme sanglante.

Pendant ces années, longues pour les uns, trop courtes pour les autres, bien des événements sont venus, successivement, modifier profondément l'existence de nos principaux personnages : les uns ont payé leur dette à la vie en disparaissant dans la mort ; les autres, ont vu le bien et le mal continuer à produire des hauts et des bas dans leur existence sociale.

Mais si les événements ont marché pour

nos personnages, ils ont également marché pour la Turquie et pour son Chef impérial : le sultan Abd-ul Hamid Kan II.

Son pouvoir, absolu, sans contrôle, est arrivé au plus haut sommet que puisse atteindre le despotisme d'un homme à qui les lois, les principes religieux et les usages dynastiques, confèrent une autorité pareille à celle que projetterait l'ombre de Dieu sur la terre.

La Turquie démembrée ; la misère du peuple parvenue à son summum d'intensité ; la marine militaire détruite, l'armée désorganisée à force d'organisations nouvelles ; les revenus de l'Empire dévorés par les deux minotaures qui s'appellent Yildiz et la Dette publique ottomane ; les anciens serviteurs du sultan Mourad, morts ou en exil ; la nuit du silence régnant autour de la noble victime de la politique anglaise et des ambitions misérables de son impérial frère ; la terreur et la dénonciation s'imposant à toutes les classes de la société ; une grande partie de la Presse française et étrangère gagnée à sa cause ; la corruption et la vénalité devenues les guides de la politique ottomane ; l'antique et superbe

Empire des Ottomans ne se tenant debout au milieu de ses ruines que grâce aux rivalités des puissances étrangères ; .... le désordre et l'anarchie régnant sans contrôle et la gangrène posant sa hideuse griffe sur le corps épuisé de l'Empire, Abd-ul Hamid II pensa que le moment était venu de se décerner le titre glorieux que la nation entière avait, dans un superbe élan de reconnaissance, accordé au défenseur de Plewna : le muchir ou maréchal Osman pacha.

Le Sultan prévaricateur, le Sultan poltron et efféminé, le Sultan dont les nuits sont hantées par les pâles fantômes de sa politique fratricide ; le Sultan qui se sait tellement aimé de son peuple, qu'il n'ose faire 250 mètres en dehors de sa forteresse d'Yildiz qu'entouré des 15,000 hommes de sa garde, le Sultan devint pour l'Europe et pour ses courtisans :

Abd-ul Hamid Kan II, le Victorieux et le Glorieux !!!

Et, de fait, Abd-ul Hamid était bien le *Ghazi* ou Victorieux !

S'il avait perdu la Bosnie, l'Herzégovine, la Bulgarie, la Roumélie orientale, l'île de Chyp-

pre, le Monténégro, la banlieue de Spizza, incorporée à l'Autriche, l'Egypte et le Soudan, le territoire de Massaouah, la Tunisie et les villes de Kars, Batoum, Ardaham et Cohotour; il avait, en revanche, vaincu le parti des réformes et de la *Jeune Turquie*... Et la mort, docile à ses désirs, venait de le débarrasser des hommes d'Etat qui l'avaient porté au pouvoir au détriment du sultan légitime des Ottomans : Mourad V . . . .

. . . .

A l'heure où nous sommes parvenus, il n'existe plus des anciens serviteurs de Mourad que trois personnages :

Le premier, qui ne va pas tarder à disparaître de la scène diplomatique par le suicide, est Sadoullah pacha, l'ambassadeur ottoman, dont la mission à Vienne n'est qu'un véritable exil.

Le second, est l'envoyé extraordinaire du Sultan près du Khédive d'Egypte : le maréchal Moukthar pacha.

Le troisième, devenu presque aveugle, vit péniblement dans son exil de l'île de Rhodes : il se nomme Rédif pacha.

Tous trois savent qu'ils ne reverront Constantinople et leur famille, que s'il plaît à Dieu d'appeler dans un autre monde l'indigne successeur du grand Osman ghazi, le fondateur de l'Empire ottoman.

Le premier de ces exilés, découragé successivement par la mort des siens, de sa femme et de sa fille, n'attendra pas l'heure de Dieu : il demandera la fin de sa misérable existence au gaz que nous brûlons pour nous éclairer !

Les deux autres attendront, en bons musulmans, l'accomplissement des prophéties de notre ami le khôdja.

Du parti de la *Jeune Turquie* ou plutôt du parti libéral Mouradiste, il ne reste rien ; rien qu'un souvenir vague et confus.

Il semble que la cause du sultan Mourad V est à tout jamais perdue.

Grâce à la nombreuse police occulte organisée par le colonel Ahmed Djélalédin bey, qui va bientôt devenir Ahmed Djélalédin pacha, personne n'ose plus prononcer le nom de l'illustre prisonnier d'Etat que nous avons montré à nos lecteurs dans sa prison du palais de Tchéragan.

Tout a conspiré en faveur d'Abd-ul Hamid, dont les journaux français, le *Figaro* en tête, chantent les louanges en formules dithyrambiques !

Désireux de soustraire son pays aux fameuses *capitulations* accordées par ses prédécesseurs à la France de François Ier, puis, successivement, aux autres puissances, le Sultan ruse avec tous les ambassadeurs, qu'il leurre par des promesses qu'il ne réalisera que contraint et forcé. Jugeant des hommes par les vils flatteurs qui l'entourent et composent la séquelle d'Yildiz, il espère gagner l'Europe à sa cause en prodiguant les honneurs, les décorations et l'or qu'il soutire machiavéliquement à son peuple.

Pendant ce temps la misère continue à étendre ses griffes sur toutes les classes de la société. Et, pareille au grondement lointain d'un ouragan encore invisible, on entend, par intervalle, la grande voix du peuple qui murmure et menace.

Quand le mécontentement est formulé trop hautement par une ou plusieurs personnes, les eaux du Bosphore s'entr'ouvrent à nou-

veau....... et les imprudents vont rejoindre le brave Firouz agha dans sa tombe humide.

Dérogeant aux errements de ses ancêtres, Hamid a créé pour les femmes, ainsi que nous l'avons vu, l'ordre du Chefakat, que Rochefort ne tardera pas à appeler avec son esprit caustique : l'ordre du *Chefakaka*.

A l'ancienne parole sacrée des Sultans, se réalisant toujours, il a ajouté l'*iradé* qui ne s'exécute qu'à moitié et l'*iradé* qui ne s'exécute jamais.

Trois résultats levantins d'un seul et même verbe.

C'est à croire qu'Allah s'est retiré de la Turquie et que le Diable — el Chitane — en dirige seul la marche descendante et vertigineuse !

Mais, les collectivités humaines ne disparaissant pas aussi facilement que peut le faire un simple bipède, il arriva que, à force d'inventer des complots imaginaires, la police hamidienne finit par faire tellement de mécontents que des complots sérieux commencèrent à se tramer dans l'ombre. D'abord sans but bien déterminé, les victimes de la Camarilla

d'Yildiz finirent par formuler les revendications qui, jadis, avaient constitué les bases du parti de la *Jeune Turquie.*

Traqués par les nombreux agents d'Yildiz, les conjurés se virent dans la nécessité de se réunir secrètement. C'est ainsi qu'ils constituèrent une sorte de franc-maçonnerie, se rapprochant sur plus d'un point de l'organisation des carbonari.

Une *Vente suprême* s'organisa ; et bientôt ses membres les plus actifs créèrent des *Ventes* particulières dans tout l'Empire.

C'est à une de ces ventes, à celle qui, précisément, donna naissance à la réorganisation officielle du parti que l'on croyait à tout jamais disparu, que nous allons conduire ceux de nos lecteurs qui ont bien voulu nous suivre jusqu'ici dans *les Mystères de Constantinople et les Secrets d'Yildiz*. . . . .

. . . .

Six hommes sont réunis dans une pièce qui ressemble singulièrement au cabinet de travail de notre vieil ami : le khôdja Omer Haleby.

Ces hommes, dont les costumes sont divers,

dont les croyances religieuses appartiennent aux différents cultes qui existent dans l'Empire ottoman ; ces hommes, qui s'entretiennent à voix basse et paraissent attendre la venue d'un personnage, sont les délégués des *ventes* de la Turquie d'Europe et d'Asie.

Et le personnage attendu, personnage chez lequel ils se trouvent, n'est autre que le khôdja lui-même.

Au moment où nous reprenons le cours de notre récit, la porte secrète du cabinet d'Omer Haleby venait de s'ouvrir silencieusement et le maître du logis faisait son apparition.

Les années en s'écoulant semblent avoir glissé superficiellement sur notre vieux savant ; s'il paraît un peu plus voûté, rien, dans sa tournure et l'expression de sa physionomie, ne dénote le ravage du temps.

Seule, peut-être, la mélancolie a un peu plus incrusté son sceau sur les traits énergiques et doux de notre vieille connaissance.

A son arrivée, les assistants se levèrent respectueusement, et le saluèrent en empruntant leur signe à la franc-maçonnerie des initiés à l'occultisme oriental.

— Que chacun des frères ici présent prenne sa place habituelle...... et que les frères protecteurs s'assurent que le temple est couvert, dit solennellement Omer Haleby, en prenant place dans le fauteuil qui lui avait été préparé entre les deux colonnes que nous connaissons.

Pour cette réunion, le cabinet de travail de notre vieille connaissance avait subi un arrangement particulier : la table était placée près du fauteuil, entre les deux colonnes, et débarrassée des objets et des manuscrits qu'elle supportait habituellement ; à leur place on avait posé deux candélabres à sept branches, — dans lesquels brûlaient de longues bougies vertes, — du papier, de l'encre, des plumes en roseau et une liasse de documents.

Un peu plus loin que la table, six chaises cannées étaient posées en croissant ; derrière celles-ci, une septième chaise, placée au centre extérieur de la circonférence, semblait attendre un nouveau venu.

Quant à la pièce elle-même, elle était restée telle que nous l'avons vue le jour où le khôdja

avait provoqué le sommeil hypnotique chez la fille de Fatmé Chefikeh.

Aux paroles prononcées par le vieux savant un des assistants s'était levé et, la main droite armée d'un poignard, s'était dirigé vers la porte que cachait une vaste portière.

Après l'avoir soulevée, il disparut pour revenir moins de deux minutes après annoncer que le temple était couvert et que les deux frères officiers protecteurs veillaient à leur poste, l'épée à la main.

— C'est bien, mon frère, prenez votre place et que nos travaux s'ouvrent sous la protection d'Allah, le Grand architecte de l'Univers, et la sage inspiration de notre maître : Hermès le trois fois grand.

Chacun des frères étant à son poste, le président de cette *Vente suprême* s'exprima ainsi :

— Je vous ai réunis ce soir, vous tous mes frères directeurs, pour vous soumettre les dernières nouvelles reçues d'Europe, et pour que nous arrêtions ensemble les bases de l'action politique et occulte que nous avons à

exercer en vue du but que nous nous proposons d'atteindre.

Le moment est venu où il nous faut diriger nos amis, sans qu'ils aient eux-mêmes conscience de l'œuvre que nous avons à accomplir.

Nous seuls, devons connaître le véritable sentier qui mène au succès.

Nos autres frères, leurs amis et les nôtres doivent, pour devenir de bons instruments, dociles et producteurs, ignorer le but vers lequel nous les conduisons. Mais comme il faut une étiquette politique et sociale à toutes les œuvres de revendications, nous ressusciterons le parti de *la Jeune Turquie*. C'est sous ce drapeau que nos amis combattront, sans jamais se douter qu'ils obéissent aux décisions de nos *Ventes* et de leurs sept directeurs.

Est-ce bien là, mes frères, ce qui résulte de nos précédents travaux et des décisions arrêtées par nous?

— Oui! dirent à la fois et comme d'une seule voix les membres de cette *Vente suprême*.

— Vous êtes tous bien décidés, n'est-ce

pas, à sacrifier votre vie pour le succès de notre œuvre?

— Oui! répétèrent à nouveau les six voix.

— Vous savez quelles sont les peines réservées aux délateurs et aux traîtres?

— Oui...... La mort!

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi ; puisque chacun de vous connaît ses devoirs et ses droits ; puisque l'heure de la grande révélation est venue pour moi, écoutez bien, ô mes frères! ô vous tous, mes amis! les paroles qui vont sortir de mes lèvres. Ecoutez-les bien, car elles devront, quand mon âme aura quitté ce corps, vous servir de guide à travers les ronces du douloureux et sanglant chemin que vous aurez à suivre pour arriver à notre but ; c'est-à-dire, ainsi que vous le savez tous, à la reconstitution de l'Empire ottoman par l'ordre, l'économie, la liberté des cultes, la protection des individus, la reconstitution de nos forces militaires et navales sous la formule de : UN POUR TOUS ET TOUS POUR UN!

Pour parvenir à ce but, vous savez ce que nous avons décidé et ce que nous devons faire.

Comme élément de succès, nous avons la discorde et la jalousie des puissances européennes; les fautes journalières commises par Abdul Hamid et les excès de ses courtisans; la haine et le mépris que les chrétiens de notre pays professent les uns contre les autres; les ambitions démesurées de l'Angleterre et ses agissements en faveur des Arméniens, dont ses comités espérent se servir en transformant ceux-ci en nouveaux brandons de discordes européennes, à l'ombre desquelles *l'accapareuse* pense travailler plus librement à ses projets d'occupation définitive de la Haute et Basse Egypte. Mais nous avons encore plus que tous ces élements de succès : nous avons la misère qui sans cesse va en grandissant; les ambitieuses visées de la Grèce et de la Bulgarie, toujours décidées à entretenir, en fait, sinon en droit, une certaine agitation sur nos frontières.

Quant à la France et à la Russie elles ne marcheront la main dans la main que plus tard..... C'est à elles que l'Empire ottoman devra sa conservation comme puissance européenne et asiatique.

Mais d'ici là, je vois bien du sang versé, bien des émeutes et des troubles révolutionnaires!

C'est à ce moment suprême, ô mes frères! qu'il vous faudra agir avec diligence et énergie pour parvenir à notre but, sous l'égide du Sultan réparateur que vous connaissez.

Je n'ai pas à entrer dans les détails de notre action, car ce sont les événements eux-mêmes qui nous les dicteront. Rappelons-nous seulement que nous devons laisser aux autres l'esprit sanglant de la révolution, pour rester les *évolutionnaires* d'un nouvel ordre de choses basées sur la justice, le devoir, le droit, la famille, la liberté individuelle, la sécurité, la liberté de conscience avec la tolérance et la charité.

Nous aurons donc à préparer les matériaux de la reconstitution du Temple, pendant que les autres se livreront à la démolition de ce qui est.

Et maintenant, mes frères, il ne me reste plus qu'à vous donner les nouvelles concernant nos amis de l'étranger.

L'enfant dont l'existence nous intéresse tant,

l'enfant dont la mission sera si grande, continue à prospérer physiquement et moralement sous les bons soins de notre chère sœur Héléna Churki et sous la savante direction d'Omer Djélalédin qui, ainsi que vous le savez, est parti pour Budapest peu de jours après les funérailles officielles de la sage-femme du Palais.............

A ce moment, trois coups, régulièrement espacés, se firent entendre à la porte faisant communiquer le cabinet du khôdja avec la salle d'attente dont nous avons souvent parlé dans le cours de notre long récit.

— Qui va là? interrogea un des frères.

— C'est un frère qui demande à être introduit au milieu des lumières du cénacle, répondit une voix extérieure.

— Quel est ce frère?

— Celui dont le siège est vide..... Le frère franc.

— C'est bien, interrompit Omer Haleby, que notre frère se présente.

A ces mots, on entendit comme un bruit de lourds verrous suivi de celui que fait le

pène d'une forte serrure sous l'effort d'une puissante clé.

La porte s'ouvrit et un personnage, vêtu à la franque, la tête coiffée d'un feutre mou, les yeux bandés par un foulard de soie blanche, fit son apparition au milieu des deux frères couvreurs.

— Sois le bienvenu parmi nous, ô mon fils! s'écria le khôdja, en même temps qu'il faisait signe aux frères d'enlever le bandeau qui obstruait la vue de notre nouveau personnage.

Celui-ci, rendu à la liberté, dirigea ses regards,. singulièrement inquisiteurs, sur les hommes qui étaient devant lui, et, après avoir salué profondément le khôdja et les six frères, maintenant debout, en posture consacrée, il s'avança vers le siège qui était resté libre.

— Quelles nouvelles nous apportes-tu? lui demanda Omer Haleby.

— Le salut fraternel de nos frères d'Occident ; l'affectueux souvenir de Fatmé Chefikeh, de son gendre, de sa fille et de la nourrice du fils de notre maître.

Tous *se portent bien* et attendent, avec foi,

l'heure de la réhabilitation et de la justice ; dans cette espérance, ils m'ont chargé de vous remettre une somme de deux mille livres ; dont moitié pour les besoins personnels de la kadine Marguerite.

— Est-ce tout ? interrogea le khôdja.

— Non, je suis encore chargé d'une mission particulière......... mais celle-là je ne puis la confier qu'à notre chef suprême, loin de tous les regards et de toutes les oreilles.

— C'est bien, mon fils.

Et s'adressant à toute l'assemblée, le khôdja continua ainsi :

— L'arrivée de notre frère franc, chargé d'établir et de suivre nos relations avec l'Europe et particulièrement avec la France, complète ce que j'allais vous dire sur le sort de nos amis, à l'abri désormais de la police secrète d'Yildiz. Grâce aux agissements de notre frère, l'Europe connaîtra bientôt la situation véritable du despote d'Yildiz et celle de notre cher et bien-aimé maître.

D'ici là, nous n'avons qu'à continuer notre œuvre dans l'esprit dont nous sommes imbus et avec les moyens que nous connaissons.

Un de nos frères demande-t-il la parole avant que je lève la séance?

Et comme les colonnes restaient muettes, le khôdja prononça la clôture des travaux en ces termes.

— Au nom du Dieu tout-puissant et miséridieux! Au nom du Grand architecte de l'univers ; au nom de la foi, de l'espérance, de la charité et du dévouement de tous pour un et d'un pour tous, je déclare ces travaux terminés et je vous invite, mes frères, à vous retirer isolément par le sentier de la prudence, de la discrétion et de la charité.

A ces mots, tous les frères se levèrent et, après s'être serré les mains réciproquement, se groupèrent autour de leur vénérable maître.

La tenue de la *Vente suprême* était terminée.

Le serviteur du khôdja ayant apporté du café, des chibouks, du tabac et des cigarettes, les chefs de la maçonnerie occulte de la Turquie d'Asie et d'Europe, se livrèrent aux charmes intellectuels que procurent le féerique moka, le doux parfum du tabac d'Anatolie et ce « je ne sais quoi » qui résulte d'une conver-

sation tout amicale, dans laquelle règnent la liberté de penser et de dire, la fraternité des sentiments et la même foi en de meilleurs jours.

Une demi-heure plus tard, les conjurés se retiraient, non sans avoir proclamé une fois de plus leur dévouement à la sainte cause du f.·. Mourad V.

*
* *

— Dans tout ce que tu m'as dit, dans tout ce que je sais du passé, du présent et de l'avenir, une chose m'a toujours fortement intrigué, disait un peu plus tard le frère franc à notre vieil ami le khôdja, dont il avait accepté l'hospitalité pour la nuit.

— Quelle est cette chose, mon fils?

— C'est d'avoir retrouvé Fatmé Chefikeh à Budapest, après avoir assisté, ici-même, à ses funérailles.

— Ta surprise prouve que mon plan a parfaitement réussi, puisque, toi-même, le savant que mon cœur estime le plus, toi, qui, un jour, s'il plaît à Dieu! me succéderas dans

ma haute science, tu as été pris comme les autres à mon stratagème !

— Mais, comment es-tu parvenu à tromper ainsi la méfiance d'Abd-ul Hamid et celle des fins limiers de sa police?

Qui donc dort, à la place de Fatmé, dans le vaste cimetière arménien de Pancaldi?

— Un corps qui ne doit rien à la terre, répondit finement Omer Haleby, un corps qui échappera longtemps aux lois de la décomposition et du retour au sol de tout ce qui en émane........... Un buste et une tête en cire, ayant les traits de Fatmé endormie de l'éternel sommeil.

C'est ce buste, revêtu des habits de notre amie, qui a été placé par mes soins et par ceux de mon serviteur dans le cercueil destiné à cette dernière.

J'ajoute que l'étoffe en gaze qui avait été comme négligemment jetée sur la face de ma statue de cire, augmentait à tel point la ressemblance avec l'original, que tout le monde y a été pris, sauf bien entendu Aïcha, Mariam et son mari Djélalédin.

— Et pendant ce temps que faisait donc Fatmé? demanda le savant franc.

— La sage-femme sanglante du palais d'Yildiz dormait le premier sommeil de la mort dans les bras de la léthargie.

— Et?................

— Elle s'éveillait quelques heures après chez moi; d'où elle partait un mois plus tard, vêtue en homme, prête à nous servir de témoignage vivant quand le moment en sera venu.

— Décidément, mon père, ta science est grande comme le monde!

— Non, mon fils. Ma science n'est qu'une goutte d'eau dans le vaste Océan de la pensée et du savoir.

Il n'y a de grand, de puissant, de savant et de sage que l'Etre, incompréhensible et inexplicable dans son essence, qui s'appelle :

Allah!!!

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

